

Sous la direction de
Claude Crépault et Guy Lévesque

ÉROS

**AU FÉMININ
AU MASCULIN**

Nouvelles explorations en sexanalyse



Presses de l'Université du Québec

ÉROS

AU FÉMININ
AU MASCULIN

Nouvelles explorations en sexanalyse

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450

Sainte-Foy (Québec) G1V 2M2

Téléphone : (418) 657-4399 • Télécopieur : (418) 657-2096

Courriel : puq@puq.quebec.ca • Internet : www.puq.quebec.ca

Distribution :

CANADA et autres pays

DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS S.E.N.C.

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G7A 3S8

Téléphone : (418) 831-7474 / 1-800-859-7474 • Télécopieur : (418) 831-4021

FRANCE

DIFFUSION DE L'ÉDITION QUÉBÉCOISE

30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris, France

Téléphone : 33 1 43 54 49 02

Télécopieur : 33 1 43 54 39 15

SUISSE

GM DIFFUSION SA

Rue d'Etraz 2, CH-1027 Lonay, Suisse

Téléphone : 021 803 26 26

Télécopieur : 021 803 26 29



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels.

L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

Sous la direction de
Claude Crépault et Guy Lévesque

ÉROS

**AU FÉMININ
AU MASCULIN**

Nouvelles explorations en sexanalyse

2001



Presses de l'Université du Québec

Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bur. 450
Sainte-Foy (Québec) Canada G1V 2M2

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre :

Éros au féminin, Éros au masculin : nouvelles explorations en sexoanalyse

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7605-1122-7

1. Sexualité (Psychologie). 2. Sexologie. 3. Différences entre sexes.
4. Féminité. 5. Masculinité. 6. Femmes – Sexualité. 7. Hommes – Sexualité.
I. Crépault, Claude, 1945- . II. Lévesque, Guy.

BF692.E76 2001

155.3

C2001-940201-5

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Programme d'aide au développement
de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une subvention
du Service d'aide à la publication de l'Université du Québec à Montréal.

Révision linguistique : LE GRAPHE ENR.

Mise en pages : PUQ

Couverture : – Illustration : *Préludes du Kamasutra, scène 4*. Artiste anonyme, Inde, circa 1900,
huile sur carton © ARTas, Genève – Reproduit avec permission.

– Conception graphique : RICHARD HODGSON

1 2 3 4 5 6 7 8 9 PUQ 2001 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
© 2001 Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal – 2^e trimestre 2001

Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada
Imprimé au Canada

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE	
UNE EXCURSION DANS LA THÉORIE	
CHAPITRE 1	
ÉROS EN SEXOANALYSE	13
<i>Claude Crépault</i>	
Éros mythologique	13
Éros freudien	14
Éros sexoanalytique	14
Éros polymorphe	15
Éros signifiant	16
Éros au masculin et au féminin :	
du désir de la jouissance au désir d'être désiré	16
Éros conscient, Éros inconscient	18
Éros imaginaire, Éros onirique, Éros réel	19
Éros déculpabilisé	21
Flora	21
Barbara	22
Conclusion	23
Bibliographie	23

CHAPITRE 2

LE CONCEPT D'AGRESSIVITÉ PHALLIQUE DANS LA THÉORIE SEXOANALYTIQUE ET PSYCHANALYTIQUE 25*Jean-Pierre Trempe*

La sexoanalyse et les différentes formes d'agressivité 28

L'agressivité de préservation et l'agressivité d'affirmation
ou d'individuation 28

L'agressivité destructrice 30

L'agressivité phallique 32

L'érotisme antifusionnel et l'agressivité phallique 35

Conclusion 40

Bibliographie 43

CHAPITRE 3

L'INTIMITÉ AU FIL DU TEMPS 45*Jocelyne Thériault*

Le concept d'intimité 46

La modélisation de l'intimité 55

L'intimité sexuelle 57

Conclusion 58

Bibliographie 59

DEUXIÈME PARTIE

LES CHEMINS DE TRAVERSE

CHAPITRE 4

DE LA BEAUTÉ, DU DÉSIR ET DE LEURS AVATARS 65*Guy Lévesque*

Des avantages et inconvénients de la beauté 66

Beauté et dimorphisme sexuel 68

Les significations de la beauté 70

La beauté interne 71

La beauté érotique 71

La beauté de la madone 72

La beauté de l'anti-madone 72

La belle indifférente 73

Illustration clinique: Sophie 75

Sophie et son rapport à l'homme 76

La genralité chez Sophie 78

La sexualité de Sophie 79

Sophie et le narcissisme 81

Conclusion 81

Bibliographie 83

CHAPITRE 5

L'ÉROTISATION FÉMININE ATYPIQUE :

un continent perdu de la sexualité	85
<i>Hélène Côté</i>	
L'atypie sexuelle féminine	86
Significations de l'érotisation atypique féminine	89
Défense contre l'anérotisme	90
Défense contre l'anxiété de madonisation	90
Défense contre l'anxiété de féminitude et de soumission	91
Défense contre l'anxiété narcissique	92
Défense contre un traumatisme	92
Défense contre la dépersonnalisation	93
Protection de l'identité personnelle	93
Expression de l'agressivité destructrice	94
La dynamique de l'érotisation atypique féminine	94
Illustration clinique : Une fétichiste phallique	95
Un cas de triolisme incestueux	97
Le dimorphisme sexuel	97
Illustration clinique : Téléphones obscènes d'une veuve noire ...	99
Le traitement sexoanalytique	101
Bibliographie	103

CHAPITRE 6

LE VAGINISME : de la fermeture à l'enfermement

<i>Denise Badeau</i>	
Les caractéristiques de la femme vaginique	109
La peur	109
Les fantasmes – la douleur	110
L'infantilisme – l'immaturité psychoaffective et sexuelle	110
Les parents de la femme vaginique	111
Le conjoint, mari ou partenaire de la femme vaginique	112
La décision de consulter	114
Le traitement du vaginisme	114
Illustration clinique : Lyne	115
Bibliographie	121

CHAPITRE 7

QUELQUES SIGNIFICATIONS

DES CONDUITES SEXUELLES DÉLICTEUSES

<i>Roch Bouchard</i>	
L'inceste	125
Illustrations cliniques : Robert, Stéphane, Pierre	125
La pédophilie	127

Illustrations cliniques : Jean-Marc, Mario, Marcel	127
Les agressions sexuelles	129
Illustrations cliniques : Jacques, Jean, Claude, Marcel	129
Le voyeurisme et l'exhibitionnisme	130
Illustration clinique : Martin	131
Bibliographie	132

CHAPITRE 8

L'ÉMOTION : un indicateur psychosomatique et une voie d'accès aux fantasmes sexuels	133
<i>Manuel Manzano</i>	
Étapes dans le processus thérapeutique	137
Conclusion	141
Bibliographie	141

CHAPITRE 9

LE TRAVESTISME FÉTICHISTE : à propos de Pierre Molinier	143
<i>Claude Esturgie</i>	
Bibliographie	157

CHAPITRE 10

AMBIGUÏTÉ DE L'ORIENTATION SEXUELLE	159
<i>Pierre Dalens</i>	
Illustrations cliniques : Armelle, Khaled, Hadrien, Fabien	159
Conclusion	168
Bibliographie	170

TROISIÈME PARTIE

UN REGARD SUR D'AUTRES CULTURES

CHAPITRE 11

UNE COMPRÉHENSION SEXOANALYTIQUE DU MASCULIN DANS LES SOCIÉTÉS MAGHRÉBINES	173
<i>Joseph Lévy et Claude Crépault</i>	
Présence d'une forte proféminité	174
Vulnérabilité de l'identité masculine	177
La présence d'un rituel de circoncision visant à affirmer la masculinité	177
La répression des sentiments ou des comportements considérés comme féminins	178
La valorisation poussée des attributs sexuels masculins	179
Une misogynie notable	180
Ambivalence face aux organes génitaux féminins	181

Conclusion	182
Bibliographie	182
CHAPITRE 12	
LE MASCULIN, LE FÉMININ ET LA SEXUALITÉ	
DANS LA CIVILISATION MAYA	185
<i>Oswaldo Mazariegos-Solis</i>	
Qui étaient et qui sont les Mayas?	186
Période d'existence de cette civilisation	189
Situation géographique	190
Composition sociale	190
La médecine sacerdotale et sa relation entre le masculin et le féminin	192
Le masculin et le féminin dans la civilisation maya	193
Description d'un <i>ah men</i>	195
Bibliographie	198
LISTE DES COLLABORATEURS ET COLLABORATRICES	199

INTRODUCTION

Étudier le sexuel dans ses dimensions intrapsychiques, symboliques et imaginaires ; explorer les voies souterraines, les trajectoires inconscientes du sexuel ; trouver les lois et les mécanismes de l'inconscient sexuel ; voilà ce qui intéresse fondamentalement la sexoanalyse !

L'inconscient fait partie des zones obscures de l'humain. Freud a passé une bonne partie de sa vie à essayer de prouver l'existence de l'inconscient et à en décrypter les manifestations dans les processus psychiques. Des preuves indirectes, des approximations, des hypothèses difficilement vérifiables : d'où le danger de glisser dans un système de croyances ! C'est d'ailleurs l'impression qu'on peut avoir à la lecture des écrits de plusieurs psychanalystes post-freudiens : leurs textes sont truffés d'interprétations abusives, de notions abstraites, d'affirmations gratuites, bref, leur discours sur l'inconscient ne mène pas à grand-chose si ce n'est à la dépréciation de la psychanalyse par les scientifiques. Bien sûr, Freud lui-même a été contesté à son époque, mais il a su par la clarté, la simplicité et la subtilité de son discours convaincre plusieurs esprits scientifiques de la valeur heuristique de ses recherches sur l'inconscient. Grâce à son génie, Freud a su passer l'épreuve du temps.

Freud était convaincu que l'inconscient était porteur de désirs sexuels. Sa théorie sur l'ontogenèse accorde d'ailleurs le primat au sexuel ; les troubles psychologiques sont vus comme étant le produit de perturbations dans le développement psychosexuel. Illustrer les multiples déguisements du sexuel, déchiffrer la symbolique sexuelle

de conduites en apparence non sexuelles, bref, aller au-delà du visible ; voilà ce que Freud cherchait inlassablement. À la lecture de ses écrits, on a l'impression que l'inconscient est essentiellement de nature sexuelle. Une hypothèse que ne semblent pas partager la plupart des psychanalystes contemporains. On s'entend aujourd'hui pour dire que l'inconscient est composé à la fois d'éléments sexuels et non sexuels. Tout en reconnaissant la symbolique sexuelle de certaines conduites non sexuelles, la sexoanalyse essaie surtout de comprendre les significations et les contenus latents des scénarios sexuels explicites.

À partir de l'analyse minutieuse du sexuel manifeste réel ou imaginaire, il devient possible d'accéder à l'inconscient sexuel. En scrutant le conscient sexuel dans ses moindres détails, on en arrive paradoxalement à rejoindre l'arrière-conscience, à décoder les différentes couches de significations (conscientes, préconscientes et inconscientes). Une démarche qui exige de la patience, du doigté et, évidemment, un bon savoir sexologique. Le sexoanalyste reste avant tout un sexologue : c'est sa spécificité première, à laquelle vient s'ajouter son expertise des processus inconscients.

Initialement, la sexoanalyse devait être une nouvelle approche thérapeutique spécifiquement sexologique visant à découvrir les significations inconscientes des troubles sexuels et utilisant l'imaginaire comme expérience corrective. Par la suite, elle est aussi devenue une théorie du développement psychosexuel inspirée dans ses hypothèses centrales par les travaux de Freud (sur le conflit œdipien en particulier) et de Stoller (sur le développement de la masculinité et de la féminité). Puis elle a fait de l'inconscient sexuel son principal objet d'étude.

Depuis 1984, la sexoanalyse est enseignée au programme de maîtrise en sexologie clinique du Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal. Parallèlement, plusieurs médecins, psychologues, psychanalystes européens ont été formés en sexoanalyse par le professeur Crépault. Un premier séminaire international de sexoanalyse s'est tenu en 1997 à Denia (Espagne) ; un deuxième a eu lieu à Mahdia (Tunisie) en juin 1999 et un troisième congrès se tiendra en juin 2001 à Arcachon (France).

De nouvelles explorations en sexoanalyse sont nécessaires. L'inconscient sexuel se laisse découvrir par fragments, et il faut du temps et surtout beaucoup de patience pour en arriver à percer ses mystères, ses lois, ses mécanismes. Le défi est de taille, car il nous fait entrer dans

toute la complexité du psychisme humain, dans ses mouvements contradictoires et conflictuels. Le présent ouvrage tente d'aller un peu plus loin dans la découverte des forces inconscientes qui régissent le sexuel chez l'humain. Nous avons opté pour un titre qui renvoie au dimorphisme sexuel, puisque la plupart des chapitres de ce livre y font référence. Situer Éros par rapport à l'homme et à la femme, mais aussi en fonction de la masculinité et de la féminité. Si dans les réalités socio-culturelles les concepts de masculinité et de féminité sont fluctuants, ils sont encore plus versatiles dans le réseau inconscient. Tout se passe comme si la réalité sexuelle anatomique devenait pour l'inconscient un élément secondaire : on y retrouve des hommes féminins, des femmes masculines, des hommes vaginaux et utérins, des femmes péniennes. Tout cet univers inconscient est rempli de paradoxes. Un inconscient sexuel difficile d'accès, mais combien fascinant par ses étrangetés !

La première partie du livre porte sur trois notions centrales en sexoanalyse : la fonction érotique, l'agressivité phallique et l'intimité. La sexoanalyse repose sur un ensemble d'hypothèses concernant, entre autres, l'ontogenèse sexuelle, les fonctions de la sexualité dans l'économie psychique, les liens entre la « genralité » et la vie érotique. Mais le corpus théorique de la sexoanalyse est en pleine évolution, et il est nécessaire de l'étoffer. Une théorisation doit cependant partir de l'observable, de la réalité objective et subjective. Sans cela, on risque de s'enfermer dans un discours abstrait et impénétrable. Des constructions théoriques sans support phénoménologique sont finalement assez stériles. Plusieurs psychanalystes contemporains sont, hélas, tombés dans ce piège ; ce faisant, ils ont fait perdre à la psychanalyse une partie de sa crédibilité auprès des « scientifiques ». Nous espérons que les sexoanalystes pourront éviter ce danger !

Éros, cet être mythologique à la source même du plaisir et de la jouissance, s'infiltré, parfois de manière sournoise, dans les réseaux conscient et inconscient de l'humain. Éros est polymorphe et ce qui le stimule, c'est bien souvent l'hostilité, le risque, le mystère, l'interdit, la nouveauté. Éros semble plus à l'aise dans la transgression que dans la conformité. C'est la thèse que défend Crépault.

Dans la théorie sexoanalytique, on suggère que l'agressivité phallique a une fonction masculinisante. La capacité pour l'homme d'érotiser son agressivité phallique est vue comme un gage d'une bonne santé sexuelle. Tout en reconnaissant son malaise à traiter une question aussi

chargée sur le plan idéologique, Jean-Pierre Trempe essaie, dans son texte, de distinguer différentes formes d'agressivité et d'analyser leurs fonctions dans le développement de la masculinité et dans l'expression de la sexualité. En tant que psychanalyste, Trempe tente de concilier les points de vue de la psychanalyse et de la sexoanalyse au sujet de l'agressivité phallique.

La théorie sexoanalytique reconnaît l'existence d'une phase de féminité primaire, d'une proféminité commune aux deux sexes. Pour accéder à la masculinité, le garçon doit se désidentifier « généralement » de l'élément maternel et donc renoncer, du moins temporairement, à ses composants féminins. Cela explique en partie la plus grande vulnérabilité de l'identité masculine. Pour cette raison, l'homme aura tendance à opérer un clivage entre son objet d'amour et son objet de désir. Son rapport à la femme sera aussi plus conflictualisé : l'homme pourra craindre que la femme lui fasse perdre sa masculinité ou encore le contamine de sa féminité. Autant il lui sera facile d'établir un lien d'intimité strictement génitale avec la femme en la dépersonnalisant et en la vidant de ses qualités personnelles, autant il aura du mal à se laisser aller dans un véritable lien de réciprocité affective. Et quand il y parviendra, il aura tendance à déssexualiser le lien affectif. De son côté, la femme sera plus vulnérable dans son identité personnelle que dans son identité de genre. Il lui sera plus facile d'établir un lien d'intimité affective sexualisé ; par contre, elle hésitera davantage, du moins au niveau de la réalité, à établir des échanges génitaux dépourvus de sentimentalité. Dans son texte, Jocelyne Thériault aborde ce thème complexe de l'intimité affective et sexuelle. Elle retrace l'évolution du discours psychanalytique sur cette question et essaie de le situer par rapport à la sexoanalyse.

Une théorie est d'autant plus intéressante si elle dérive d'observations réelles. À titre d'exemple, l'hypothèse sexoanalytique de la fonction masculinisante de l'agressivité phallique a été formulée à partir de cas cliniques présentant une déficience à cet égard. Nous avons constaté que les hommes ayant une carence dans l'expression de l'agressivité phallique souffraient en plus de perturbations sérieuses dans leur fonction érotique et dans leur rapport à la femme. La deuxième partie de ce livre porte sur diverses problématiques sexuelles étayées par la clinique sexoanalytique. Qu'il nous soit permis d'en présenter les lignes directrices.

La femme consolide son identité féminine surtout par sa désirabilité. Ce qu'elle souhaite, finalement, c'est de devenir indispensable pour le regard de l'autre. Le pouvoir de la beauté féminine est probablement supérieur au pouvoir phallique. La belle femme ensorcelle, mais, en même temps, elle est prisonnière de son charme. Continuellement, elle doute de son pouvoir d'attraction ; elle essaie de camoufler ses imperfections et, surtout, celles que le temps lui inflige inexorablement. Dans son texte, Guy Lévesque traite de ce phénomène et fait référence à un cas clinique des plus instructifs, l'histoire et la dynamique d'une jeune femme piégée par sa beauté. Tout comme l'homme assoiffé de performances viriles et de conquêtes sexuelles, la belle femme nourrit aussi un fantasme de toute-puissance de séduction. Déçue, elle ira vers le semblable, vers d'autres femmes qui pourront la rassurer sur sa valeur affective. Combien de belles déçues de leurs séductions masculines trop peu valorisantes n'ont-elles pas orienté leur regard du côté d'autres femmes dans l'espoir de trouver une réciprocité affective et une confirmation narcissique !

Encore aujourd'hui, les manuels de sexologie clinique laissent croire que les érotisations atypiques, les paraphilies dans la terminologie contemporaine, se rencontrent presque exclusivement chez les hommes. Tout se passe comme si on essayait d'occulter la perversion féminine et de lier l'érotisme de la femme aux sentiments humains les plus nobles. Il est vrai que l'érotisme de la femme est, en général, plus dépendant du lien affectif et amoureux. Mais, dans bien des cas, cela ne constitue qu'une façade, une porte d'entrée sur un érotisme à connotation perverse, c'est-à-dire où l'hostilité et la haine sont prépondérantes. On n'a qu'à scruter attentivement l'imaginaire et les rêves sexuels des femmes pour s'en rendre compte. On y voit alors défiler des désirs sadiques, masochistes, incestueux, zoophiliques, exhibitionnistes, fétichistes, bref, toute la gamme d'érotisations atypiques que l'on retrouve chez les hommes. Là où la différence est la plus notable, c'est peut-être dans la plus grande propension qu'ont les femmes à retourner contre elles les composantes sadiques de l'érotisme, à être excitées par le fait d'être dégradées, humiliées, blessées, violées. Chez plusieurs femmes, l'accès à la jouissance suprême exige une sorte d'expiation préalable ou un déni de la responsabilité du plaisir. On peut y voir le résultat de l'oppression sociale du plaisir sexuel féminin. Mais il se peut que cela soit aussi relié à certaines particularités de la féminité. Étrangement, les fantasmes à composantes masochistes (être attachée, être violée,

être humiliée, être dégradée, être battue, etc.) semblent exister aussi chez les femmes plus autonomes, celles qui ont pu s'affranchir des rôles sexuels traditionnels. Une sorte de paradoxe chez certaines femmes émancipées : d'un côté, l'individualisation ; de l'autre côté, le fantasme d'être une esclave sexuelle. Cette érotisation masochiste permet-elle d'oublier temporairement les lourdeurs et les insécurités inhérentes à l'individualisation ? Rejoint-elle les racines profondes de la féminité ? Tout cela reste à vérifier ! Dans son chapitre, Hélène Côté traite précisément de la sexualité féminine atypique. Allant à contre-courant, elle éclaire ce qu'elle appelle le continent perdu de la sexualité, et montre que les femmes ne sont pas exemptes d'érotisations déviantes à connotation perverse. Ses observations cliniques sont à cet égard très pertinentes ; elles mettent en relief toute la complexité de l'érotisme humain.

D'un Éros pervers au féminin, nous nous retrouvons, avec le texte de Denise Badeau, du côté d'Antéros, celui qui ferme l'ouverture à la différence sexuelle, qui rend impossible la relation coïtale. Un vaginisme qui se traduit par une fermeture involontaire du vagin, mais qui signe aussi, comme le dit si bien Denise Badeau, un enfermement psychoaffectif et, ultimement, un maintien de la relation fusionnelle à la mère. C'est bien connu en sexologie clinique, la vaginique a des traits phobiques et sa libido reste intacte tant qu'elle n'anticipe pas la pénétration vaginale. Elle choisit habituellement un conjoint à sa mesure qui se fera complice de sa dysfonction coïtale. Les approches sexothérapeutiques d'inspiration cognitivo-comportementale parviennent assez bien à traiter cette problématique sexuelle en endiguant les anxiétés de surface, en particulier la crainte de la douleur lors du coït. Mais l'ouverture physiologique ne s'accompagne pas nécessairement d'une ouverture intrapsychique à la pénétration vaginale et d'un investissement érotique du coït. Pour ce faire, il faut que la vaginique en arrive à comprendre les significations inconscientes de sa fermeture vaginale. À l'aide d'une illustration clinique, Denise Badeau montre toutes les subtilités de ce désordre sexuel et met en évidence la pertinence du regard sexoanalytique dans le traitement.

Après cette excursion dans le monde d'Antéros, le lecteur est invité à aller du côté des conduites sexuelles délictueuses, de la délinquance sexuelle. Un contraste frappant ! Nous voilà plongés à nouveau dans les soubassements d'Éros, dans ses voies les plus souterraines. Un Éros alimenté par le désir de faire mal, par la haine, mais aussi par la transgression

des interdits sociaux les plus forts. Il ne s'agit pas ici de simples érotisations atypiques, mais de conduites sexuelles proscrites par la loi dans la mesure où elles empiètent de façon excessive sur la liberté d'autrui ou violent des tabous puissants comme l'inceste et l'abus des enfants. Roch Bouchard, dans son texte, essaie de mieux saisir les forces inconscientes qui sont à la base de ces agirs sexuels délictueux. Une faiblesse du « moi », mais aussi et surtout une grande fragilité de l'identité masculine et une perturbation importante dans le rapport à la femme adulte. À cela viendrait s'ajouter une inaptitude à l'élaboration fantasmatique (pensée opératoire) ou, encore, une incapacité à tolérer les invasions fantasmatiques, comme si le fantasme devenait à ce point envahissant qu'il nécessitait un passage à l'acte : un fantasme qui ne peut se suffire à lui-même et qui appelle obligatoirement un agir. Les observations sexoanalytiques de Bouchard sont très éclairantes même si elles suscitent de nombreuses questions en raison de la complexité de ce phénomène.

Le corps parle ; il est porteur de significations intrapsychiques. Le langage corporel est souvent très révélateur de la dynamique sexuelle d'un individu, et une analyse attentive de ce « discours corporel » peut permettre de découvrir des éléments de la fantasmatique sexuelle inconsciente. Moins sous l'emprise du contrôle du « moi », le corps, tout comme le rêve, laisse plus facilement émerger les contenus latents et particulièrement les résistances inconscientes. Le langage corporel ne se réduit pas aux manifestations visibles ; il comprend aussi l'intrasubjectivité corporelle, ce que la personne peut ressentir corporellement. Par exemple, une rigidité corporelle peut être associée à des ressentis différents. Nous nous retrouvons alors dans le réseau émotionnel, à la frontière du soma et de la psyché. Dans la cure sexoanalytique, il est nécessaire de rejoindre les éprouvés émotionnels pour susciter des « insights » mutatifs, c'est-à-dire des prises de conscience qui peuvent entraîner un changement. Souvent le travail sur l'imaginaire sexuel tourne à vide quand on se contente du « discours cognitif ». En accédant à l'émotion, on peut plus aisément vaincre les résistances et voir ainsi plus clairement les mouvements de l'inconscient sexuel. C'est ce que tente de montrer Manuel Manzano. Une lecture assez complexe, mais qui pourra susciter chez le lecteur un questionnement fertile en l'incitant à aller un peu plus loin dans ses réflexions.

Les artistes ont souvent une sensibilité particulière et une plus grande liberté de mouvance dans leur espace imaginaire. Paradoxalement, ils vont chercher dans leurs fantasmes les plus archaïques la source même de leur créativité. Mais cette sensibilité les amène assez souvent dans les sentiers les plus atypiques d'Éros et dans des confusions marquées au plan de la genralité. L'histoire du célèbre peintre français Pierre Molinier est à cet égard très révélatrice. Sous la plume de Claude Esturgie, on découvre l'histoire d'un artiste dont la créativité était en bonne partie nourrie par un imaginaire sexuel pour le moins débridé et chargé de composantes sadomasochistes. Dans son article, Claude Esturgie essaie surtout d'analyser le travestisme fétichiste de Pierre Molinier et d'en comprendre le sens. Il montre clairement comment Molinier a transposé sa sexualité compulsive dans son œuvre picturale.

Le chapitre suivant, celui de Pierre Dalens, porte sur les ambiguïtés de l'orientation sexuelle. Dans la théorie sexoanalytique, l'homosexualité est vue comme le résultat d'une perturbation dans le développement psychosexuel. Par contre, elle n'est pas considérée comme un symptôme de psychopathologie et elle est compatible avec la conception sexoanalytique de la santé sexuelle. Nous parlons ici d'une homosexualité assumée et égodynamique. Mais assez souvent, ce que nous retrouvons en clinique, ce sont davantage des ambivalences de l'orientation sexuelle, des distorsions entre le désir, le fantasme et la réalité, bref, un mal-être par rapport à l'orientation sexuelle. L'un des objectifs de la cure sexoanalytique est d'amener la personne ambivalente et égodynamique à comprendre le sens de ses attirances sexuelles et à trouver une position plus harmonieuse, que ce soit dans l'hétérosexualité, la bisexualité ou l'homosexualité. On recommande au sexoanalyste d'éviter de s'enfermer dans une position doctrinaire et de se préoccuper avant tout du bien-être individuel, d'amener son patient ou sa patiente à trouver une solution qui pourra assurer un confort intrapsychique et relationnel durable. Somme toute, de déconflictualiser le patient et de lui permettre une légèreté d'être, peu importe l'orientation sexuelle.

La sexualité humaine est en bonne partie tributaire des influences socioculturelles. Pour cette raison, on ne peut faire l'économie du savoir ethnosexologique. La troisième partie du présent ouvrage jette précisément un regard sur d'autres cultures. À travers la recherche transculturelle, on saisit mieux les fluctuations de la sexualité et de la « genralité » humaine, mais, en même temps, on peut retracer certaines constantes et, ainsi, être en mesure de dégager certaines généralités.

Par exemple, Lévy et Crépault montrent comment l'identité masculine est vulnérable dans les sociétés maghrébines ; les facteurs à la base de cette fragilité de la masculinité sont semblables à ceux que l'on retrouve dans les sociétés occidentales modernes. Des cultures différentes, mais, en même temps, des ressemblances dans la construction de la masculinité et dans les modes défensifs. C'est la même chose dans la civilisation maya, comme le laisse voir Oswaldo Mazariegos dans son texte*.

* Nous désirons vivement remercier Mariève Ross pour son aide précieuse dans la préparation technique de cet ouvrage.

Première

PARTIE

1

Une
excursion
dans la théorie

CHAPITRE

1

ÉROS EN SEXOANALYSE

Claude Crépault

«Je pense, donc je suis.» «Je m’assieds, donc je suis.» «Je ressens, donc je suis.» «J’erotise, donc je suis.» Une dernière phrase qui me parle, qui m’interpelle particulièrement. Mais qui est Éros? Quel rôle joue-t-il dans nos vies affectives? Quelle est sa place en sexoanalyse? Voilà mon questionnement!

ÉROS MYTHOLOGIQUE

Éros, c’est d’abord un dieu. Pour les Grecs, c’est le dieu de l’amour, qui a eu pour mère Aphrodite, elle-même déesse de la beauté et de l’amour. Aphrodite a, semble-t-il, eu plusieurs enfants, dont les plus célèbres sont Éros et Hermaphrodite. Les pères sont moins bien connus (Arès et Hermès)! Les Romains ont inventé un autre dieu de l’amour : Cupidon, fils de Vénus et de Mars.

À l'origine, Éros personnifiait surtout l'amour homosexuel, alors que Cupidon a toujours représenté l'amour hétérosexuel. Les poètes, les peintres et les sculpteurs ont eu tendance, au fil des ans, à confondre Éros et Cupidon : ils les ont représentés sous les traits d'un enfant armé d'un arc et d'un carquois rempli de flèches ; un enfant qui se plaît à blesser les cœurs des mortels. Éros ou Cupidon donne le pouvoir d'aimer, mais, en même temps, il est le messenger des meurtrissures d'amour. Des blessures qui peuvent être très longues à guérir. Comme le dit une chanson : « plaisir d'amour ne dure qu'un moment, chagrin d'amour dure toute la vie... »

ÉROS FREUDIEN

Éros, un enfant-dieu ! Pourrait-on dire aussi un enfant sexualisé ? Ce n'est peut-être pas un hasard si Freud l'a récupéré dans sa théorie ? Parler d'Éros, c'est reconnaître en quelque sorte l'existence d'une sexualité infantile. Un Éros qui, dans la première version de la théorie freudienne, sera assimilé au sexuel, pour ensuite renvoyer à l'ensemble des pulsions de vie. L'Éros freudien a, dans les premières années de la vie, un caractère polymorphe et pervers. Il devient ensuite incestueux, œdipien, pour être refoulé et se réfugier en bonne partie dans l'inconscient. L'Éros freudien, énergisé par la libido, pourra accéder à la maturité par l'intégration des pulsions partielles. Chez une très faible minorité de personnes, il pourra suivre la voie de la sublimation et être mis au service du développement de la civilisation. Freud semble avoir pris lui-même ce parcours en renonçant à la vie sexuelle à l'âge de 40 ans. Cela explique peut-être pourquoi il a progressivement déssexualisé Éros en l'associant à l'ensemble des pulsions de vie.

ÉROS SEXOANALYTIQUE

En sexoanalyse, Éros est assimilé à la pulsion sexuelle, à l'ensemble des forces somatiques et intrapsychiques qui poussent à la recherche du plaisir sexuel. Un Éros aux mille et un visages, aux mille et une nuits, dont la visée fondamentale est le plaisir sexuel. Un mouvement vers le plaisir sexuel qui recouvre de multiples significations.

ÉROS POLYMORPHE

Éros peut s'infiltrer à peu près partout. Des érotisations les plus banales aux érotisations les plus bizarres, les plus insolites. On peut érotiser :

- la différence sexuelle (hétérosexualité)
- la similitude sexuelle (homosexualité)
- un enfant
- une personne très âgée
- un parent (père, mère, frère, sœur, etc.)
- un animal
- un cadavre
- un objet inanimé
- un vêtement de l'autre sexe
- une femme qui boite, qui louche
- une femme poilue
- la privation d'oxygène
- la douleur physique
- l'humiliation, le mépris
- la cruauté
- la domination
- la soumission
- le défendu
- le mystère
- le risque...

Voici d'autres étrangetés d'Éros tirées d'un matériel clinique :

- L'un des fantasmes privilégiés de Paule est d'imaginer qu'elle possède un gros pénis et d'énormes testicules, et qu'une femme lui fait une fellation... Pourtant, Paule est très féminine et parvient aisément à l'orgasme vaginal lors du coït.
- Sonia est particulièrement excitée à l'idée de surprendre son conjoint au lit avec une autre femme. Sonia se sent alors humiliée, trahie, en colère... et cela l'excite.
- Pierre parvient à l'orgasme quand il imagine le chiffre 7.
- Guy jouit en détruisant de beaux souliers de femme.
- Bella entre dans une sorte de transe érotique quand un homme la fouette dans le dos.

Éros est polymorphe. Cependant, il va rarement du côté de la bonté, de l'amour, de la tendresse, bref, des sentiments nobles de l'humain. Éros va plutôt du côté de Satan, du démon. Ce qui le stimule, c'est dans bien des cas, l'hostilité, la haine, la souffrance, la misère, la dégradation, l'humiliation, la laideur. Éros est stimulé par la destruction, la déchéance, le mal ! Un Éros plus à l'aise dans la perversion que dans l'amour. Un Éros qui semble se complaire dans le conflit.

ÉROS SIGNIFIANT

La visée première d'Éros est le plaisir. Mais le lien érotique permet aussi de combler des besoins psychoaffectifs d'ordre narcissique et fusionnel, et de consolider l'identité de genre. Plus fondamentalement encore, Éros est une source de vie. Bataille (1957) l'a déjà souligné, « l'érotisme est l'approbation de la vie jusqu'à la mort » (p. 15).

Éros se prête aussi très bien à un usage défensif. Entrer dans l'espace érotique pour surmonter un vide existentiel, un sentiment de solitude, un abandon, une expérience traumatisante ou d'autres misères de la vie quotidienne, voilà une manœuvre défensive courante !

Éros s'exprimera selon les significations intrapsychiques qui lui seront attribuées. Sa force et les directions qu'il prendra seront régies par les significations conscientes et inconscientes que lui donnera l'individu.

Éros signifiant, c'est donc Éros qui déborde de sa fonction hédonique initiale, pour être porteur de sens et jouer un rôle crucial dans l'économie psychique.

ÉROS AU MASCULIN ET AU FÉMININ : DU DÉSIR DE LA JOUISSANCE AU DÉSIR D'ÊTRE DÉSIRÉ

Éros prend racine dans le corps. Du côté de l'homme, des organes génitaux visibles, extérieurs, protubérants, mais, en même temps, plus vulnérables. Des organes génitaux qui dispensent naturellement l'éjaculation, et donc la jouissance. L'orgasme masculin est, pour ainsi dire, un cadeau de la nature ; il apparaît presque spontanément à la période pubertaire. Un cadeau, mais aussi une source d'aliénation. L'homme devient dépendant de cette jouissance. Il devient aussi dépendant de celle qui procure généralement cette jouissance, à savoir la femme et plus particulièrement la femme sexualisée, érotisante qui renvoie à l'anti-madone. L'homme est ainsi doublement assujéti : une dépendance à la fois de la jouissance et de celle qui la procure.

Une jouissance dont le manque dépossède la virilité : l'homme qui n'éjacule pas, qui ne jouit pas devient une sorte de « sous-homme ». L'homme doit faire la preuve de sa capacité de jouissance. Il doit se montrer désirant, « érectant » et « jouissant ». La puissance phallique, c'est tout cela. L'impuissance phallique, c'est le non-désir, la non-érection, l'anéjaculation.

La jouissance masculine, un cadeau de la nature, mais un cadeau en partie empoisonné. Si l'homme a eu tendance dans l'histoire à assujettir la femme, c'est peut-être parce qu'il cherchait à compenser sa dépendance érotique, en plus évidemment de sa dépendance affective vis-à-vis de la femme-mère.

Pourquoi l'homme a-t-il cherché à jouir en priorité avec la femme ? On peut aisément concevoir les limites d'une jouissance solitaire, d'une jouissance en circuit fermé. Mais pourquoi d'abord avec la femme ? Pourquoi pas avec le même sexe ? Est-ce pour que l'homme puisse véritablement prouver sa virilité ? Est-ce pour que l'homme puisse se réassurer sur son identité masculine ? Est-ce pour se montrer supérieur à son père ? Est-ce à cause de la complémentarité érotique où l'homme désire et où la femme cherche à être désirée ? Est-ce à cause de ce désir « charnel » complémentaire ? Un peu de tout cela et probablement autre chose aussi. Pour la majorité des personnes, la différence sexuelle a quelque chose d'irrésistible, une sorte d'attrait naturel. Seuls des accidents dans le développement psychosexuel pourront venir saboter cet attrait, cette fascination, ce désir érotique pour l'autre sexe (Crépault, 1997).

Qu'en est-il d'Éros au féminin ? Un érotisme qui vise fondamentalement à susciter le désir chez l'autre. Être désirable, devenir pour l'homme une exigence sexuelle vitale, voilà l'essence de l'érotisme féminin ! Pour la femme, je dirais plutôt pour la femme féminine, le plaisir est plus dans l'attrait suscité que dans la jouissance orgastique. À la limite, le renoncement à la jouissance orgastique est le prix que la femme aura à payer pour conserver son pouvoir sur l'homme, pour aliéner le désir qu'a l'homme pour elle. Son pouvoir sur l'homme sera accru si, en plus d'être l'objet de désir, elle parvient à trouver le lieu privilégié d'excitation et de jouissance de l'homme. Les poètes ont depuis longtemps parlé de leur fascination pour la femme belle et désirable. Une chanson à succès inspirée de l'œuvre de Victor Hugo sur Notre-Dame de Paris raconte précisément cet envoûtement de l'homme pour la beauté féminine. Cette chanson, écrite par Luc Plamondon, un parolier québécois, s'intitule « Belle ».

Esméralda est belle et désirable. L'homme est prêt à la damnation pour la posséder. Et si Esméralda trouve en plus son lieu de jouissance, c'en est fait : l'homme sera prêt non seulement à perdre son âme, mais à en devenir à tout jamais l'esclave !

Mais l'érotisme féminin, c'est aussi la recherche d'un lien fusionnel. La femme essaie de séduire l'homme pour que, ultimement, il devienne le père de ses enfants. Ce que la femme anticipe, c'est d'être désirée et aimée pour établir un lien stable. Contrairement à l'homme, son érotisme sera plus personnalisé, plus imprégné par des sentiments de tendresse et d'affection.

Évidemment, il existe des variations importantes entre les hommes. Même chose en ce qui concerne les femmes. Chez certaines personnes, on retrouve une sorte de bi-érotisme, un érotisme à la fois masculin et féminin. Par exemple, chez certaines femmes hystériques, la quête d'une ultra-désirabilité féminine va souvent de pair avec la recherche de la jouissance orgasmique et, plus spécialement, avec l'envie du pénis et de l'éjaculation. Chez les hommes narcissiques, on rencontre souvent un besoin d'être désiré et aimé plus important que le besoin de jouissance orgasmique; d'ailleurs, chez ces hommes, la jouissance de la femme est plus importante que leur propre jouissance. L'inversion extrême, c'est la masculinité vaginale et la féminité pénienne; autrement dit, l'inversion des érotismes, un érotisme essentiellement féminin chez l'homme et un érotisme essentiellement masculin chez la femme.

ÉROS CONSCIENT, ÉROS INCONSCIENT

En tant que principe de plaisir, Éros est anarchique: tout ce qui lui importe, c'est de procurer le maximum de plaisir. Il n'a pas de voies particulières; fondamentalement polymorphe, il peut aller dans toutes les directions.

Éros s'introduit dans le champ de la conscience par le corps et l'esprit: des ressentis corporels, des attirances, des désirs, des fantasmes. Sera conscientisé ce que le Moi pourra tolérer. Éros sera exclu de la conscience s'il engendre une trop forte culpabilité, s'il perturbe trop l'équilibre psychoaffectif, bref, s'il est trop dérangeant.

Éros est influencé par l'histoire personnelle. Chaque personne a un érotisme qui lui est propre. Éros va dans les sphères où la personne est réceptive; il faut un terrain propice pour que la personne devienne fétichiste, nécrophile, pédophile, homosexuelle, hétérosexuelle... De l'histoire personnelle découlera donc la préférence érotique. Une préférence érotique dont les premiers signes pourront remonter à la toute première enfance. Un cas clinique qui me vient à l'esprit est celui de

Marco. À l'âge de 4 ou 5 ans, il alla voir avec sa grand-mère un film où une femme était attachée à un arbre. Le même soir, il imagina avant de s'endormir qu'il était lui-même attaché à un arbre et cela l'excita. Cette préférence érotique s'accrut au fil des ans et, aujourd'hui, il est érotisé principalement par le fait d'être ligoté, d'être emprisonné par une femme...

L'Éros inconscient est constitué de l'ensemble des « désirs indésirables » consciemment. C'est le repère des désirs réprimés et refoulés, des désirs qui sont susceptibles de s'opposer aux contenus conscients : par exemple, un désir masochiste conscient qui masque un désir sadique inconscient, un désir hétérosexuel conscient qui camoufle un désir homosexuel. L'inconscient érotique peut se dévoiler en partie dans une phase délirante, par exemple lors d'un épisode maniaque. Il peut aussi se manifester dans l'activité onirique. En clinique sexoanalytique, il se dévoile à travers les associations libres sur le sexuel. Un retour du refoulé qui peut permettre la déconflictualisation et l'accès à un mieux-être sexuel. Mais il ne faut jamais perdre de vue que l'inconscient érotique a sa raison d'être. Quand on rend possible son dévoilement, on risque de perturber l'équilibre psychoaffectif.

ÉROS IMAGINAIRE, ÉROS ONIRIQUE, ÉROS RÉEL

Éros a presque toujours une plus grande liberté de mouvance dans l'espace imaginaire que dans la réalité. À l'abri du regard et du jugement social, Éros imaginaire peut plus aisément transgresser les interdits. La culpabilité est moins forte et plus facile à supporter dans l'imaginaire. Mais Éros imaginaire a aussi ses contingences. Les contenus manifestes que le Moi ne peut tolérer seront bloqués ou rapidement évacués. D'autres productions érotiques imaginaires seront acceptables à la condition d'être symbolisées ou transformées en leur contraire.

Éros est-il plus libre dans l'activité onirique ? Le rêve lors du sommeil survient à l'insu de la personne. Moins sous l'emprise du système défensif, il est plus porteur de désirs sexuels inconscients. Des désirs qui seraient intolérables, anxiogènes à l'état de veille peuvent avoir une valeur d'excitation érotique dans le rêve. Par exemple, le tabou de l'inceste est plus facilement transgressé dans les rêves. D'autres thèmes pourront en revanche générer de l'anxiété dans le rêve et susciter de

l'excitation dans le fantasme éveillé. Qu'on pense ici au fantasme de viol, qui possède chez certaines femmes une forte valeur érogène, mais qui est habituellement angoissant quand il apparaît dans les rêves nocturnes. Le système défensif étant moins opérant dans le rêve, cela a pour effet de laisser plus de place aux désirs inconscients, mais, en même temps, de mettre la personne dans un état de plus grande vulnérabilité. Dans ses rêves, la personne est moins en mesure de se défendre; un état qui est propice au retour des angoisses infantiles. Le rêveur peut moins bien simuler, falsifier. Il exprime ses peurs et ses désirs les plus profonds. Reste à savoir s'il pourra au réveil s'en souvenir!

En clinique sexoanalytique, j'ai maintes fois constaté que les transformations du mode d'érotisation passaient par le rêve avant de s'installer dans la fantasmagie éveillée. Par exemple, dans la cure sexoanalytique, des îlots d'hétérosexualité chez l'homosexuel exclusif primaire pourront tout d'abord apparaître dans les rêves nocturnes. C'est ce qu'on peut appeler les rêves annonciateurs. Tout se passe comme si le changement était moins menaçant dans le rêve. **Une fois rêvé, le changement peut être imaginé. Une fois imaginé, il peut être réalisé.**

C'est sans doute par rapport au réel qu'Éros est le moins rayonnant. Dans bien des cas, les limites du réel, les tabous, la peur du ridicule font perdre à Éros sa magie. Il ne reste de lui que des vestiges, des fragments, des rejetons. Et quand le réel tue Eros, celui-ci risque de perdre son éclat dans l'imaginaire et dans le rêve.

Un même fantasme érotique peut être utilisé des dizaines de fois sans perdre sa valeur d'excitation. Au lieu d'éteindre le désir, il l'exacerbe comme l'eau de mer fait de la soif. Même chose en ce qui concerne le rêve érotique. Seul le réel peut assassiner le désir ou l'empêcher de naître en raison, par exemple, d'une trop grande proximité qui crée une sorte de tabou de l'inceste. Quand on est trop proche, il n'y a pas de place pour Éros, à moins d'être dans la transgression incestueuse!

Éros vise le réel: un élan vers la vie pour préparer la mort! Une sorte de paradoxe: le réel est à la fois une source de vie et de mort.

La technologie moderne donne la possibilité à Éros de s'exprimer par un autre canal, celui du virtuel. Un espace entre l'imaginaire et le réel. C'est tout comme si c'était vrai: l'autre est là sans y être réellement. L'imaginé est presque réel.

Rêver, imaginer, « virtualiser » et réaliser : des séquences progressives que cherche à parcourir Éros. Mais pour ce faire, il doit à chaque étape sacrifier un morceau de lui-même, perdre une partie de son énergie. Les interdits dont le réel est porteur et la culpabilité liée à la transgression freinent les mouvements d'Éros vers le réel, et l'empêchent même d'aller vers la conscience. Le « réalisé » n'est souvent que des restes du désir rêvé ou imaginé.

Certaines personnes, les pervers en particulier, accordent une plus grande liberté à Éros au niveau du réel. Mais, bien souvent, c'est pour empêcher Éros de s'exprimer sur le versant fusionnel : une érotisation massive de la haine vient bloquer l'accès à l'érotisation de l'amour.

Une partie d'Éros est sous l'emprise du refoulement ; il se dissimule dans l'inconscient sexuel. De ce qui accède à la conscience dans les rêves et les fantasmes, des corpuscules seulement seront réalisés. Un réel banal, répétitif ou trop culpabilisant aura de bonnes chances de désactiver le désir érotique. À l'inverse, certains constituants seront favorables à l'activation du désir et à la jouissance. La nouveauté, le mystère, l'attente, le risque et le défendu seront autant d'éléments qui attiseront Éros. Mais là encore, tout est une question de degré : trop de mystère, trop d'attente, trop de risque, trop de défendu produira de la frustration ou de l'anxiété plutôt que de stimuler le désir.

ÉROS DÉCULPABILISÉ

C'est bien connu, la culpabilité ne fait pas bon ménage avec Éros. Quand la culpabilité consciente ou inconsciente est trop forte, cela paralyse Éros ou l'oblige à endiguer la culpabilité par un déni de la responsabilité ou par une expiation préalable. Voici deux illustrations cliniques très instructives à cet égard.

FLORA

Âgée de 25 ans, Flora vit avec un homme depuis sept ans. Elle a été abusée sexuellement par son oncle pendant plusieurs années (elle avait entre 4 et 12 ans environ). Elle se pliait aux exigences sexuelles de son oncle ; entre autres, elle caressait son pénis et se laissait caresser les organes génitaux. Il n'y a eu aucune tentative de pénétration (vaginale ou anale) lors de ces abus. Flora n'en a jamais parlé à d'autres personnes.

C'était son plus grand secret. Aujourd'hui, elle se décrit comme une femme très sensuelle et sexy. Elle dit avoir très souvent envie de faire l'amour. Elle ressent néanmoins une méfiance vis-à-vis de l'homme. Son fantasme dominant est le suivant :

Un homme connu lui attache les pieds et les mains et lui bande les yeux. Pendant qu'il la caresse, un autre homme – elle ne sait pas qui c'est – arrive soudainement dans la pièce. Les deux hommes la caressent partout. Elle devient follement excitée...

Dans ce fantasme, Flora est excitée par le fait d'être désirée par deux hommes. C'est la composante narcissique du fantasme. Mais la contrainte reste l'élément central. L'inconnu qui la caresse suscite chez elle à la fois une certaine peur et une sorte de fébrilité. Les yeux bandés, elle ne sait pas ce qui va se passer ; il y a un risque, mais en même temps elle sait qu'elle contrôle le scénario. Ce qui lui permet d'atteindre une très forte excitation et d'aboutir à la jouissance, à une victoire en quelque sorte, c'est le fait de ne pas en être responsable : elle s'excite parce qu'elle est contrainte et ne peut s'échapper (pieds et mains liés).

Flora a été initiée précocement à la sexualité. L'abus sexuel a généré chez elle une forte culpabilité dans la mesure où elle en a éprouvé un certain plaisir et qu'elle se croit en partie responsable. Sa culpabilité, jusqu'ici inconsciente, est telle qu'elle ne peut avoir pleinement accès à Éros sans se donner l'illusion qu'elle n'a pas le choix, qu'elle n'est pas responsable de son plaisir et de sa jouissance.

BARBARA

Jolie femme âgée de 35 ans, Barbara est mariée depuis peu avec un homme à peu près du même âge. Elle consulte en sexanalyse parce qu'elle veut se défaire de ce qu'elle appelle « ses fantaisies sexuelles violentes ». La plupart des hommes qu'elle a fréquentés étaient beaucoup plus âgés (20 à 30 ans de plus). Ce qui excite érotiquement Barbara, c'est se faire humilier, mépriser, violer par son partenaire. Son mode d'excitation est égodystone, d'autant plus qu'elle se perçoit comme une « féministe modérée » ayant lutté depuis plusieurs années pour la promotion de la condition féminine. Son père est un professionnel qui a très bien réussi socialement. Quant à sa mère, elle la décrit comme une très belle femme qui s'est contentée de prendre soin de l'éducation de ses enfants. Quand elle était enfant, Barbara a trouvé dans la

chambre de son père des magazines érotiques et d'autres portant sur les atrocités de la Deuxième Guerre mondiale. Elle croit qu'elle a pu faire très tôt un lien entre la violence et la sexualité. Le fantasme primaire de Barbara est le suivant :

Un homme beaucoup plus âgé l'humilie, la méprise, la bat et la viole.

Un autre fantasme dominant de Barbara est d'imaginer qu'elle a 11 ou 12 ans et qu'elle est initiée sexuellement par un homme âgé.

Dans son fantasme primaire, Barbara passe par la voie de l'expiation pour obtenir le plaisir et la jouissance. Une sorte de pénitence avant le péché ! Son masochisme est lié en partie à la relation avec son père et au désir incestueux culpabilisé. Un père inaccessible qu'elle a depuis longtemps tenté de séduire, de posséder. Un désir incestueux puissant, mais, en même temps, chargé d'une forte culpabilité. Pour atteindre la jouissance, elle doit déculpabiliser son désir incestueux inconscient ; elle doit passer par l'expiation, par le masochisme.

CONCLUSION

Finalement, l'Éros en sexoanalyse apparaît comme un être de désir dont la visée ultime est la jouissance et la satisfaction sexuelle. Bien sûr, il existe d'autres formes et différents degrés de jouissance – la jouissance des mystiques étant probablement celle qui transporte le plus vers l'infini. On pourrait même parler d'un « orgasme du moi », d'un « orgasme de l'être », d'un « orgasme de l'âme » [...] Mais serait-on encore dans le territoire d'Éros ? Un Éros totalement décorporalisé est-il encore vivant ? En lui donnant une trop grande extension, ne risque-t-on pas de le perdre de vue ? Si Éros est partout, il n'est nulle part !

Beaucoup de choses restent encore à découvrir sur le monde d'Éros. J'incite tous ceux et celles qui s'intéressent à la sexoanalyse à continuer la réflexion.

BIBLIOGRAPHIE

- BATAILLE, G. (1957). *L'érotisme*. Paris : Éditions de Minuit, coll. « 10/18 ».
 CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris : Payot.

**LE CONCEPT D'AGRESSIVITÉ
PHALLIQUE DANS LA THÉORIE
SEXOANALYTIQUE
ET PSYCHANALYTIQUE**

Jean-Pierre Trempe

Je n'ai jamais été très à l'aise avec le concept d'agressivité phallique. M'intéressant depuis quelques années aux rapports de sexe, ce concept me paraissait donner raison aux féministes qui dénonçaient la domination que l'homme voudrait exercer sur la femme. D'autant plus que l'agressivité phallique est présentée, en sexoanalyse, comme l'une des caractéristiques d'une sexualité mature et satisfaisante. Elle vient donc transformer ce qui pouvait apparaître comme un abus de pouvoir lié à des contingences historiques, en une composante essentielle de l'érotisme. L'homme doit être capable de déployer son agressivité phallique et la femme, en retour, doit être en mesure d'érotiser celle-ci. Comment ne pas associer cette conception de l'érotisme à une représentation patriarcale des rapports de sexe ?

Je ne pense pas, cependant, qu'il faille récuser un concept à partir du sentiment qu'il suscite en soi. La théorique psychanalytique fourmille de notions irritantes, pour plusieurs en tout cas. Pensons aux complexes d'Œdipe et de castration, à l'envie du pénis, au refoulé, à la sexualité pré-génitale, etc. La conception d'un étayage de l'agressivité sur les zones érogènes soulève des réactions semblables. Le corps, dans son fonctionnement et son organisation même, appelait selon Freud (1905) la rencontre continue des pulsions sexuelles et agressives. Lorsque le bébé se nourrit au sein ou au biberon, ses muqueuses sont excitées et lui procurent un plaisir qui ne se réduit pas à la satisfaction de ce besoin vital. Au même instant, et à l'occasion de l'activité de boire, l'enfant mord l'objet qui sert à le nourrir, il détruit le lait en le faisant disparaître en lui, en l'assimilant. La libido et l'agressivité naissent donc en même temps, et à l'occasion d'une même activité corporelle. Un étayage semblable sera construit à propos des autres zones érogènes. Nous les retrouverons plus tard dans les gestes érotiques, les fantasmes et le vocabulaire sexuels. Ceux-ci prendront alors la coloration propre aux zones érogènes impliquées. Malgré les réserves spontanées que de telles notions peuvent provoquer en nous, elles conservent leur potentiel heuristique. Nos valeurs personnelles peuvent nous pousser à fermer les yeux sur une certaine réalité, à souhaiter qu'il en soit autrement. Mais comment nous laisser porter par elles alors que l'on cherche à analyser, à comprendre (le plus objectivement possible) les manifestations de la sexualité humaine. En ce sens, je dois reconnaître à Crépault (1997) un certain courage pour avoir construit un modèle théorique du développement de la sexualité humaine dans ses formes heureuses ou distordues en s'appuyant sur une école de pensée, la psychanalyse, qui n'a pas de nos jours une très grande cote d'amour. Courage aussi, pour avoir formulé des propositions qui semblent se dissocier d'un immense courant social qui cherche à rétablir un rapport égalitaire entre les sexes. Le concept d'agressivité phallique constitue à mes yeux la résistance la plus marquée à ce mouvement. Mais nous ne pouvons pas nous appuyer sur un courant social pour évaluer la pertinence de ce concept. Je suis assuré de plus qu'il y a lieu de se méfier de sa propre dynamique érotique lorsque des concepts nous font réagir émotivement. Mais alors que penser de l'agressivité phallique ? Un concept a sa raison d'être dans une théorie lorsqu'il nous permet de mettre de l'ordre, de la compréhension, du sens dans les faits qu'elle tente d'expliquer. Il mérite de conserver sa place aussi longtemps qu'un autre concept ne

s'est pas avéré plus utile que lui. Une théorie doit être partagée, du moins dans ses fondements les plus essentiels, par une communauté de chercheurs dignes de ce nom (démarche rigoureuse, communicable, susceptible d'être reprise par d'autres, etc.). En clinique, nous pouvons dire qu'un concept est justifié lorsque la compréhension qu'il nous permet d'avoir aide notre client à progresser dans la thérapie, lorsqu'il participe au processus de guérison. Il acquiert alors une valeur opératoire. Est-ce que le concept d'agressivité phallique répond à ces critères de scientificité? Les sexoanalystes peuvent nous éclairer à ce propos. À l'aide d'histoires de cas, ils peuvent nous montrer comment ce concept a pu les aider à comprendre leurs patients et à régler leurs difficultés. Un consensus pourra alors s'établir ou non entre eux. Consensus temporaire, incertain ou plus durable dans le temps. Il me semble que ce travail s'est déjà amorcé dans les publications de Crépault et de certains des adeptes de son modèle théorique, qui ont témoigné de leurs expériences cliniques. Mais la démonstration est encore à venir. Le cercle des sexoanalystes est encore trop restreint pour pouvoir utiliser le critère de consensus parmi la communauté scientifique. Cependant, dans la mesure où la sexoanalyse s'est beaucoup appuyée sur la psychanalyse, dans la mesure où sa théorie ontogénétique est empruntée à cette école de pensée, il serait légitime de regarder si le concept d'agressivité phallique trouve en elle un certain écho et, si oui, lequel? Il serait ensuite possible de faire des extrapolations. C'est la seule voie qu'il m'était possible d'emprunter pour les raisons suivantes : je ne pratique pas la sexoanalyse, mais ma formation et mon expérience de psychanalyste peuvent m'aider à cheminer dans un certain corpus théorique afin de voir si je ne retrouverais pas une certaine justification théorique au concept étudié.

Avant d'entreprendre une telle démarche, il faut préciser ce que signifie l'agressivité phallique et en quoi elle se distingue des autres formes d'agressivité. Il faudra voir ensuite la place qu'elle occupe dans le développement psychosexuel et le rôle qui lui est accordé dans l'expression de la sexualité. Au fur et à mesure que j'avancerai dans cette présentation, j'établirai des parallèles avec ce que nous pouvons lire dans les écrits proprement psychanalytiques.

LA SEXOANALYSE ET LES DIFFÉRENTES FORMES D'AGRESSIVITÉ

L'AGRESSIVITÉ DE PRÉSERVATION ET L'AGRESSIVITÉ D'AFFIRMATION OU D'INDIVIDUATION

Crépault distingue quatre formes d'agressivité ayant chacune des visées différentes. Comme son nom l'indique, l'agressivité de *préservation* sert à assurer la survie physique et psychique de l'individu. Elle est commune aux deux sexes. Cette agressivité ne participe pas en soi à l'ontogenèse sexuelle. L'agressivité d'*affirmation* ou d'*individuation* favorise, quant à elle, l'autonomie et le développement des particularités individuelles (Crépault, 1997, p. 62). Nous savons que l'agressivité d'affirmation est appelée à jouer un rôle important dans le processus de séparation-individuation, et cela, chez les deux sexes. Elle aide l'enfant, écrit Crépault (1997), à s'éloigner de sa mère, à partir à la « conquête » du monde. S'affirmer suppose la capacité de se séparer et de s'éloigner de la mère ainsi que le courage d'affronter l'inconnu. Ces deux formes d'agressivité ne posent pas problème à mes yeux. Elles sont clairement définies et se retrouvent dans plusieurs écrits psychanalytiques.

Storr (1972) affirme, par exemple, que c'est l'agressivité qui aide l'enfant à s'affirmer en tant qu'entité différente de sa mère. Comme il doit pour cela assurer lui-même la satisfaction de ses besoins, plutôt que de continuer à dépendre de celle-ci, il lui faut apprendre à maîtriser suffisamment son environnement. C'est là qu'intervient l'agressivité, qui l'aide à briser ses liens de dépendance et à atteindre une autonomie personnelle. Plus tard, à l'âge adulte, il connaîtra des conflits entre ses besoins de rapprochement et d'autonomie. J'y reviendrai plus loin.

Parens (1989) ajoute un éclairage supplémentaire lorsqu'il nous rappelle que l'enfant connaît plusieurs raisons d'en vouloir à sa mère. En effet, dès l'âge de neuf mois, il éprouve un grand plaisir à construire progressivement son autonomie; une grande satisfaction aussi à explorer et à découvrir le monde extérieur. Dans ce mouvement d'autonomisation, la mère intervient pour le protéger. Elle impose des limites, contrecarre ce processus développemental :

La mère protectrice se présente à l'enfant comme celle qui lui impose le plus de limites, devenant ainsi le principal obstacle à la satisfaction de ses efforts pour devenir autonome. La destructivité que cela engendre se trouve donc dirigée vers elle (p. 137; traduction libre).

L'enfant qui a une mère suffisamment bonne, qui est devenue importante à ses yeux et qu'il a appris à aimer vit alors un conflit important, conflit qui repose sur l'ambivalence de ses sentiments. Il veut détruire celle qu'il aime et dont il a besoin. C'est alors qu'apparaît un processus de neutralisation de l'agressivité auquel participe la formation des premiers éléments du surmoi. Il est à noter qu'un dimorphisme sexuel pourrait être posé à ce niveau dans la mesure où la mère laisserait plus de latitude à son garçon qu'à sa fille dans ses activités exploratoires. Nous doutons, cependant, qu'une telle attitude discriminatoire existe à propos de la sexualité infantile¹. L'agressivité d'affirmation permet donc de foncer dans la vie, de renoncer partiellement à la sécurité du cocon maternel. Cette découverte du monde s'accompagne aussi de plaisir et non pas seulement de courage. La mère protectrice brise cet élan vers la découverte, limite le plaisir de s'approprier son environnement. La frustration qui en résulte provoque une autre forme d'agressivité que Parens qualifie de destructrice. Si ces deux formes d'agressivité peuvent être distinguées dans leur visée, elles se démarquent peu dans leur moment d'apparition.

L'enfant n'est pas seul à se voir imposer des limites. La civilisation s'est construite sur des interdits, des contraintes, des entraves aux divers mouvements pulsionnels. Nacht (1950) retient l'affirmation de Freud voulant que tout être vivant soit dominé par le principe de plaisir-déplaisir ou principe de constance, qu'il appelle principe de repos. L'organisme qui se trouve régi par lui cherche à évacuer toute forme d'excitation en éliminant la source à l'origine de celle-ci. Nacht parle de réaction agressive à ce propos, d'une agressivité qui est nécessaire à la vie et qui est présente « sous des formes diverses dans la plupart des actes de l'existence » (p. 50). Cette forme d'agressivité lui apparaît être un phénomène biologique dans la mesure où le principe dont elle découle (plaisir-déplaisir) est en soi un principe biologique. La réalité, la civilisation qui repose sur une frustration des pulsions partielles entraînent des situations d'insatisfaction, de souffrance, de déplaisir, donc autant d'occasions de réactions agressives. De ce point de vue, la vie suscite l'agressivité. Celle-ci se nourrit à même ces réalités : « C'est

1. Crépault s'intéressera à l'autre versant de ce processus d'individuation, celui de la séparation, en affirmant que l'enfant doit mobiliser son agressivité pour se sentir capable de s'éloigner de la mère. La valorisation du pénis par le garçon, se posant ainsi comme différent de la mère, sera un autre processus permettant d'affronter les angoisses liées au mouvement d'émancipation.

dans le déplaisir, l'insatisfaction ou la souffrance que l'agressivité semble puiser sa source » (p. 51). Cet auteur utilise les termes cri de colère (du nouveau-né), réaction d'hostilité, réaction agressive comme désignant cette même réalité.

Dans ce qui précède, l'agressivité apparaît comme une nécessité et, sous certaines de ses formes, comme une malédiction dont il est impossible de se défaire, puisque la détresse de l'enfant, ses frustrations, les mécanismes défensifs de projection mobilisent à un moment ou à un autre une agressivité de type hostile ou destructrice. La mère semble jouer un rôle fondamental dans ce devenir de l'agressivité en raison de la place centrale qu'elle occupe dans le développement de l'enfant. Nous pouvons retenir de ceci que la destructivité de l'enfant est appelée à se diriger vers son premier objet d'amour, la mère, et plus tard la femme qui en est un substitut.

L'AGRESSIVITÉ DESTRUCTRICE

Crépault (1997) mentionne ensuite une troisième forme d'agressivité qu'il qualifie de *destructrice*. Celle-ci se définit à partir des intentions, des visées de la personne qui l'éprouve. Son but est de faire souffrir, de causer du tort moral (rabaissement) ou physique à l'autre perçu lui-même comme un agresseur parce qu'il nous a abandonné, nous a attaqué narcissiquement, nous a privé de la satisfaction d'un besoin psychoaffectif fondamental. C'est ce qui fait dire à Crépault que son but ultime est de se venger, de transformer un traumatisme en triomphe. L'agressivité se confond alors avec la haine ou l'hostilité.

Il est aussi question d'agressivité destructrice dans certains écrits psychanalytiques. On la reconnaît dans des situations où l'enfant se sent menacé, attaqué, impuissant, blessé dans son estime personnelle. Le vécu œdipien semble être un terrain fertile pour l'émergence de cette agressivité. En voici quelques illustrations. Selon Mitchell (1993), l'agressivité contient une composante destructrice lorsqu'elle est une réponse à des situations qui sont perçues comme menaçantes ou dangereuses pour le sujet (p. 364). Cette agressivité apparaît très tôt dans le développement de l'enfant. Puisque celui-ci est démuné, dépendant et à la merci des autres, il éprouve inévitablement, quelle que soit la qualité des soins reçus, des moments de détresse ou de grande vulnérabilité. Comme l'enfant présume toujours que la cause de cet état pénible provient de l'extérieur, d'un mauvais objet en quelque sorte, son agressivité (les

mots rage et destructivité sont aussi utilisés par Mitchell) se trouve déclenchée pour se défendre contre lui. Ces expériences, qui se rattachent à l'état d'immaturation de l'enfant, sont donc inévitables et universelles.

La menace dont il est question ici ne porte pas uniquement sur l'intégrité physique, le bien-être de la personne, elle concerne aussi l'estime de soi. Rochlin (1973) affirme, en effet, que l'être humain est dominé par le « self-love » et que son agressivité lui sert à préserver cet amour fondamental de soi. Toute atteinte à son narcissisme, toute situation qui entraîne une perte de l'estime de soi, une humiliation, provoquera une réaction agressive visant à rétablir l'équilibre narcissique initial. Le besoin de maîtriser l'environnement sert aussi des intérêts narcissiques en permettant au self de se sentir en sécurité. Selon Rochlin, si la frustration d'un désir ou d'un besoin engendre de l'agressivité, elle le fait de façon indirecte en portant atteinte à l'estime de soi. Encore ici, et à première vue, nous ne voyons pas comment la situation de la femme pourrait différer de celle de l'homme.

Jaffe (1983) s'est intéressé aux atteintes narcissiques qui se produisent chez le garçon qui a développé un complexe d'Œdipe négatif. Il montre, à partir d'un relevé de la littérature et de la présentation de deux cas cliniques, comment des manifestations agressives sont appelées par des blessures narcissiques en lien avec une angoisse de castration. Que le garçon recherche le père comme objet d'amour à la suite d'une identification partielle à la mère ou qu'il se soumette à lui par crainte de représailles dans le cas d'un complexe d'Œdipe positif, l'angoisse de castration se trouve activée de toute façon. Cette angoisse entraîne à sa suite une blessure narcissique et résulte en une réaction d'agressivité face au père. Mais Jaffe lie ici l'agressivité à une problématique particulière, soit celle des relations objectales précoces qui ont conduit l'enfant à s'insérer dans un complexe négatif, qui ne reflète pas le développement psychosexuel qualifié de normal.

Il est classique en psychanalyse de rattacher au père les menaces que peut ressentir le petit garçon engagé dans le complexe d'Œdipe. Les atteintes portées à l'estime de soi sont alors inévitables. Ou bien l'enfant est disqualifié auprès de la mère, ou bien il risque la castration imaginée par un père vengeur. Les auteurs qui se sont penchés sur le développement de l'identité de genre ont montré que celle-ci se construisait avant la phase œdipienne. Les conflits auxquels l'enfant se

trouve confronté concernent alors plus la mère que le père. Les menaces ne proviennent plus d'un rival dangereux. Elles se rattachent à des besoins contradictoires.

Nous pouvons, me semble-t-il, situer la théorie de Stoller à propos de l'origine psychique de l'excitation sexuelle en continuité avec ce qui précède. Stoller (1979) émet l'hypothèse que l'excitation sexuelle s'alimente principalement de sentiments d'hostilité, de motions à faire mal, à faire souffrir l'objet sexuel: «[...] c'est l'hostilité – le désir manifeste ou masqué de nuire à l'autre – qui induit et renforce l'excitation sexuelle» (p. 24). Cette hostilité sert à annuler les traumatismes qui ont jalonné nécessairement le développement de l'identité sexuelle, tant masculine que féminine. Nous avons donc l'histoire d'un enfant qui a été attaqué dans son narcissisme (son identité sexuelle) et qui s'est vu imposer des restrictions quant à l'expression de sa sexualité. Ces atteintes portées à sa sexualité ont valeur de traumatismes pour autant que l'enfant n'est pas en mesure de les intégrer psychiquement.

L'AGRESSIVITÉ PHALLIQUE

L'agressivité *phallique* est présentée par Crépault (1997) comme quelque chose de distinct de ce qui précède, une forme à part. Elle est étroitement liée à la masculinité. Son but est de manifester une puissance virile en vue de dominer autant l'homme que la femme. Le phallus constitue le représentant symbolique de cette force de domination. Ce concept de domination, qui constitue pourtant la composante essentielle de l'agressivité phallique, n'est pas clairement défini, à mes yeux du moins, dans les écrits de Crépault. Ce sont les histoires de cas qui nous aident à mieux l'appréhender. Nous apprenons, par exemple, que Luc a réussi à renverser les rôles dans l'un de ses fantasmes en passant de la soumission à la domination sexuelle qui signifie, ici, se faire sucer le pénis par un homme. Plus loin, la domination renvoie au fait de se poser en maître qui impose sa loi. Nous lisons aussi que... «Luc imagine qu'il a une activité sexuelle avec une danseuse nue de race noire ayant de gros seins. Il la domine sexuellement» (p. 346). Nous apprenons plus loin que Luc «...est dominant et [qu'il] impose ses désirs à l'homme» (p. 350). Par cette nouvelle attitude, Luc raffermi sa masculinité et développe «une disponibilité intrapsychique à l'hétérosexualité». Chez Louis (p. 384), le coït *a tergo* ou la position du missionnaire sont présentés comme étant des positions sexuelles plus dominantes. Dominer

signifie donc exercer un pouvoir sur l'autre, lui imposer sa loi et ses propres désirs. Cela semble aussi renvoyer au fait d'avoir le dessus physiquement sur l'autre lors des activités sexuelles. La domination n'est pas incompatible avec la passivité comme dans le fait, par exemple, de recevoir une fellation. Chez la femme, l'érotisation de l'agressivité phallique de l'homme se traduit par une acceptation de la domination et de la dépendance. Cette position favorise l'abandon lors du coït et l'obtention consécutive d'un orgasme (Crépault, 1997).

Toujours selon Crépault (1997), il existe des obstacles à surmonter pour être à l'aise avec l'expression de l'agressivité phallique: renoncer en partie à ses besoins fusionnels, se sentir suffisamment masculin, délaissier l'image de soi comme un gentil garçon aimé par sa mère, ne pas avoir peur d'endommager la femme, de la contaminer, entraînant la crainte de ses représailles sous la forme d'un abandon, d'une perte d'amour ou de la castration. Je pourrai, plus loin, compléter ma compréhension de l'agressivité phallique en la rattachant à l'érotisme qualifié d'antifusionnel.

C'est sans doute le concept de pulsion d'emprise qui rejoint le plus, en psychanalyse, ce que Crépault désigne par le terme d'agressivité phallique. Anna Freud (1949) semble penser qu'il revient surtout à l'homme de faire des invites sexuelles, ce qui l'oblige à faire montre d'une agressivité suffisante pour s'assurer la présence d'un objet sexuel :

Également, dans la vie sexuelle adulte normale, l'accomplissement de l'acte sexuel exige que le mâle déploie une agressivité suffisante pour maîtriser sa partenaire. Dans les cas anormaux, lorsque le refoulement ou l'inhibition de l'agressivité ne permettent pas aux forces destructrices de jouer leur rôle, la sexualité devient sans effet [*ineffective*] (p. 67; traduction libre).

Pour accomplir le coït en vue d'éliminer la tension engendrée par l'excitation sexuelle, l'homme a besoin de mobiliser ses pulsions agressives. S'il en a peur ou s'il les inhibe, il pourra du même coup réprimer ses désirs ou l'action capable de les satisfaire. Par contre, un besoin d'agression excessif dans la sexualité devient pathologique. À l'instar d'Anna Freud, Nacht (1950) conçoit la relation sexuelle comme un acte agressif en soi. Voici ce qu'il écrit à propos des pulsions agressives et sexuelles :

Aussi retrouve-t-on dans l'impuissance chez l'homme, ou la frigidité chez la femme, la manifestation d'un désordre dans le dosage et le couplage de ces pulsions. La composante agressive dans l'accomplissement du coït

chez l'homme, fait physiologique, peut devenir pathologique par un excès de besoin d'agression, ou par une désintringation pulsionnelle qui la libère totalement : c'est alors la perversion sadique érotique (p. 79).

Il existe donc une intrication « normale » ou nécessaire des pulsions agressive et sexuelle. Lagache (1961) nous aide à comprendre comment une telle intrication peut être inévitable. Cet auteur conçoit l'agressivité comme l'intention, l'unité de sens qui mobilise un acte d'agression dont le but est la destruction réelle ou figurée, totale ou partielle de l'objet (p. 100), ou sa domination et sa soumission (p. 101). En ce sens, l'agressivité de destruction n'est pas présentée comme un courant distinct de l'agressivité de domination (phallique chez Crépault). Lagache pose l'existence d'une articulation étroite entre les données suivantes : besoin-désir-demande-agressivité. Le désir du jeune enfant vise l'objet de la satisfaction princeps, à savoir celui qui a apporté une première fois la satisfaction de l'un de ses besoins vitaux. Puisque l'enfant ne peut de lui-même retrouver cet objet, son désir devient demande. La demande introduit des relations de pouvoir. Cette demande adressée à l'autre peut recevoir un refus, d'où une frustration externe. Cela engendre un sentiment d'impuissance, d'humiliation, de déception du désir. Au contraire, une demande agréée s'accompagne d'un sentiment de toute-puissance. La position du demandeur est donc virtuellement une position de persécuté-persécuteur, parce que la médiation de la demande introduit nécessairement les relations sadomasochistes, du type domination-soumission, qu'implique toute interférence du pouvoir :

La tension initiale propre au désir s'augmente de la tension propre au désir de triompher du demandé. Celle-ci peut effacer celle-là. Le désir contrarié devient agressif, ou, plus précisément, la demande refusée devient revendicative (Lagache, 1961, p. 104).

Sagan (1988) va dans le même sens lorsqu'il affirme que la colère (*anger*) peut difficilement être évacuée de toute rencontre sexuelle. Une telle colère repose sur le fait d'être dépendant de quelqu'un d'autre pour obtenir son plaisir ; sur le fait aussi d'éprouver du ressentiment parce que l'autre ne répond pas suffisamment à nos attentes et qu'en plus on doit se montrer sensible à ses besoins. Il n'existerait pas à ce propos de différences marquées entre les sexes si ce n'est au sujet des aspects de la relation sexuelle qui provoquent une telle colère :

[...] une colère chez les femmes hétérosexuelles parce que leurs besoins sexuels doivent maintenant être assouvis par un mâle pénétrant, dépourvu de seins (nourriciers), renfrogné et agressif ; une rage chez les hommes hétérosexuels qui retrouvent réincarnée dans la femme aimée la mère réengloutissante dont ils croyaient s'être débarrassés (p. 130 ; traduction libre).

L'agressivité qui s'associe au projet de dominer l'autre n'est pas étrangère à celle que les auteurs rattachent aux expériences de frustration. En effet, le désir de dominer s'appuie sur la volonté de s'assurer que nos besoins vont être satisfaits. La domination est un moyen utilisé pour éviter le plus possible un état de frustration. De plus, la domination suppose que l'on ait emprise sur l'objet, une emprise qui exige d'être capable d'agressivité. Ajoutons qu'une gratification narcissique résulte du fait d'avoir pu satisfaire son désir par soi-même ou par le pouvoir exercé sur l'autre.

L'ÉROTISME ANTIFUSIONNEL ET L'AGRESSIVITÉ PHALLIQUE

Lorsque nous sommes appelés à distinguer les érotismes fusionnel et antifusionnel, nous avons l'impression que les frontières se relâchent entre les différentes formes d'agressivité, telles qu'elles sont conçues par Crépault. Nous savons qu'un clivage peut être opéré entre l'objet d'amour et l'objet de désir sexuel ou, dit autrement, entre l'amour et la sexualité. Par ce clivage, l'objet désiré ne se trouve pas associé aux composantes sentimentales et fusionnelles qui, elles, renvoient à la mère. C'est ce qui permet à l'adolescent, par exemple, de « laisser libre cours à ses pulsions agressives sans se soucier de l'objet : l'hostilité, le mépris et le sentiment de domination servent alors à alimenter l'excitation érotique » (Crépault, 1997, p. 91). Ce clivage est normal chez l'adolescent, car il s'inquiète de sa fonctionnalité sexuelle. Il lui permet d'éloigner les composantes féminines qui représentent une menace pour sa virilité naissante. Plus tard, après avoir consolidé sa puissance hétérosexuelle, l'adolescent pourra introduire les composantes fusionnelles (besoins psychoaffectifs) dans sa sexualité. On peut penser que l'hostilité et le mépris ne sont *plus* ici une réaction, une mesure de rétorsion à la suite d'une attaque, d'une blessure narcissique ou de la privation d'un besoin fondamental comme celui d'être aimé. Ils découlent plutôt d'un doute, d'une insécurité quant à sa fonctionnalité sexuelle, même si ce moment d'incertitude peut être éprouvant pour le narcissisme du sujet. Nous notons, de plus, que l'hostilité et le mépris (agressivité destructrice) côtoient la domination (agressivité phallique). Nous retenons que l'antifusionnel se nourrit d'agressivité, d'hostilité et de mépris.

La peur du fusionnel a été étudiée en psychanalyse. Levay (1983) admet, dans un premier temps, qu'un rapport causal puisse exister entre la frustration et l'agressivité qu'il désigne aussi sous le terme d'hostilité. Cependant, il étudie le rôle possible d'autres facteurs dans la formation de celle-ci. La peur de l'intimité représente, à ses yeux, un facteur important à considérer. La mise à distance peut être une façon de fuir cette peur. Le désir de blesser l'autre, celui de le priver de son plaisir sont aussi des moyens utilisés pour échapper au rapprochement (p. 142). La sexualité offre évidemment des occasions de grande intimité. C'est pourquoi les personnes qui n'ont pas développé un sentiment de confiance de base suffisant en l'autre vont être portées à utiliser l'agressivité pour pouvoir s'engager dans une relation sexuelle ainsi vécue à distance. Notons, en passant, que l'agressivité sert ici à éviter une relation fusionnelle, alors qu'elle permet justement, dans la pensée de Crépault, à se laisser aller à une telle fusion.

Sagan (1988) croit que l'homme ressent de l'effroi à la pensée de la sexualité féminine, l'orgasme en particulier. Il a donc mobilisé des mesures défensives pour ne pas avoir à y faire face : comme le refus de reconnaître l'égalité sexuelle, le clivage de la madone et de la putain, le ravalement de la femme à la position d'objet, les manifestations d'agressivité, le sexisme, la domination : « Dans leurs efforts pour surmonter leur terreur intérieure, les hommes sont capables de tous les degrés de tyrannie ou de destruction » (p. 60). Qu'est-ce que la sexualité féminine peut bien avoir de si terrifiant aux yeux de l'homme ? Comment expliquer qu'elle occasionne autant d'angoisse ? C'est que le conflit vécu à l'occasion du processus de séparation-individuation hante encore la vie érotique de l'enfant devenu un adulte :

La colère et la rage sont les accoucheuses de l'individuation et de la séparation ; et la colère envers les femmes continue de s'exprimer de façon quasiment universelle par les hommes devenus adultes grâce aux mécanismes d'avilissement, de dégradation, de domination, ou plus simplement de rabaissement (p. 131).

Amati Mehler (1992) se situe dans une perspective semblable. L'article qu'il a publié concerne les rapports possibles entre l'amour et l'impuissance secondaire chez l'homme. Sa réflexion s'articule autour de l'analyse d'un patient. Il ne s'agit pas d'une publication qui porte sur la sexualité masculine comme telle, ni sur l'impuissance en général, mais sur l'impuissance qui renvoie à la relation fusionnelle à la mère. Certaines conclusions peuvent en être tirées. Amati Mehler affirme que l'expérience de la pénétration effectuée dans un contexte amoureux implique

un mélange des niveaux génital et fusionnel. La possibilité de vivre cela, et à des degrés divers, dépend de la façon dont s'est déroulé le processus de séparation-individuation. Au cours de ce processus existent des tendances contraires qui poussent vers la fusion et la différenciation. La présence d'un certain degré de pulsions agressives est alors nécessaire. Ces pulsions se mettent au service de la croissance, et cela serait vrai pour les deux sexes. L'analyse de son patient l'amène à se référer à Ferenczi et à Sandler qui ont montré que, chez certains patients, le pénis représentait la version infantile de l'ego. Ainsi, la pénétration vaginale signifiait pour eux le retour du «body-self» dans le corps de la femme tout comme le «self primitif» a été contenu dans celui de la mère. On peut comprendre alors pourquoi ces hommes peuvent se sentir vulnérables et craindre de perdre leur identité personnelle (p. 478). D'où la nécessité de recourir à ce qui pourrait être l'agressivité présente lors du processus de séparation-individuation. La mère est donc une femme dangereuse pour l'enfant qui a laissé ses traces chez l'homme qu'il est devenu. L'homme qui a polarisé son sentiment de masculinité sur ses organes génitaux serait particulièrement menacé par la pénétration vaginale.

Dans un article publié en 1991, Crépeault associe la sexualité antifusionnelle aux sentiments qui viennent d'être décrits. Il n'y est pas question d'une sexualité vécue précisément par un homme qui douterait maladivement de sa virilité ou de sa masculinité. Il est dit que l'imaginaire érotique masculin laisse peu de place au lien fusionnel, à savoir l'investissement érotique du lien amoureux. Ce qui ne signifie plus uniquement, comme nous l'avons vu plus haut, réduire l'objet de désir au statut d'objet de consommation sexuelle. En effet, Crépeault ajoute que l'hostilité, le mépris et le sentiment de domination contribuent à alimenter l'excitation sexuelle. Pour la femme, l'érotisme antifusionnel comporte le fait d'être hostile, dégradée et méprisée. Cette idée est reprise dans *La sexoanalyse*. Les hommes auraient une plus grande propension à séparer l'objet sexuel et l'objet d'amour. C'est ce qui pourrait expliquer pourquoi cet objet est plus facile à hostiliser. C'est comme si l'érotisme antifusionnel qui pose l'autre comme pur objet de plaisir ouvrait facilement ou naturellement la voie à l'hostilité, à la dépréciation, au ravalement. Toutefois, le mouvement contraire ne vient pas neutraliser l'hostilité ou la haine. Ces sentiments font désormais partie de la sexualité normale et mature. L'intégration des érotismes fusionnel et antifusionnel se réalise lorsque la «[...] vie érotique peut être à la fois activée par l'amour et par la haine [...]» (p. 107).

Mais la maturité exige que l'amour domine la haine dans un tel alliage. L'antifusionnel se trouve maintenant associé à la haine, alors qu'il était relié chez l'enfant à l'individualisation.

Certains textes psychanalytiques avancent une théorie semblable. Lorsque l'agressivité est étudiée dans ses rapports avec la dynamique érotique, elle se présente aussi mais pas uniquement comme une pulsion, une force énergétique qui pousse à l'action ou qui se met au service de l'affirmation de soi. Benjamin (1988) affirme, par exemple, que l'érotisme est associé à l'agressivité, à l'affirmation, à la maîtrise et à la domination. Eros joue avec ces affects, s'alimente auprès d'eux mais sans que cela conduise à la destruction de l'autre. À la différence de chez Stoller (1979), cet érotisme comporte deux pôles que l'on retrouve principalement et non exclusivement chez l'homme et la femme. Chez le premier, la domination et le pouvoir colorent son érotisme; chez la femme, c'est la soumission (*surrender*) qui remplit cette fonction.

À l'occasion d'une table ronde portant sur le sadomasochisme, Kernberg (dans Pulver *et al.*, 1991) a essayé de montrer comment l'expression normale de la sexualité comprend « nécessairement » une composante sadomasochiste. Dans le désir sexuel, il existe, entre autres choses, des buts qui vont dans le sens d'une effraction des frontières corporelles et psychiques de l'autre :

Il s'agit d'un désir intense de grande intimité, de fusion, d'entremêlement qui se présente à la fois comme l'effraction d'une barrière et le fait de ne former qu'un avec l'autre personne. De façon concrète, les fantasmes sexuels manifestent une invasion, une pénétration ou appropriation de l'autre et mettent en scène des rapports entre les orifices et des protubérances corporelles (p. 744; traduction libre.)

Cette fusion ne produit pas un sentiment de peur qui provoquerait à son tour une réaction agressive. Elle est en elle-même violence adressée à l'autre. Kernberg ne se situe donc pas dans la lignée des auteurs qui articulent d'un côté fusion et tendresse et de l'autre, séparation et agressivité.

Nous devons maintenant nous demander quelle place occupe l'agressivité phallique dans l'érotisme antifusionnel qui se nourrit, comme nous venons de le voir, d'hostilité et de haine. Le petit garçon qui a réussi à surmonter le complexe fusionnel n'est pas au bout de ses peines, puisque le développement de son identité sexuelle exige qu'il se détache encore plus de sa mère. Le pénis deviendra pour lui le représentant de cette séparation et de cette différenciation.

L'investissement du pénis permet tout d'abord au garçon de prendre ses distances par rapport à sa mère. C'est comme si le garçon se disait : «J'ai un pénis, donc je peux me passer de ma mère, de son sein et de sa valeur fusionnelle» (Crépault, 1997, p. 41).

À partir de ce moment, le pénis acquiert une charge signifiante importante. Il devient le symbole clé de l'individualisation, de l'autonomie et de la masculinité. Lorsque ces trois aspects seront menacés, c'est à lui qu'il faudra avoir recours pour se défendre, pour assurer ses acquis :

Il semble que l'agressivité phallique constitue le mode de défense le plus courant. Le pénis est investi et devient un symbole de puissance et d'intimidation (p. 48).

Il existerait ainsi un rapport de circularité entre la masculinité et l'agressivité phallique. L'homme masculin est capable d'affirmer une telle agressivité ; pour devenir et être masculin, il faut disposer d'une telle agressivité (1997, p. 60). L'agressivité phallique est l'équivalente d'une énergie masculinisante : sans elle, le mâle ne peut développer sa masculinité. Et dans la mesure où cette masculinité ne peut se construire dans la fusion féminisante, dans la mesure où son lieu d'émergence se trouve dans l'antifusionnel, nous nous trouvons autorisés, il me semble, à situer l'agressivité phallique dans l'antifusionnel et, ainsi, en compagnie de l'hostilité et de la haine. Mais alors, l'agressivité phallique se teinte fortement de la définition que Crépault nous donnait de l'agressivité destructrice. Ces deux concepts ont beau être présentés comme deux réalités distinctes, ils se rejoignent dans leurs modalités d'expression. Qu'en pensent les psychanalystes ?

Nous savons tous comment Stoller perçoit la masculinité comme quelque chose de fragile, de facilement menacée. Du fait de la proto-féminité primaire, du lien fusionnel à la mère, le garçon qui élabore sa masculinité naissante doit se protéger de son besoin fusionnel, se défaire de la féminité qui s'est déjà inscrite en lui. Stoller *et al.* (1982) parlent alors d'une mesure défensive nécessaire qui s'élabore sous la forme d'une «*symbiosis anxiety*». Une angoisse fusionnelle qui s'exprime, entre autres, par certaines attitudes comme celle de se montrer dur, tapageur, belliqueux, celle d'abuser de la femme et de la traiter en objet (*abuse and fetishize women*). On retrouve aussi la crainte d'exprimer (et donc de posséder) les caractéristiques qu'une culture donnée rattache à la féminité : tendresse, affection, expression franche des sentiments, générosité, etc. (p. 34). Nous pouvons ainsi établir un rapport entre l'agressivité phallique et cette façon abusive de se comporter avec la femme.

Chodorow (1989a) attire notre attention sur une difficulté supplémentaire qui attend le petit garçon dans la construction de son identité masculine. Le travail du père, ce qui le fait homme, n'est pas visible pour l'enfant, puisqu'il s'effectue à l'extérieur du cadre familial. Le garçon, contrairement à la fillette, n'a pas à sa disposition un modèle identificatoire suffisant. Il se trouve ainsi obligé de faire, prouver, montrer, agir aux dépens d'une identité plus personnelle qui serait basée sur l'être. Dans « Family Structure and Feminine Personality », Chodorow parlera d'une identité particulière (*positional identification*) qui fait en sorte que le garçon doit agir pour devenir un homme, alors que la fillette est femme. La composante féminine qu'il a en lui (du fait de son identification première à la mère) va lui paraître d'autant plus menaçante qu'il sait de toute évidence qu'il ne doit pas être féminin, sans trop savoir ce que signifie être masculin. Il va donc se défendre de cette composante en dévaluant la femme, en affirmant de façon compulsive sa masculinité, en étant violent et en adoptant une attitude phobique face à la femme adulte. Chodorow écrira :

Le garçon doit construire son identité de genre à partir de ce qu'il n'est pas, à savoir un être de sexe féminin ou une mère. Plus tard, il sera amené à penser que devenir masculin signifie en pratique ne pas être féminin. Cette équation s'explique par la suprématie qu'occupe la mère dans la première enfance et par le fait qu'il n'existe pas autour de lui des modèles masculins d'identification et d'amour aussi prégnants que les modèles féminins (Chodorow, 1989c, p. 109 ; traduction libre).

C'est pourquoi l'homme redoute les moments d'intimité physique ou affective avec la femme. Ils l'introduisent dans un univers féminin où il n'est pas sûr de pouvoir conserver sa masculinité. L'agressivité phallique lui permettrait d'affronter cette situation perçue autrement comme trop dangereuse.

CONCLUSION

Nous sommes donc en droit d'affirmer que la psychanalyse ne peut concevoir l'existence d'une sexualité exempte de toute forme d'agressivité. Celle-ci nous est d'abord présentée comme une mesure défensive face à une attaque contre l'intégrité physique et psychique de la personne. Puisque la rencontre sexuelle intime entraîne avec elle une expérience de vulnérabilité, elle comporte de ce fait un élément de danger auquel contribue la dépendance dans laquelle le sujet se trouve vis-à-vis de l'autre. Par ce biais, la sexualité se colore rapidement d'agressivité. Nous

présumons qu'une telle agressivité sera d'autant plus mobilisée que la personne concernée se sentira, pour des raisons qui lui sont propres, en position de grande faiblesse. La rencontre sexuelle est aussi propice à engendrer des blessures narcissiques en raison de la non-satisfaction des exigences de performance qui la sous-tendent. Pour cette raison aussi, elle ouvre la voie à l'agressivité. Puisque la gratification sexuelle dépend de la collaboration, du bon vouloir de l'autre, elle exige la formulation d'une demande qui peut faire l'objet d'un refus. Celui-ci est la cause à la fois d'une frustration (le désir sexuel demeure insatisfait, la tension libidinale ne peut être évacuée) et d'une atteinte à l'estime de soi (je suis mal aimé, je n'ai pas assez de valeur aux yeux de l'autre). Et nous savons déjà comment la psychanalyse rattache le déclenchement d'une agressivité à ce genre d'expériences. Il est possible que l'agressivité ne soit pas l'aboutissement de telles situations. Elle les prévient, au contraire, en se mettant au service de la domination de l'autre. Son asservissement demeure la garantie de son consentement, de la satisfaction du désir. Le concept d'agressivité *phallique* n'a pas ici de résonance particulière dans la théorie psychanalytique.

Je voudrais souligner qu'il existe des chercheurs qui se sont penchés sur l'ontogenèse sexuelle de l'enfant, qui ont élaboré une théorie comportant les grandes étapes développementales devenues classiques et qui n'accordent pas à l'agressivité une place particulière dans cette évolution. Par exemple, dans un article de Tyson (1982), on retrouve un modèle d'où l'agressivité est absente. Celle-ci n'y joue aucun rôle, encore moins un rôle fondateur dans la masculinisation du petit garçon. En effet, la réflexion psychanalytique ne nous laisse pas voir, *en général*, une présence plus marquée de l'agressivité dans la sexualité masculine. Les traumatismes infantiles dont parle Stoller, par exemple, ne sont pas particuliers aux enfants mâles. La thèse qu'il défend est d'ailleurs illustrée par le récit d'une psychanalyse faite par une femme qu'il prénomme Belle.

Tout au long de son histoire, la sexualité a été l'occasion de vexations, de non-reconnaisances, d'interdits. Ces contraintes engendrent un état de frustration, parce que la tension sexuelle ne peut s'exprimer librement ; parce que le mouvement naturel du développement sexuel est contenu. Elle occasionne aussi, et peut-être surtout, des blessures narcissiques. Et cela est d'autant plus vrai que la sexualité ne se réduit pas à l'érotisme, mais comprend aussi l'identité de genre. Avec elle, l'agressivité phallique y trouve une porte d'entrée. Nous savons comment la sexualité masculine se trouve particulièrement menacée

dans la mesure où la féminité l'a précédée, dans la mesure aussi où la rencontre fusionnelle avec la femme rappelle les premières relations à la mère, relations imprégnées de féminité et de dépendance à l'autre. Les peurs liées à l'intimité sexuelle seraient ainsi plus vives chez les hommes que chez les femmes. Des réactions de défense seront donc plus facilement évidentes avec eux. La théorie psychanalytique insistera alors sur les sentiments d'hostilité, de rabaissement, de mise à distance de la femme. Si j'avais raison de relier l'agressivité phallique à l'anti-fusionnel, alors ce concept trouve sa confirmation en psychanalyse. Mais elle traduit la peur d'un homme fragile, incertain de sa masculinité. Pour ce qui concerne la domination de la femme, qui est la définition la plus explicite que Crépault nous donne de l'agressivité phallique, la théorie psychanalytique est moins claire. Anna Freud en parle de façon explicite lorsqu'elle écrit que l'homme doit maîtriser sa partenaire sexuelle pour être en mesure de la pénétrer. Mais cela me paraît refléter une conception dépassée des rapports de sexe. La théorie de Lagache voulant que toute demande adressée à l'autre établisse entre les deux sujets un rapport de pouvoir et de domination ne prétend pas définir une sexualité en particulier. Et Sagan nous parle de la colère ressentie par les deux sexes lors des ébats sexuels. En fait, c'est lorsque les psychanalystes se sont penchés sur les rapports de sexe (Chodorow, Benjamin et autres) que la domination est apparue comme une caractéristique de la sexualité masculine et de la masculinité en général. Ces auteurs nous renvoient aux premières relations avec la mère, lesquelles s'articulent dans une société donnée qui confie à la mère le soin de s'occuper de l'enfant et qui fait du père un modèle d'identification déficient. De ce point de vue, l'agressivité phallique doit être située dans un modèle de société qualifié de patriarcale.

Il faut se rappeler qu'en affirmant que la sexualité humaine est un construit psychique Crépault rejette l'idée d'un naturalisme sexuel, d'un déterminisme biologique qui viendrait structurer à l'avance le développement et les manifestations de la vie érotique. Voici ce que nous pouvons lire dans *La sexoanalyse* :

Mon hypothèse est que ces pulsions sexuelles [qui se traduisent spontanément par un état de désir et d'excitation] ne font que répondre aux exigences du système psychique; elles se forment et se précisent parce qu'elles ont une signification intrapsychique. Cela revient à reconnaître la prévalence du psychique sur le biologique et à poser la pulsion sexuelle comme un produit du système psychique (p. 84).

C'est ce qui permettra aux fonctions additive et défensive de la sexualité de jouer leur rôle. Considérées ainsi, les sexualités masculine et féminine reflètent un fait de culture qui pourrait être différent dans un ailleurs ou dans un autre temps. À partir de ce postulat, il faut lire les propositions de la sexoanalyse concernant la sexualité comme des reflets, des traductions d'une réalité changeante. Il est important de souligner ce point lorsqu'on prend en considération les notions de maturité ou de santé sexuelle. Ces notions laissent entendre qu'il existe un stade de développement considéré comme normal, souhaitable, préférable aux autres. L'érotisation de l'agressivité phallique, tant chez l'homme que chez la femme, occupera une place importante à ce stade de développement. Mais les considérations précédentes laissent entendre qu'il pourrait en être autrement.

BIBLIOGRAPHIE

- AMATI MEHLER, J. (1992). « Love and Male Impotence ». *International Journal of Psychoanalysis*, 73, p. 467-480.
- BENJAMIN, J. (1988). *The Bonds of Love*. New York : Pantheon Books.
- CHODOROW, N.J. (1989a). « Being and Doing : A Cross-Cultural Examination of the Socialization of Males and Females », dans *Feminism and Psychoanalytic Theory* (p. 23-44). New Haven et Londres : Yale University Press.
- CHODOROW, N.J. (1989b). « Family Structure and Feminine Personality », dans *Feminism and Psychoanalytic Theory* (p. 45-65). New Haven et Londres : Yale University Press.
- CHODOROW, N.J. (1989c). « Gender, Relation, and Difference in Psychoanalytic Perspective », dans *Feminism and Psychoanalytic Theory* (p. 99-113). New Haven et Londres : Yale University Press.
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris : Payot.
- CRÉPAULT, C. (1991). « La non-intégration des érotismes fusionnel et anti-fusionnel : un désordre sexuel négligé ». *Contraception, Fertilité et Sexualité*, vol. 19, n° 2, p. 181-187.
- FREUD, A. (1949). « Notes on Aggression », dans *The Writings of Anna Freud* (vol. IV, p. 60-74). New York : International University Press (1973).
- FREUD, F. (1905). *Three Essays on Sexuality* (S.E., VII, p. 130-243). Londres : Hogarth Press.
- JAFFE, D.S. (1983). « Some Relations Between the Negative Œdipus Complex and Aggression in the Male ». *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 31, n° 4, p. 957-984.
- LAGACHE, D. (1961). « Situation de l'agressivité ». *Bulletin de psychologie*, 14, p. 99-112.

- LEVAY, N. A. (1983). «Long-Term Psychodynamic Treatment Needs in Sex Therapy». *American Journal of Psychoanalysis*, vol. 43, n° 2, p. 139-147.
- MITCHELL, S.A. (1993). «Aggression and the Endangered Self». *Psychoanalytic Quarterly*, vol. LXII, n° 3, p. 351-382.
- NACHT, S. (1950). «Les manifestations cliniques de l'agressivité et leur rôle dans le traitement psychanalytique», dans *De la pratique à la théorie psychanalytique* (p. 48-96). Paris : Presses universitaires de France (1966).
- PARENS, H. (1989). «Toward an Epigenesis of Aggression in Early Childhood», dans S.I. De GREENSPAN et G.H. POLLOCK (dir.), *The Course of Life: Early Childhood* (vol. 2, p. 129-161). Madison : International University Press.
- PULVER, S. *et al.* (1991). «Sadomasochism in the Perversions». *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 39, n° 3, p. 741-755.
- ROCHLIN, G. (1973). *Man's Aggression. The Defense of the Self*. Boston : Gambit.
- SAGAN, E. (1988). *Freud, Women, and Morality. The Psychology of Good and Evil*. New York : Basic Books.
- STOLLER, R.J. et G.H. HERDT (1982). «The Development of Masculinity: A Cross-Cultural Contribution». *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 30, n° 1, p. 29-59.
- STOLLER, R.J. (1979). *L'excitation sexuelle: dynamique de la vie érotique*. Paris : Payot (1984).
- STORR, A. (1972). *Human Destructiveness*. New York : Basic Books.
- TYSON, P. (1982). «A Developmental Line of Gender Identity, Gender Role, and Choice of Love Object». *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 30, n° 1, p. 61-86.

L'INTIMITÉ AU FIL DU TEMPS

Jocelyne Thériault

Qu'est-ce que l'intimité ? Est-ce avant tout une expérience personnelle de dévoilement des aspects privés de soi ? Est-ce une expérience à l'autre principalement marquée par la fusion des partenaires ? Enfin, est-ce une ambiance de proximité qui tire son intensité du fait que tous et chacun se reconnaissent mutuellement ? Concept aux mille usages, l'intimité est en quête de sens (Thériault, 1995c). Reconnaisant l'importance que les auteurs accordent à la notion d'intimité pour comprendre le développement et l'actualisation psychosexuelle de la personne, reconnaissant paradoxalement le peu de recherches théoriques et empiriques qui ont été conduites sur la notion d'intimité dans le contexte du développement psychosexuel (Thériault, 1995 ; 1998 a,b,c ; De la Véga et Thériault, 2001), cette étude théorique centre sa réflexion sur la question de l'intimité. Elle porte sur les significations qu'elle endosse au fil du temps. À une époque où la quête de l'intimité est souvent au cœur du projet d'union conjugale, à une époque où cette même quête semble toujours plus difficile à satisfaire – le manque de communication entre partenaires étant la principale raison de divorce chez nos cousins de l'Union européenne au milieu des années 1990 (Mansfield, 1997) –, il

semble important de s'attacher à mieux comprendre les sens de l'intimité, d'en désidéaler la portée si nécessaire, pour mieux inscrire sa contribution dans le développement psychosexuel. Tel est le but de cette étude qui vient consolider les travaux déjà entrepris sur la contribution de l'intimité au développement des relations amoureuses et sexuelles (voir Thériault, 1995c; 1998a; 1998b). La perspective psychanalytique servira de toile de fond à cette exploration. D'autres perspectives théoriques viendront s'y greffer, et plus particulièrement la perspective sexoanalytique. Enfin, la question de l'intimité sera abordée d'une façon plus pragmatique, sous l'angle de sa modélisation et de sa mesure. C'est dans ce contexte qu'une définition de l'intimité sexuelle sera apportée.

LE CONCEPT D'INTIMITÉ

Le concept d'intimité réfère à un état ressenti. Ambigu de nature, difficile à saisir et à formuler, il change incessamment de significations au cours de l'histoire de la psychanalyse (Levenson, 1974). Cette longue histoire de significations changeantes peut se découper en deux grandes périodes. Celles-ci correspondent, en apparence à tout le moins, à deux conceptions opposées de l'intimité. Dans la période première, le terme désigne les parties les plus secrètes de la personne, la capacité d'exposer son propre soi interne, son soi privé. Cette conception subira graduellement des modifications. Au cours de la dernière période de modifications, l'accent sera placé non plus sur le soi privé, mais sur ce qui se passe entre les gens. L'intimité est alors définie comme un processus interpersonnel d'échanges mutuels. Elle désigne l'ambiance de proximité et d'engagement entre deux personnes (Levenson, 1974).

Ce changement dans la représentation de l'intimité, où l'on passe d'une représentation intimité-espace interne à une représentation intimité-processus interpersonnel, reflète un changement sociétal plus large. Les écrits de Sullivan (1953) sur l'intimité sont traversés par ce changement. Dans la foulée du modèle théorique de son temps, à savoir la théorie de la communication, il apporte un changement majeur dans la façon de concevoir le développement de la personne en général, et l'intimité en particulier. Dans ce contexte, l'intimité est un besoin qui, à chaque époque de la vie, se développe au fil des interactions avec les proches de l'environnement. Sa perspective théorique place l'accent non plus seulement sur le monde des instincts, mais sur celui des interactions aux autres. Il attire l'attention non plus seulement sur le rôle du soi

interne privé, de l'espace interne, pour comprendre la personne, mais aussi sur le rôle de la réalité extérieure (Benjamin, 1988). La nouvelle perspective théorique qu'il présente est donc en rupture épistémologique et historique avec ce qui s'est passé avant lui. En effet, Sullivan est en rupture avec les psychanalystes freudiens d'après-guerre (Benjamin, 1988). Sa pensée est cependant en continuité avec celle des psychanalystes de l'école britannique des relations d'objet. C'est dans sa *Théorie interpersonnelle de psychiatrie* (1953) que Sullivan se penche sur la question de l'intimité, élaborant une théorisation autour de son développement. Encore aujourd'hui, son œuvre inspire bon nombre de chercheurs et de cliniciens travaillant à la question de l'intimité. Nombre d'entre eux sont passés de la théorie des communications à la théorie générale des systèmes pour cadrer leurs observations et réflexions sur l'intimité (Levenson, 1974).

La psychanalyse, aujourd'hui, ajoute donc quelque chose d'autre aux problèmes jadis relevés par Freud dans la cure. À la question de la différence des sexes, de la différence des générations, de l'angoisse de castration, de l'organisation œdipienne, du drame de notre anatomie, la psychanalyse contemporaine ajoute la question de l'altérité (Mc Dougall, 1996). C'est dans cet espace que se niche vraisemblablement l'intimité. Selon Mc Dougall (1996), cette altérité donne lieu à des angoisses d'anéantissement, forme prototypique de l'angoisse de castration, liée à la découverte traumatisante de notre dépendance et soumission à l'existence et aux désirs des autres. C'est dans la mesure où ces angoisses sont travaillées et retravaillées, où l'individu en arrive à tolérer la tension entre le besoin, d'une part, d'affirmer le self et, d'autre part, de reconnaître l'autre, de reconnaître cette altérité qu'il maîtrise vraisemblablement cette angoisse d'anéantissement. Ce ne serait donc qu'au prix d'une telle capacité de tolérance des tensions vécues entre ces deux ordres de besoins que l'individu écarterait le spectre de la soumission à l'autre ou, au contraire, celui de la domination à l'autre (Benjamin, 1988).

Un survol des écrits psychanalytiques fait ressortir le fait que ces changements de sens dans la conception de l'intimité sont apparus à l'intérieur de chacune des deux grandes problématiques qui explorèrent la question de l'intimité : la problématique de la conception de l'alliance thérapeutique (Levenson, 1974) et celle de la conception de la personne. Dans cet essai, l'attention sera portée sur la seconde. Les grands noms qui ont marqué l'étude de l'intimité seront ici revisités.

Hormis la *Théorie interpersonnelle de psychiatrie* (Sullivan, 1953) dont le tiers est consacré à l'intimité et à son développement, le *Modèle des huit étapes du développement du moi* (Erikson, 1966) est l'un des rares ouvrages à faire de l'intimité l'une des huit étapes du développement de la personne. L'intimité représente, dans ce contexte, l'objet d'une crise développementale majeure au sortir de l'adolescence (Thériault, 1995c). Définie ici comme un état d'abandon du corps et de l'esprit avec soi-même et dans la relation à l'autre, elle se développe pour le mieux dans la mesure où l'individu jouit d'une identité suffisamment établie. Au fil des ans, cette conception a reçu quelques critiques de la part de chercheurs et cliniciens. On déplore le fait qu'on n'y ait pas distingué les genres. Chez les filles, identité et intimité se construiraient en synergie, alors que chez les garçons l'intimité ne serait possible que dans un contexte où l'identité personnelle, genérale et sexuelle, est déjà assurée (Gilligan, 1972 dans Thériault, 1996b). Rappelons que Sullivan (1953), pour sa part, voit dans l'intimité un besoin qui, au fil du développement, change de forme et d'objet. Par exemple, le besoin d'intimité passe du meilleur ami au partenaire érotique au cours du développement adolescent. Alors qu'à la seconde enfance l'intimité a la forme d'un besoin de camaraderie, elle prend plus tard la forme d'un besoin de proximité émotionnelle. C'est à partir de l'adolescence que les besoins sexuels et les besoins d'intimité risquent d'entrer en conflit (Sullivan, 1953). Leur intégration est souhaitée mais pas toujours atteinte.

Toujours au chapitre du développement de la personne, d'autres psychanalystes examinent la question de l'intimité, mais, cette fois, spécifiquement sous l'angle du développement de l'individualisation. Par exemple, des auteurs de renom, tels Bowlby (1982), Fairbairn (1954), Grotevant et Cooper (1985), Mahler (1975), contribuent à répondre à la question moderne de savoir si l'individualisation, la séparation, le besoin de privauté entrent inévitablement en conflit avec les besoins d'intimité relationnelle ou si, au contraire, ils permettent son avènement et son développement (Prager, 1995). À ce chapitre, toutes les hypothèses ont été envisagées, allant de celle où l'intimité est nuisible à l'individualisation à celle où l'intimité est essentielle. Certains psychanalystes suggèrent que le développement « normal » de l'enfant implique qu'il se sépare (habileté à maintenir une distance physique à l'autre et à jouer par soi-même) pour s'individualiser et se libérer graduellement des représentations relationnelles internalisées qui sont essentiellement basées sur la dépendance (Mahler, 1986). Certains y voient là l'occasion de faire de l'expérience de connexion ou d'intimité l'antithèse du

processus d'individualisation (Benjamin, 1988). Cette dichotomie est utilisée pour décrire non seulement l'individualisation infantile, mais aussi l'individualisation psychosexuelle subséquente (Douvan et Adelson, 1966; Blos, 1967).

Cette idée de devoir renoncer aux liens intimes pour permettre l'individualisation est fortement critiquée à l'intérieur même de la documentation psychanalytique (Miller, 1991, dans Prager, 1995). Ces réflexions contrastent avec les écrits de la documentation générale, hors psychanalyse, qui discutent de la question de l'intimité sans porter suffisamment attention au processus d'individualisation (Prager, 1995).

Depuis peu, un mouvement se dessine dans la littérature psychanalytique : plusieurs auteurs de la perspective psychanalytique optent pour une approche dialectique. À l'intérieur de cette approche, on met simultanément l'accent sur les relations intimes fonctionnelles et sur l'individualisation, et ce, à tous les stades du développement humain (Bowlby, 1982; Cooper *et al.*, 1983, dans Prager, 1995; Benjamin, 1988). Dans ce contexte, les interactions intimes qui favorisent l'individualisation sont celles qui incluent, dans la communication, des expressions de différenciation de chacun par rapport à l'autre. Chacun exprime son point de vue propre et prend la responsabilité d'exprimer clairement son idée. Les interactions intimes qui favorisent la connexion sont celles qui incluent, dans la communication, des expressions d'ouverture et de sensibilité à l'autre point de vue, de respect aussi, et ce, sans crainte d'être absorbé par la perspective de l'autre (Prager, 1995). Prenant pour prémisses certains des arguments de ces psychanalystes, Allison et Sabatelli (1988) présentent un modèle où la question de l'individualisation est traitée dans le contexte de la théorie des systèmes. Dans ce modèle, l'intimité et l'identité adolescentes se développent en synergie, en interaction l'une avec l'autre. Une telle interaction est possible lorsque toutes deux – identité et intimité – sont médiatisées par une individualisation « *on time* » et un système de différenciation familiale fonctionnel, voire adapté aux besoins changeants de ses membres.

Aux côtés des études qui ont abordé la question de l'intimité – voire celle du développement de la personne en général – dans le contexte de l'individualisation de la personne, d'autres l'ont examinée sous l'angle des théories de l'attachement. Un regard attentif sera porté sur ces enseignements qui, de multiples façons au cours des dernières décennies, ont inspiré chercheurs et cliniciens et ont généré quantité de mesures (Brennan *et al.*, 1998).

Lorsque l'intimité est étudiée dans la perspective des théories de l'attachement, les relations romantiques deviennent le lieu privilégié où se joue cette « émotion positive liée à l'amour » (Hazan et Shaver, 1987). Pour la plupart des jeunes, les relations romantiques sont perçues comme hautement intimes (O'Koon, 1997). À elles seules, elles permettent à l'individu de satisfaire un ensemble de besoins fondamentaux, voire ici le besoin d'attachement, de sécurité (prise de soin), et de besoins sexuels (Bowlby, 1982; Sullivan, 1953) qui, autrement, sont comblés séparément (Furman et Wehner, 1994). Inversement, l'expérience répétée de solitude et d'isolement social, à cette période de vie et aux suivantes, peut éventuellement entraver le développement psychosexuel (Sullivan, 1953; Erikson, 1966; Kernberg, 1988). Situait l'évitement de l'intimité dans une perspective de l'attachement, Bartholomew (1990) développe la thèse selon laquelle l'évitement de l'intimité remet tout particulièrement en question la capacité à former des relations interpersonnelles d'attachement.

Si l'on prend le temps d'examiner de près les processus à la base de la formation de ces relations d'attachement, il nous faut retourner à l'enfance, tout particulièrement aux interactions entre les parents et l'enfant. De cette manière, la question de l'évitement de l'intimité pourra éventuellement être examinée dans toute son ampleur. Or, des interactions défavorables parents-enfants seraient responsables de la difficulté qu'éprouvent des adolescents et des adultes à former des liens d'attachement satisfaisants. Pourquoi ? En vertu de quel processus ? C'est qu'au fil du temps, au fil des répétitions de ces expériences défavorables, ces dernières sont internalisées par l'enfant. De ce fait, elles deviennent impossibles à déloger, ou presque. C'est à cette occasion que des modèles mentaux de soi et des autres (croyances au sujet de soi, des autres, de la vie sociale) sont développés. Or, à partir de ses interactions avec la famille, l'enfant construit des modèles d'attachement – un modèle de soi et un modèle des autres – qui établissent dans quelle mesure il peut compter sur la figure d'attachement primaire. En effet, ces modèles d'attachement établissent dans quelle mesure la figure d'attachement est le type de personne qui répond, en général, à ses demandes de soutien et de protection. Ces modèles établissent aussi dans quelle mesure l'enfant est le type d'individu à qui toute personne, voire la figure d'attachement en particulier, est encline à répondre d'une façon satisfaisante.

Quelle est la fonction de ces modèles d'attachement dans l'économie psychique de l'enfant ? Les théories de l'attachement soutiennent qu'ils aident l'enfant à régulariser ses affects – combattre l'anxiété et promouvoir un sentiment de sécurité en situation de séparation d'avec la figure maternelle ou toute autre figure prenant soin régulièrement de l'enfant (Bowlby, 1982). En régularisant de la sorte les émotions nées de ces expériences de séparation, l'enfant développerait donc un style d'attachement bien particulier, lequel se maintiendrait dans le temps jusqu'à un âge avancé grâce aux modèles d'attachement intériorisés. D'où la prémisse fondamentale des théories de l'attachement : la qualité des attachements infantiles semble déterminer la qualité des attachements subséquents.

Un postulat connexe veut que ces modèles d'attachement – de soi et des autres – deviennent de plus en plus importants au fil du temps. Non seulement ils se développent à l'enfance, mais ils dictent les interrelations avec les personnes chères durant l'adolescence (Bowlby, 1982 ; Furman et Wehner, 1994 ; Hazan et Shaver, 1987), et la vie adulte (Hazan et Shaver, 1987). Ils guident l'individu dans ce qu'il attend et espère des relations interpersonnelles et dans la régulation de ses propres émotions.

Hazan et Shaver (1987) montrent empiriquement que les adultes qui ont un style d'attachement différent aiment différemment. Ils ont différentes croyances au sujet de l'amour romantique. Ils parlent différemment de leurs souvenirs de relations infantiles. De plus, ils vivent différemment la solitude. Les résultats de recherches empiriques montrent que les gens qui choisissent une sexualité basée sur du court terme présentent souvent un style d'attachement basé sur l'évitement de l'intimité. La sexualité leur permet de vivre une proximité physique auprès d'un ou d'une partenaire sans pour autant risquer de se sentir psychologiquement vulnérable et dépendant, ce qui est possible dans une relation d'intimité prolongée à l'autre (Hazan et Shaver, 1987).

Bartholomew (1990) mentionne deux styles d'attachement qui conduisent à l'évitement de l'intimité : le style *évitant* l'intimité et le style *bannissant* l'intimité. Le premier style regroupe des personnes qui évitent l'intimité par peur du rejet, alors que le second réunit des individus qui évitent l'intimité par manque de motivation. Ces deux groupes d'individus se distinguent entre eux sur la variable « importance accordée au fait que les autres les acceptent ». Les gens qui évitent l'intimité par

crainte du rejet sont plus susceptibles de vivre la solitude et la dépression provenant de sources interpersonnelles que les personnes de style bannissant l'intimité. Ils se mettent défensivement à l'écart des relations de proximité pour minimiser les douleurs potentielles associées aux pertes ou aux rejets des autres. Bref, les gens qui évitent l'intimité d'une façon craintive éprouvent le désir de proximité aux autres, le désir de contact social, lequel est inhibé par la peur de ses conséquences ; ils se voient eux-mêmes par ailleurs comme des personnes ne méritant pas l'amour et le soutien des autres. Les gens qui évitent l'intimité en la bannissant (*dismissing*) prétendent ne jamais désirer ou craindre les relations de proximité aux autres. Ils ont tendance à dénier, de façon défensive, leur désir de proximité, voire leur besoin de plus grand contact avec les autres. Ils ont une vision positive d'eux-mêmes, laquelle vision minimise la conscience de leur détresse ou de leur besoin de contact social. À l'enfance, les parents des premiers ont vraisemblablement exprimé plus d'affects négatifs à l'égard de leurs enfants que ne l'ont fait les parents des seconds. Cela aurait amené ces enfants à craindre et à éviter les conflits interpersonnels. À l'inverse, les adultes de style bannissant l'intimité ont probablement été encouragés par leurs parents, à l'enfance, à ne pas exprimer ouvertement d'affects négatifs. Leur tempérament est vraisemblablement moins réactif que celui des premiers (Bartholomew, 1990).

Bref, ce survol de la documentation psychanalytique montre que le concept d'intimité est passé, au fil de l'histoire, d'une signification axée principalement sur le soi privé à une conception axée sur l'interrelation à l'autre. Antithèse de l'individualisation personnelle, l'intimité a été conçue, au fil du temps, comme un corollaire de l'individualisation psychologique personnelle.

En sexoanalyse, cette fois, la question de l'intimité se dessine à travers la conception qui est faite de la sexualité (Trempe, 1998) et au chapitre des dysphories interpersonnelles (Crépault, 1993). Parmi l'ensemble des quatre fonctions que la sexoanalyse attribue à la sexualité, l'intimité contribue à l'exercice des fonctions complétives. Aux côtés de la dimension hédoniste, de la dimension touchant à l'identité de genre et de celle touchant au rapport à l'autre sexe, la dimension complétive de la sexualité se jouerait dans le contexte global de l'intimité, de l'attachement, du lien amoureux (Trempe, 1998). « À l'intimité corporelle peut se greffer une intimité affective donnant libre cours au fantasme de ne faire qu'un avec l'autre » (Crépault, 1997, p. 85). L'exercice de cette

fonction complétive à travers ces expériences d'intimité-attachement-lien amoureux suppose que l'individu ait su, au cours de son développement psychosexuel, négocier de façon satisfaisante un ensemble de besoins et leurs anxiétés connexes (Côté et Baccigalupo, 1993 ; Trempe, 1998). Regroupés ici sous les termes complexe fusionnel et complexe sexuel nucléaire, ces besoins et anxiétés, négociés au mieux, offriraient à l'individu des assises sûres, c'est-à-dire un sens de sa masculinité ou féminité et une identité personnelle suffisamment clairs et distincts pour leur permettre la satisfaction de l'érotisme fusionnel dans les situations d'intimité-attachement-lien amoureux. Au pire, ces besoins et anxiétés seraient un terrain propice à la crainte de l'intimité (Crépault, 1997).

En sexoanalyse, la question de l'évitement de l'intimité est traitée au chapitre de l'hétérophobie, de « l'ensemble des attitudes de méfiance et de crainte à l'égard du sexe opposé » (Crépault, 1997, p. 81 ; Crépault *et al.*, 1990). Se manifestant dans la sphère de l'intimité affective et sexuelle, ces attitudes, dites persécutoires, toucheraient différemment les femmes et les hommes. Selon la sexoanalyse, différentes anxiétés sont à la base de l'hétérophobie. Sur le plan affectif, la crainte de l'intimité avec le sexe opposé toucherait davantage les hommes que les femmes (Crépault, 1997). Chez les hommes, la crainte d'être réenglouti par la femme, celle de perdre son autonomie et celle d'être pollué par les parties mauvaises de la femme seraient les anxiétés à la base de l'hétérophobie chez l'homme. À cette crainte seraient associés des fantasmes spécifiques. « Le fantasme de la femme-araignée qui tisse sa toile pour capturer une victime est une production fréquente de l'imaginaire masculin » (Crépault, 1997, p. 81). L'anxiété de masculinité et la fragilité de l'identité de genre seraient constitutives de l'évitement de l'intimité sexo-affective (Côté et Baccigalupo, 1993). La personnalité de ces hommes et leur propre expérience à la mère expliqueraient leur crainte à l'égard du sexe opposé. On dit ici qu'ils craignent la femme-mère, « celle qui finalement les replonge dans la relation primitive mère-enfant » (Crépault, 1997, p. 86). Ils ont peur d'être mis dans un état de vulnérabilité pour ensuite y être abandonnés. L'évitement de l'intimité avec l'autre sexe est ici conçue comme une défense contre la *menace* du lien fusionnel. Chez les femmes, a-t-on dit, l'intimité affective avec le sexe opposé serait, en règle générale, plus facile à établir que pour les hommes. La femme « risque moins de perdre sa féminité lorsqu'elle se laisse aller à une intimité affective, voire à une relation fusionnelle » (Crépault, 1997, p. 83).

Sur le plan sexuel, la crainte de l'intimité avec le sexe opposé serait également le lieu privilégié d'anxiétés particulières. Celles-ci seraient distinctes de celles reliées à l'intimité affective. La crainte de perdre son pénis lors du coït est du nombre de ces anxiétés de l'intimité sexuelle survenant chez les hommes qui fantasment le vagin de la femme comme un lieu dévorant. Toujours selon Crépault (1997), « les hommes ayant eu une mère de type phallique sont plus susceptibles de développer une telle fantasmagorie ». D'autres hommes, embarrassés dans les situations d'intimité affective ou « intimité fusionnelle » (p. 82), seraient par ailleurs bien à l'aise en situation d'intimité sexuelle dans la mesure où, vraisemblablement, la femme est perçue comme un strict objet sexuel. La hantise d'être violentées physiquement, d'être agressées sexuellement ferait partie des anxiétés qui caractérisent les femmes qui se posent comme victimes dans leurs rapports d'intimité avec l'homme (Crépault, 1997).

Bref, la question de l'intimité est principalement traitée, dans la perspective sexoanalytique, au point de vue du lieu où se joue, tout comme dans l'attachement et le lien amoureux, la « fonction complétive de la sexualité ». Or, c'est le lieu où sont satisfaits les besoins psychoaffectifs primaires et aussi le lieu privilégié où se jouent, entre autres choses, les peurs reliées à l'autre sexe, les angoisses face à l'érotisme fusionnel (Crépault, 1991).

Cette conception diffère de la conception psychanalytique contemporaine. La première voit surtout dans l'intimité un *processus* d'échanges mutuels entre deux personnes distinctes se mouvant dans une ambiance de proximité et d'engagement (Levenson, 1974; Kernberg, 1988; Mc Dougall, 1996; Bartholomew, 1990). La seconde y voit plutôt une expérience fusionnelle. La psychanalyse contemporaine fait de l'intimité un énoncé de processus, une construction interpersonnelle, alors que la sexoanalyse fait de l'intimité un énoncé de location, une expérience de dévoilement du soi privé interne dans le contexte de relation fusionnelle. On y parle de l'intimité fusion. La psychanalyse contemporaine parle plutôt d'intersubjectivité où l'autre est à la fois reconnu comme semblable et différent. Comme l'enseigne la psychanalyse de l'intersubjectivité, c'est dans un processus de double reconnaissance de soi et de l'autre que l'expérience d'« être ensemble » se construit véritablement (Benjamin, 1988, p. 31). La capacité d'entrer dans des états où sont enfin **réconciliées** la *différence* de l'autre et l'*union* avec l'autre (Benjamin, 1988, p. 29), la capacité de vivre l'intimité-

intersubjectivité ou intimité-réciprocité pourrions-nous dire, serait responsable des expériences les plus intenses de la vie érotique. Dans ce contexte, la conscience de l'autre séparé augmenterait le sentiment de connexion à l'autre (Benjamin, 1988). Comme l'enseigne aussi la psychanalyse de l'intersubjectivité, ces expériences n'iraient pas de soi. C'est dans la mesure où la personne en arrive à tolérer la tension entre le besoin de s'affirmer, d'une part, et la nécessité de reconnaître l'autre, d'autre part, qu'elle écarterait le spectre de la soumission à l'autre ou, au contraire, le spectre de la domination de l'autre lors de relations de dévoilement de soi (Benjamin, 1988). Tolérer cette double tension lui donnerait les bases voulues pour entrer, éventuellement, dans des états où il y a momentanément une suppression des barrières ressenties entre l'intérieur et l'extérieur (Benjamin, 1988, p. 29).

Parallèlement, la conception de l'évitement de l'intimité change suivant que l'on adopte la position de la psychanalyse contemporaine ou celle de la sexoanalyse. Dans la première, l'évitement de l'intimité renvoie à une stratégie défensive voulant surtout prévenir *la réédition de la non-satisfaction* des besoins d'attachement expérimentée à l'enfance. Examinant par exemple la question de l'intimité dans la perspective structurante des théories de l'attachement, Bartholomew (1990) fait de l'évitement de l'intimité une défense à double visage contre le besoin-désir d'attachement. Dans la sexoanalyse, l'évitement de l'intimité (voire l'hétérophobie) fait référence, entre autres choses, à une stratégie défensive voulant surtout prévenir la réédition de la *satisfaction* des besoins d'attachement vécus à l'enfance, voire le « lien fusionnel » et l'état de vulnérabilité dans lequel sa satisfaction nous plonge.

Ces points de fond distinguant la psychanalyse de la sexoanalyse terminent cette section qui a porté sur les significations de l'intimité et sur les aléas de son évitement. Dans la section qui suit, la question de l'intimité sera traitée sous le jour de son opérationnalisation et de sa mesure. C'est dans ce contexte qu'une définition de l'intimité sexuelle sera apportée.

LA MODÉLISATION DE L'INTIMITÉ

Non réductible à une seule signification, l'intimité est un concept fort difficile à opérationnaliser (Thériault, 1995a, b; 1997; 1998a; Thériault et Cash, 2000). Il désigne tout dans la mesure où de nombreux référents lui sont accolés. Il ne désigne rien dans la mesure où, trop souvent, il

est difficile d'en isoler un sens propre, spécifique. Réexaminant la documentation sur le concept et la mesure de l'intimité, Prager (1995) en vient à proposer un modèle des relations intimes. S'éloignant des élaborations idiosyncrasiques, ce modèle a l'avantage de structurer et de systématiser l'exploration du concept d'intimité. Il a l'avantage d'offrir une opérationnalisation du concept basée sur l'intégration des éléments de la documentation qui ont porté sur le sujet. Il a, de plus, l'avantage d'offrir un cadre conceptuel guidant la mesure du concept et sa validation. L'intimité est ici conçue comme un système à plusieurs niveaux. Les niveaux « interrelations intimes » et « relations intimes » en sont les axes de base. Sur le plan des relations intimes, l'intimité renvoie à l'histoire répétée et prévisible d'interactions intimes entre les partenaires (Prager, 1995). Sur le plan des interactions intimes, l'intimité renvoie à la fois aux comportements intimes et aux expériences intimes. Les premiers correspondent aux habiletés à agir envers son ou sa partenaire avec des *comportements* de révélation de soi, d'implication verbale et non verbale et de réceptivité aux propos et gestes de l'autre dans les situations qui se prêtent à l'intimité. Les secondes correspondent aux expériences de confort tirées de ces implications avec le ou la partenaire. Prager (1995) parle ici autant d'expériences affectives que perceptuelles-cognitives résultant des interactions intimes entre les partenaires.

Prenant appui sur ce modèle, Thériault (1998a) développe et teste un outil, le PAIR-M, qui mesure les interactions intimes dans les relations romantiques (volet 1) et les relations au meilleur ami (à la meilleure amie) (volet 2). Une analyse statistique factorielle montre que le PAIR-M (volet 1) couvre quatre dimensions d'intimité, dont l'intimité sexuelle. Les items de cette dimension correspondent aux *comportements* de révélation de soi, de réceptivité aux propos de l'autre et d'implication non verbale avec le partenaire lors des interactions sexuelles. Les items renvoient aussi aux *expériences* de confort résultant de ces interactions sexuelles avec le ou la partenaire.

Les résultats de l'étude de Thériault et Cash (2000) auprès d'une population d'étudiants américains du premier cycle universitaire montrent que l'intimité sexuelle, telle qu'elle est mesurée au PAIR-M (Thériault, 1998), est significativement reliée au fait d'être content de son apparence corporelle. Inversement, une distance quant à l'intimité sexuelle prédit une plus grande insatisfaction relativement à son apparence corporelle (Thériault et Cash, 2000).

L'INTIMITÉ SEXUELLE

Dans le but de compléter cette définition métrologique de l'intimité sexuelle, dans le but d'étoffer les écrits de la documentation scientifique qui utilisent souvent les termes « comportements sexuels » et « intimité sexuelle » de façon interchangeable, Thériault (1997) a réexaminé la documentation scientifique. S'appuyant sur ses résultats de recherche en matière d'intimité aux périodes adolescente et jeune adulte (Thériault, 1998a, b, c; 1997; 1996b; 1995a, c; Fortin et Thériault, 1995), elle voit l'utilité, et même la nécessité, de diviser le concept d'intimité sexuelle en deux composantes principales: l'intimité sexuelle non coïtale et l'intimité sexuelle coïtale. Une telle perspective développementale laisse à penser qu'en prime adolescence l'intimité non coïtale permet aux partenaires de construire ce processus d'échanges intersubjectifs sans avoir à être confrontés, d'entrée de jeu, aux impératifs et intensités d'une intimité coïtale. Dans ce contexte développemental, l'intimité coïtale permettrait d'atteindre un autre degré de satisfaction dans la mesure où l'intimité sexuelle non coïtale est suffisamment construite et satisfaite.

Or, l'intimité non coïtale renvoie à l'exploration de l'érogénéité des corps en interaction. Elle correspond à la rencontre des surfaces corporelles et des désirs *respectifs* sans que soient orientés les conduites vers la pénétration génitale ou anale (Thériault, 1997; Gagnon, 1997). Elle renvoie également au sentiment de confort provenant des comportements de révélation de soi, d'échanges verbaux et non verbaux et d'engagement mutuel. Vécus dans une atmosphère de proximité, ces comportements et ces expériences de confort dans les interactions sexuelles gagneraient en intensité érotique lorsqu'ils s'étaient sur l'affirmation de soi et la reconnaissance de l'autre. C'est dans les relations marquées par la profondeur, la largeur, la durée (Gagnon, 1997), la similitude et la différence qu'ils se développeraient. Pour sa part, l'intimité sexuelle coïtale intègre les éléments de l'intimité sexuelle non coïtale et met l'accent cette fois-ci sur les conduites orientées vers la pénétration et l'orgasme.

Il va de soi que cette définition de l'intimité sexuelle demande à être revue et corrigée au fil des recherches qualitatives et quantitatives futures. Pour l'heure, cette définition de l'interaction intime sexuelle contient les concepts de base du modèle multiniveau de l'intimité de Prager (1995). Elle situe le tout dans le contexte de la psychanalyse

moderne où l'on voit l'intimité comme un processus intersubjectif. Les recherches futures dans le domaine sauront établir dans quelle mesure cette intimité sexuelle varie selon les genres.

CONCLUSION

Cette étude théorique a réexaminé d'abord les différentes significations attribuées à l'intimité au fil du temps. À travers l'histoire de la psychanalyse, on a vu son importance sur les plans de la conception des modèles développementaux de la personne et de la conception de l'alliance thérapeutique dans la cure. Qu'elle soit conçue du point de vue : 1) d'un besoin interrelationnel fondamental changeant de forme et d'objet tout au long des âges de la vie (Sullivan, 1953); 2) d'une crise développementale de jeunesse, crise pouvant malencontreusement déboucher sur l'isolement plutôt que sur la capacité de vivre l'intimité relationnelle (Erikson, 1966); 3) d'un facteur contributif au développement de l'identité et de l'individualisation personnelle (Bowlby, 1982; Grotevant et Cooper, 1986; Allison et Sabatelli, 1988); ou 4) d'une capacité à former des relations interpersonnelles d'attachement (Bartholomew, 1990), sa dimension « processus interpersonnel » fait d'elle un facteur contributif central au développement psychosexuel de la personne. À travers la sexoanalyse, l'intimité a été traitée sur le plan de la conception de la sexualité et des dysphories intersexuelles. Associée aux liens d'attachement et d'amour, l'intimité est vue comme un facteur qui contribue à l'exercice des fonctions complétives de la sexualité (Crépault, 1997). À l'inverse, la crainte de l'intimité est associée à l'hétérophobie affective et sexuelle, laquelle se définit par des attitudes de méfiance à l'égard du sexe opposé, méfiance prenant des allures différentes selon que l'on est de sexe masculin ou féminin (Crépault, 1997). Dans le contexte de la sexoanalyse, c'est sa dimension « relation fusionnelle » qui fait de l'intimité un facteur contribuant au développement psychosexuel.

Nous avons réexaminé ensuite dans cette étude la question de l'opérationnalisation et de la mesure du concept d'intimité. C'est à cette occasion qu'un modèle multiniveau de l'intimité a été présenté (Prager, 1995) et qu'une définition de l'intimité sexuelle fut proposée (Thériault, 1997; 1998).

Concept aux mille visages et aux mille référents, l'intimité aura donc fait l'objet central de cette réflexion. Faisant à lui seul rarement l'objet d'études théoriques et empiriques, le concept d'intimité saura,

semble-t-il, bénéficié dans le futur d'une réévaluation constante de ses assises théoriques. C'est à la lumière des résultats de recherches empiriques sur l'intimité que ce réexamen sera possible. Cela permettra éventuellement de mieux isoler les éléments qui composent l'intimité, d'en circonscrire l'étendue et la complexité et de la distinguer des concepts connexes. Des recherches futures sur l'intimité sont donc grandement souhaitées, et ce, dans le contexte particulier du développement psychosexuel.

BIBLIOGRAPHIE

- AINSWORTH, M.D. (1989). « Attachment Beyond Infancy ». *American Psychologist*, n° 44, p. 709-716.
- ALLISON, M.D. et R.M. SABATELLI (1988). « Differentiation and Individualisation as Mediators of Identity and Intimacy in Adolescence ». *Journal of Adolescent Research*, vol. 3, n° 1, p. 1-16.
- BARTHOLOMEW, K. (1990). « Avoidance of Intimacy: An Attachment Perspective ». *Journal of Social and Personal Relationships*, n° 7, p. 147-178.
- BELSKY, J., L. STEINBERG et P. DRAPER (1991). « Childhood Experience, Interpersonal Development and Reproductive Strategy: An Evolutionary Theory of Socialization ». *Child Development*, n° 62, p. 647-670.
- BENJAMIN, J. (1988). *The Bonds of Love*. New York: Pantheon Books.
- BLOS, P. (1967). « The Second Individualisation Process of Adolescence ». *Psychoanalytic Study of the Child*, n° 22, p. 162-186.
- BOWLBY, J. (1982). « Attachment and Loss: Retrospect and Prospect ». *American Journal of Orthopsychiatry*, n° 52, p. 664-678.
- BRENNAN, K.A., C.L. CLARK et P. SHAVER (1998). « Self Report Measurement of Adult Attachment: An Integrative Overview », dans J.A. SIMPSON et W.S. RHOLES (dir.), *Attachment Theory and Close Relationships*, New York: Guilford Press.
- CASH, T.F. (1990). « The Psychology of Physical Appearance: Aesthetics, Attributes, and Images », dans T.F. CASH et T. PRUZINSKY (dir.), *Body Images; Development, Deviance, and Change* (p. 51-79). New York: Guilford Press.
- CÔTÉ, N. et M. BACCIGALUPO (1993). *Essai d'intégration de l'approche psychoanalytique à la démarche interactionnelle d'un couple présentant un désordre de l'intimité*. Rapport d'activités présenté comme exigence partielle de la maîtrise en sexologie (UQAM).
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris: Payot.
- CRÉPAULT, C. (1993). « Une classification des désordres psychosexuels ». *Contraception, Fertilité, Sexualité*, vol. 21, n° 2, p. 177-183.
- CRÉPAULT, C. (1991). « La non-intégration des érotismes fusionnel et anti-fusionnel: un désordre sexuel négligé ». *Contraception, Fertilité, Sexualité*, vol. 19, n° 2, p. 181-187.

- CRÉPAULT, C., E. GRÉGOIRE et H. BUSSIÈRES (1990). «Homosexualité masculine, hétérophobie et sexoanalyse». *Cahiers de sexologie clinique*, vol. 16, n° 96, p. 32-36.
- DE LA VÉGA, M. et J. THÉRIAULT (2001). «Sexualité parentale et relation intime du couple parental : conceptualisations des enfants âgés de 10 et 11 ans». *Gynécologie, Obstétrique & Fertilité*, vol. 29, p. i-8.
- DOUVAN, E. et J. ADELSON (1966). *The Adolescent Experience*. New York : Wiley.
- ERIKSON, E.H. (1966). *Enfance et Société*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- FAIRBAIRN, W.R.D. (1954). *An Object Relations Theory of Personality*. New York : Basic Books.
- FORTIN, N. et J. THÉRIAULT (1995). «Intimité et satisfaction sexuelle». *Revue sexologique*, vol. 3, n° 1, p. 37-58.
- FURMAN, W., et E.A. WEHNER, E.A. (1994). «Romantic Views : Toward a Theory of Adolescent Romantic Relationship», dans R. MONTEMAYOR, T.P. ADAMS et C. GULOTTA (dir.). *Personal Relationship during Adolescence: Advances in Adolescent Development* (vol. 6). Londres : Sage Publications.
- GAGNON, M. (1997). *L'intimité sexuelle chez des personnes âgées entre 55 et 60 ans : étude exploratoire*. Mémoire de maîtrise présenté comme exigence partielle de la maîtrise en sexologie (UQAM).
- GROTEVANT, A.D. et C.R. COOPER (1985). «Patterns of Interaction in Family Relationships and the Development of Identity Exploration in Adolescence». *Child Development*, n° 56, p. 415-428.
- HAZAN, C. et P. SHAVER (1987). «Conceptualizing Romantic Love as an Attachment Process». *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 52, p. 511-524.
- KERNBERG, O. (1988). *Object-Relations Theory and Clinical Psychoanalysis*. New Jersey : Jason Aronson.
- LEVENSON, E.A. (1974). «Changing Concepts of Intimacy in Psychoanalytic Practice». *Contemporary Psychoanalysis*, vol. 10, n° 3, p. 359-369.
- MAHLER, M.S. (1986). «On Human Symbiosis and the Vicissitudes of Individualisation», dans P. BUCKLEY (dir.), *Essential Papers on Object Relations* (p. 200-221). New York : New York University Press.
- MAHLER, M.S. (1975). «On the Current Status of the Infantile Neurosis». *Journal of the American Psychoanalytic Association*, n° 23, p. 327-333.
- MANSFIELD, P. (1997). «Intimacy in the 1990s?». *Journal of Sexual and Marital Therapy*, vol. 12, n° 3, p. 205-210.
- MC DOUGALL, J. (1996). *Eros aux mille et un visages*. Paris : Gallimard.
- O'KON, J. (1997). «Attachment to Parents and Peers in Late Adolescence and their Relationship with Self-image». *Adolescence*, vol. 32, n° 126, p. 471-482.
- PRAGER, K.J. (1995). *The Psychology of Intimacy*. New York : London Press.
- REIBSTEIN, J. (1997). «Rethinking Marital Love : Defining and Strengthening Key Factors in Successful Partnerships». *Journal of Sexual and Marital Therapy*, vol. 12, n° 3, p. 237-247.

- SIMPSON, J.A., et S.W. GANGESTAD (1991). « Individual Differences in Socio-sexuality: Evidence for Convergent and Discriminant Validity ». *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 60, p. 870-883.
- SULLIVAN, H.S. (1953). *The Interpersonal Theory of Psychiatry*. Part II – The Developmental Epochs (p. 49-312). Vol 1. New York : W.W. Norton.
- THÉRIAULT, J. (1998a). « Assessing Intimacy with the Best Friend and the Sexual Partner during Adolescence: The PAIR-M Inventory ». *The Journal of Psychology*, vol. 132, n° 5, p. 493-506.
- THÉRIAULT, J. (1998b). « Nouvel esthétisme, sexualité et intimité: réflexion préliminaire sur le corps tatoué et percé aux périodes de l'adolescence et de la jeunesse ». *Filigrane*, vol. 7, n° 1, p. 37-47.
- THÉRIAULT, J. (1998c). « Place de l'intimité dans l'expérience des jeunes hommes d'orientation homosexuelle ». *Contraception, Fertilité, Sexualité*, vol. 26, n° 10, p. 736-743.
- THÉRIAULT, J. (1997). *Le rôle de la beauté corporelle dans la capacité de vivre des relations intimes: essai*. 65^e Congrès de l'Association canadienne française pour l'avancement des sciences (ACFAS) (12-16 mai). Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, Québec.
- THÉRIAULT, J. (1996a). « The Role of Mother-adolescent Competence in the Timing of Sexual Initiation and in the Development of a Mature Intimacy Capacity Towards the Loving Partner », dans B. GALAWAY et J. HUDSON (dir.), *Youth in Transition: Perspectives on Research & Policy* (p. 244-252). Toronto: Thompson Education Publishing.
- THÉRIAULT, J. (1996b). « Les apparences physique et comportementale dans le développement des relations intimes ». 64^e Congrès de l'Association canadienne française pour l'avancement des sciences (ACFAS) (10-15 mai). Université McGill, Montréal, Québec.
- THÉRIAULT, J. (1995a). « Différenciation familiale, individualisation et sexualité chez le jeune adolescent ». *Contraception, Fertilité, Sexualité*, vol. 23, n° 5, p. 341-347.
- THÉRIAULT, J. (1995b). « Intimité: mythes et réalités ». Éditorial. *Revue sexologique*, vol. 3, n° 1, p. 1-3.
- THÉRIAULT, J. (1995c). « Réflexion sur la place de l'intimité dans la relation érotique et amoureuse ». *Revue sexologique*, vol. 3, n° 1, p. 59-79.
- THÉRIAULT, J. et T.F. CASH (2000). « The Contribution of Attachment and Intimacy Relationships to the Explanation of Body Image in College Students Men and Women ». Manuscrit soumis à la revue *Journal of Applied Social Psychology*.
- TREMPE, J.-P. (1998). *Analyse critique des modèles contemporains d'intervention clinique dans le domaine sexuel*. Notes de cours SEX 7122. Département de sexologie. Coop UQAM.

Deuxième

PARTIE



Les chemins
de traverse

DE LA BEAUTÉ, DU DÉSIR ET DE LEURS AVATARS

Guy Lévesque

Elles sont ainsi quelques-unes qui fleurissent uniquement pour nos rêves, parées de tout ce que la civilisation a mis de poésie, ce luxe idéal, de coquetterie et de charme esthétique autour de la femme, cette statue de chair qui avive, autant que les fièvres sensuelles, d'immatériels appétits.

Guy DE MAUPASSANT
L'inutile beauté (p. 62)

À une époque où la beauté devient dans les sociétés occidentales de plus en plus accessible par les corrections chirurgicales esthétiques, la sexologie s'est jusqu'ici peu intéressée aux conséquences négatives de la beauté. Pourquoi s'y intéresser quand elle constitue une valeur positive partagée par toutes les cultures ? Mon intérêt vient du hasard de la rencontre de deux patientes chez qui la beauté était au centre de leurs conflits, dont celui de désirer et d'être désirée.

Aux fins de ce chapitre, le concept de beauté renvoie au caractère d'une personne belle¹, qui suscite une émotion, une admiration, un plaisir, qui se limite ici à l'attrait physique lié au désir sexuel². Il implique également la rareté.

L'objet de cette présentation est de comprendre certains avatars liés à la beauté en suggérant que l'état de beauté, lorsqu'il est trop investi, peut rendre victime de l'idéalisation celui qui le possède. Il en vient à se cliver en beau/laid, bon/mauvais. J'orienterai la compréhension théorique vers la beauté de la femme.

Après une recension des écrits portant sur les avantages, les inconvénients et le dimorphisme sexuel liés à la beauté, je m'interrogerai, dans une compréhension sexoanalytique, sur le sens de la beauté, en particulier chez la femme. Une illustration clinique suivra.

DES AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE LA BEAUTÉ

Le phénomène de la beauté attire les chercheurs³, particulièrement en psychologie sociale. Leurs recherches font référence à l'attraction physique. Elles peuvent différer selon qu'elles portent sur la beauté faciale ou corporelle⁴. Elles mesurent le plus souvent les perceptions d'une population donnée à l'égard des personnes considérées comme belles, placées dans des situations particulières. Ces recherches peuvent également évaluer le traitement accordé aux beaux individus ainsi que leurs caractéristiques (c'est-à-dire traits de personnalité, habiletés et comportements). Je me limiterai à quelques observations.

-
1. De la même famille lexicale: bellot (vieilli), qui signifie beau, mignon, en parlant d'un enfant, bellâtre, qui est un bel homme, fat et naïs. Notons que, par antiphrase, beau peut signifier mauvais: «être dans de beaux draps», «être un beau salaud».
 2. Nous comprenons que l'attrait physique pour une personne n'est pas uniquement lié à son apparence physique, mais à la signification que peut avoir l'objet pour le sujet. De plus, l'émotion ressentie devant la beauté physique ne se limite évidemment pas au désir sexuel.
 3. Eagly *et al.* (1991) remarquent que la bibliographie de Cash (1981) compte près de 500 entrées non redondantes sur l'attraction physique.
 4. Par exemple, la recherche de Gana (1995) mesure les différences sexuelles dans les perceptions et préférences relatives aux modèles corporels féminins chez des étudiants maghrébins.

On trouve, associé au stéréotype « Ce qui est beau est bon » (*What is beautiful is good*) observé par Dion *et al.* (1972), une kyrielle de recherches (voir Then, 1986, p. 2 et s.) qui montrent que les belles (*attractive*) personnes sont *perçues* comme plus sociables, plus intelligentes, plus susceptibles de réussir leur vie professionnelle, leurs rencontres et leur mariage. Elles sont vues comme plus chaleureuses, gentilles, sincères et sensibles. Un enseignant ou un conseiller qui possède un beau visage est jugé plus compétent sur le plan professionnel que des pairs moins attirants (Jackson, 1992). Pour leur part, Eagly *et al.* (1991), dans une méta-analyse des recherches sur ce stéréotype, concluent que les effets de la beauté varient beaucoup d'une recherche à l'autre. La différence de perception entre les gens attrayants ou pas est plus grande en ce qui touche la compétence sociale, elle est intermédiaire pour les compétences intellectuelles, d'adaptation et de force de personnalité et presque nulle pour l'intégrité et l'intérêt porté aux autres. D'ailleurs, en opposition au beau-bon, on trouve un autre stéréotype dans certaines recherches où le « Ce qui est beau est centré sur soi » (*What is beautiful is self-centered*). Ici, on fait référence aux belles personnes qui peuvent être perçues comme vaniteuses et égotistes (Cash et Janda, 1984; Dermer et Thiel, 1975). L'étude de Cash (1981) suggère que les personnes attrayantes, et particulièrement les femmes, bien qu'elles ne soient pas rejetées, ne sont pas les préférées comme amies de même sexe.

Plus près de la sexologie, sur le plan de l'identité genrale, Hildebrandt et Fitzgerald (1979) ont montré que dans une population de niveau collégial on jugeait du sexe de l'enfant par l'apparence de son visage. Un beau bébé était ainsi associé à une fille. Zucker *et al.* (1993) ont observé que les jeunes souffrant d'un trouble d'identité de genre étaient jugés par une population d'étudiants universitaires comme plus attrayants (*attractive*) que le groupe témoin clinique. Green (1987) avait déjà noté que les parents de garçons efféminés décrivaient leur fils comme beau et féminin, confirmant l'observation de Stoller (1978) sur le choix des mères de transsexuels mâles. Fridell *et al.* (1996) ont trouvé, comme on pouvait s'y attendre, que les filles souffrant d'un trouble d'identité de genre étaient jugées par des étudiants universitaires comme moins attrayantes, moins belles ou moins jolies que les filles des groupes témoins. La beauté serait d'abord associée au féminin.

Déjà, dès l'enfance, il y a ségrégation. Les beaux bébés sont moins punis et plus câlinés que les autres (Dion, 1974). D'une part, nous pouvons nous demander si cela défavorise l'individualisation particulièrement chez le garçon, contribuant à sa féminisation. D'autre part, parce que le bel enfant est davantage reconnu, nous pouvons aussi faire l'hypothèse que la beauté peut favoriser l'émergence d'une personnalité narcissique.

Dans l'ensemble, on « traite » mieux une personne jugée attirante. Les enseignants accordent une attention particulière aux beaux élèves. On évalue plus favorablement les travaux d'une belle étudiante (Landy et Sigall, 1974). Les gens accordent plus facilement de l'aide à une belle personne, de même que les jurés accordent davantage de sympathie aux beaux accusés qui reçoivent des sentences plus courtes à l'occasion de simulations. Les belles patientes souffrant de troubles mentaux reçoivent davantage de traitements individuels et ont un taux plus faible de réadmission dans des hôpitaux psychiatriques (Farina, 1986).

Feingold 1989 (cité par Jackson, 1992, p. 134), dans une méta-analyse sur la beauté faciale liée aux *caractéristiques personnelles*, conclut que les belles personnes ont plus d'habiletés sociales, sont plus populaires, souffrent moins de solitude et d'anxiété sociale que les personnes moins jolies; elles ont aussi plus d'expériences sexuelles. Une seule caractéristique négative: elles ont une perception de soi trop grande (*self consciousness*). Parlant de la femme au travail, Freedman (1986) souligne qu'elle doutera toujours de l'origine de sa réussite: est-ce sa beauté ou sa véritable valeur ?

Nous pouvons conclure que les recherches montrent peu de conséquences négatives à la beauté et qu'elles touchent davantage la perception de l'objet plutôt que le sujet. Voyons maintenant si la beauté influence différemment l'homme et la femme.

BEAUTÉ ET DIMORPHISME SEXUEL

Nous venons de voir que la beauté est d'abord associée au féminin. On associe davantage la beauté corporelle de la femme à la santé et au bien-être, tandis que celle de l'homme est modérément associée à la force physique (exemple, la grandeur). C'est cependant sur le plan interpersonnel que l'on trouve la plus grande différence générale quant à la beauté (Jackson, 1992, p. 207 et s.).

Les études transculturelles montrent que l'attrait pour un beau visage est plus important pour l'homme que la femme. D'ailleurs, plus que les hommes beaux dans le cas des hommes, les belles femmes sont les préférées pour les rendez-vous et comme partenaires. La « belle femme » recherche d'abord un homme qui a des ressources matérielles⁵ (Jackson, 1992). On pourrait croire que cela est dû à ce que traditionnellement la femme est plus dépendante sur le plan économique. Toutefois, certaines études (Townsend et Levy, 1990, p. 162) montrent, du moins en Occident, que plus les revenus d'une femme s'accroissent, plus celle-ci augmente ses standards économiques dans le choix d'un partenaire.

Par ailleurs, l'influence de l'image corporelle liée au concept de soi est plus grande chez la femme que chez l'homme (Freedman, 1986, p. 28). Les femmes sont plus préoccupées et plus souvent insatisfaites de leurs attraits physiques que les hommes. Berscheid et Walster (1974) ont comparé le bonheur chez une population de femmes d'âge moyen à leurs attraits physiques lorsqu'elles étaient au collège. Les femmes jugées les plus belles lorsqu'elles étaient jeunes étaient moins satisfaites de leur vie et moins bien adaptées, à un âge moyen, que celles qui furent jugées comme sans attraits physiques au collège. On ne trouve pas cette observation chez les hommes. La beauté est éphémère. Une femme habituée à une admiration instantanée peut être complètement défaite lorsqu'elle constate qu'on ne la remarque plus (Freedman, 1986). La beauté ou son absence aurait donc plus de répercussions chez la femme que chez l'homme.

Les conséquences de son opposé, la laideur, sont aussi dissymétriques. Un homme laid peut être attirant par sa position sociale. De plus, lorsqu'un homme non attirant est avec une belle femme, il est jugé comme étant une personne plus intelligente et qui a mieux réussi. Toutefois, une femme peu attrayante avec un bel homme n'en retire pas le même bénéfice (Sigall et Landy, 1973). Écoutons ce qu'en dit Nahoum-Grappe (1995a, p. 7) :

[...] la laideur masculine est moins grave socialement, moins définitive dans la définition de la virilité. D'autre part, la dimension esthétique est plus importante dans l'identification féminine : la belle femme est une vraie femme (tandis qu'un bel homme perd de sa virilité lorsqu'il passe trop de temps à se coiffer).

5. C'est particulièrement vrai dans le choix d'un partenaire sexuel et *marital*. Chez la femme, plus il est question de mariage, plus le statut économique du partenaire prend de l'importance. On ne trouve pas cela chez l'homme.

La laideur rend la femme moins féminine et se confond avec la méchanceté (Nahoum-Grappe, 1995b). La sorcière est un prototype de la femme laide⁶. Par ailleurs, mon expérience clinique m'a permis d'observer plusieurs hommes qui évitent de chercher une femme belle afin de ne pas subir de rivalité de la part des autres hommes et de limiter le désir de la femme en croyant qu'elle ne peut trouver mieux, ce qui les rassure contre l'anxiété de masculinité et d'abandon. Cette observation nous amène à nous poser une question fondamentale : la beauté a-t-elle un sens ?

LES SIGNIFICATIONS DE LA BEAUTÉ

Dans une perspective sociobiologique (Jackson, 1992), la beauté serait favorable à la survie de l'espèce en soulignant la jeunesse, la santé et la fertilité de la personne. Dans le même sens, Freud (1905) écrit : « c'est l'impression visuelle qui éveille plus souvent la libido et c'est de ce moyen que se sert la sélection naturelle – [s'il est permis de faire usage de notions téléologiques] (ajouté en 1915) – pour développer dans l'objet sexuel des qualités de beauté » (p. 42). Il ajoute à la note 22 :

Il me paraît indiscutable que l'idée du « beau » a ses racines dans l'excitation sexuelle, et qu'originellement, il ne désigne pas autre chose que ce qui excite sexuellement. Le fait que les organes génitaux eux-mêmes dont la vue détermine la plus forte excitation sexuelle ne peuvent jamais être considérés comme beaux est en relation avec cela [ajouté en 1915, p. 173].

Certes, la beauté contribuerait d'abord à la survie de l'espèce ; mais une infime partie de la population peut être considérée comme belle. Paradoxalement, les conséquences physiques des grossesses réduisent l'attraction du corps de la femme. Aussi, comme nous l'avons vu, la femme cherche davantage, dans cette perspective, un homme avec des ressources matérielles, plutôt qu'un homme beau. Enfin et surtout, le désir, tout comme l'excitation sexuelle, implique des significations autres qui vont au-delà de la procréation. À titre d'exemple, nous comprenons

6. Dans les contes de fées, la beauté de l'héroïne est souvent opposée à la laideur de la méchante.

7. Freud a peut-être confondu le désir et l'excitation. Je dirais que le beau est d'abord lié au désir. Dans un deuxième temps, lors de la relation sexuelle, le désir fait place à l'excitation sexuelle du sujet qui amplifie la beauté de l'objet et de ses organes génitaux. Freud se permet un jugement esthétique en disant qu'en dehors de l'excitation sexuelle les organes génitaux ne peuvent *jamais* être considérés comme beaux.

que ces états chez l'homosexuel ne sont pas liés à la procréation⁸. Il nous faut donc aller plus loin dans notre exploration en nous servant de notre lunette sexoanalytique.

Jusqu'ici, je me suis centré sur la beauté physique comme si elle était nécessairement synonyme d'attrait érotique. Or, la beauté de la madone ne l'est pas. Il me semble donc utile de discerner différents types de beauté. Je vous en propose deux, soit la beauté interne et la beauté érotique.

LA BEAUTÉ INTERNE

La beauté interne fait référence à un sentiment de profondeur de la personne, au bien-être, à la plénitude, à une assurance tranquille. Elle tient compte de l'autre, on peut y trouver un amour oblatif. Elle se distingue entre autres de la beauté physique et érotique, parce qu'elle n'a pas d'âge (sinon qu'elle risque d'augmenter avec l'âge), et est donc moins circonscrite dans le temps. Elle a moins besoin de l'autre pour se définir. Il faut cependant connaître la personne pour pouvoir lui attribuer ce qualificatif. La beauté interne se prête bien à l'intimité affective; elle touche d'abord l'identité personnelle et répond davantage aux besoins fusionnels. À l'opposé, la laideur interne serait le sentiment qu'a la personne d'avoir peu de valeur, voire d'être mauvaise ou méchante et de ne pas être aimable.

LA BEAUTÉ ÉROTIQUE

Au-delà de la beauté physique et de l'habillement, il émane de la sensualité et de l'érotisme chez certaines femmes. La beauté érotique crée facilement le désir. Le corps est bien intégré et investi et est mis en valeur. Cette femme cherche le regard de l'homme. La beauté érotique de la femme favorise l'agressivité phallique de l'homme. Elle est influencée par l'identité genrale. La laideur érotique est le fait de la femme qui n'investit pas son corps et ne cherche pas à le mettre en valeur. La sensualité comme la sexualité sont vues comme dégradantes et sales. En tenant compte de la beauté physique, je vous propose maintenant le schéma suivant :

8. Et pourtant la beauté est souvent érigée en culte dans cette population.

TABLEAU 1
RAPPORT ENTRE LES DIFFÉRENTS TYPES DE BEAUTÉ

+	B ph + B in + B er = La déesse, les trois Grâces
↑	B ph + B in – B er = La madone
↓	B ph – B in + B er = L’anti-madone
↓	B ph – B in – B er = L’indifférente
↓	B ph – B in – B er = La sorcière
–	

B ph = beauté physique, B in = beauté interne, B er = beauté érotique
Le caractère gras désigne le type de beauté qui domine.

La beauté physique ne vient qu’accentuer les deux autres types de beauté. La déesse comme la sorcière sont des absolus opposés, alors que parmi les trois autres un seul type de beauté prédomine. Concentrons-nous sur ces derniers.

LA BEAUTÉ DE LA MADONE

La beauté de la madone est paradoxale. Celle-ci doit à la fois être jolie et ne pas susciter le désir sexuel. Sa beauté renvoie à la mère idéalisée. La représentation de son corps est plus en rondeur, évoquant l’abondance, la sollicitude, la générosité et la sécurité. C’est la beauté interne qui prédomine. Si elle crée le désir, elle doit se refuser et cacher son corps. Le visage prend davantage d’importance. Cette beauté se démarque par son caractère fusionnel et quasi asexué. La beauté physique et surtout érotique de la madone me semble plus souvent mal intégrée. Elle dira qu’on ne doit pas l’aimer pour son corps. Plus on trouve de la beauté érotique chez elle et plus elle risque de perdre de la valeur comme madone, d’où l’anxiété de démadonisation. Elle devient alors menaçante, exacerbant l’anxiété d’abandon chez l’autre⁹.

LA BEAUTÉ DE L’ANTI-MADONE

Il existe plusieurs types de femmes qui correspondent à l’anti-madone. Prenons la pinup, une femme sexuellement idéalisée. C’est l’anti-madone à l’état pur. Son pouvoir, du seul fait de son accessibilité médiatique,

9. Si l’on projette toutes sortes de qualités sur les belles personnes, on trouve comme exception le fait que l’on ne s’attend pas à ce qu’elles soient de meilleurs parents (Dion *et al.*, *op. cit.*).

est immense. Cette femme de papier, immobile, peu menaçante, offerte, fait naître une multitude de fantasmes¹⁰. Près d'elle se trouve la belle danseuse qui séduit par son corps, mais qui se refuse, pouvant ainsi exprimer dans certains cas son hostilité face à l'homme (Lévesque, 1987). La belle anti-madone par ses qualités antifusionnelles, et surtout si on l'associe à la laideur interne, symbolise davantage la mauvaise mère. Elle faciliterait les fantasmes hostiles. Nous pouvons aussi trouver chez elle une plus grande fragilité quant à l'intimité affective et à sa capacité d'aimer et d'être aimée. La « star sexy » partage la beauté physique et érotique. Elle possède trois types de pouvoirs : la beauté, la célébrité et, ce qui en découle, la richesse. Elle représente la quintessence de la féminité (Nahoum-Grappe, 1995a). Mais la star, contrairement à la déesse, est humaine, éphémère et mortelle. Bien qu'adulées, les stars,

[...] si belles, sont l'objet d'une menace vague planant sur leur nuque gracile. De là ces récits de vies emblématiques : abus de toxiques et tentative de suicide s'ajoutant aux amours malheureuses pour défigurer la bibliographie de la trop belle femme. Comme si la grâce de l'extrême beauté devait s'abîmer dans le malheur, d'une manière ou d'une autre (Nahoum-Grappe, 1995, p. 9).

La belle anti-madone peut paradoxalement susciter un élan fusionnel chez l'homme de type berger. Celui-ci peut fantasmer qu'il la sauvera et qu'elle tombera en amour avec lui, tout en conservant sa sexualité antifusionnelle mais exclusive.

LA BELLE INDIFFÉRENTE

Freud (1931-1936), parlant du narcissisme corporel de la femme, dit :

À la vanité corporelle de la femme participe encore l'action de l'envie du pénis, étant donné qu'il lui faut tenir en d'autant plus haute estime ses attraits, en dédommagement tardif pour son infériorité sexuelle originelle (p. 216).

La fille, pour faire le deuil de son pénis, investira son corps faute de mieux. Je suppose, tout comme Crépault (1997, 1986), que la majorité des filles ne vivent pas ce sentiment de manque et d'infériorité. Toutefois, la citation de Freud s'adresse bien à un certain type de femme, l'hystérique.

10. Je crois la photo beaucoup plus puissante dans l'élaboration de fantasmes que le film porno, qui laisse peu de place à l'imaginaire de la personne en lui imposant un scénario.

La belle femme, du seul fait de sa beauté physique, crée à la fois une attirance et une distance. Certaines en créent délibérément une ou l'amplifient. Je pense ici à la belle femme qui feint l'indifférence, quelque peu hautaine, à la limite du méprisant. On trouve sa représentation chez la mannequin. Sa beauté suscite beaucoup de désir, mais elle fait comme si l'autre n'existe pas. Elle marche à quelques exceptions près sans sourire, offerte mais inaccessible, donc frustrante, ce qui donne à certains hommes l'impression d'être rejetés. La beauté devient alors une arme. Cette femme inspirerait davantage des fantasmes hostiles, voire une agressivité de destruction chez l'homme. Pour d'autres, cela soulève un défi : *Je dois la posséder et mettre tout ce qui est à ma disposition pour la conquérir*. Moins nombreux seront ceux qui répondront par l'indifférence, peut-être la seule façon de désarçonner ce type de femme. On trouve donc une lutte de pouvoir. La mannequin est aussi intéressante dans son rapport avec le couturier, souvent un homosexuel. Je ne suis pas le premier à y voir un Pygmalion qui sculpte Galatée et qui se projette dans cette image de femme désirée par les hommes. Par ailleurs, il y a aussi beaucoup de rivalité entre ces belles femmes (voir le film *Prêt à porter*). Je crois que l'assistance représente le regard du père. Un défilé de mode serait à cet égard l'expression d'un conflit œdipien.

Qu'elle soit madone, anti-madone ou indifférente, la femme belle physiquement détient une force d'attraction. Il me paraît donc clair que la beauté constitue un pouvoir. D'abord, du seul fait de son unicité, de sa rareté, 3% de la population américaine étant considérée comme très belle (Campbell, Converse et Rogers, 1976, cité par Then). La beauté se place aux côtés d'autres pouvoirs, comme celui de la richesse, de la célébrité et du prestige. Elle fait partie des injustices de la vie. Elle est circonscrite dans le temps et peut se perdre d'un coup, à la suite d'un accident par exemple. La personne belle, riche ou célèbre ne peut savoir si on l'apprécie pour elle-même ou pour ce qu'elle possède.

Nous avons vu que la beauté attire autant que la laideur repousse. Elle permet à celle qui la possède de contrer l'anxiété d'abandon par l'intérêt que les autres lui portent, et cela, dès le berceau. Il me semble significatif que les gens qui voient un bébé le qualifient de beau, comme si cela créait un attachement; parce qu'il est beau, on s'intéressera à lui. La personne belle ne sera jamais seule. La beauté est par essence narcissique en donnant de la valeur à la personne admirée. Ainsi, la

belle femme reçoit attention et intérêt. La belle femme suscite le désir. Sur le plan étymologique, « désirer » vient du latin *desiderare*, qui signifie « regretter l'absence de ».

On idolâtre la belle femme, car c'est bien de culte qu'il s'agit¹¹. La belle femme devient fétiche. Elle crée l'illusion ou plutôt on projette sur elle un sentiment de plénitude comme celui perdu lors de l'unité-dualité. Il y a quelque chose de semblable dans le regard du nourrisson pour sa mère et dans celui que l'homme porte sur une belle femme. Comment expliquer la perte de contrôle de certains hommes pour une belle femme, prêts à tout perdre pour cet obscur objet de désir et cet être fusionnel substitutif ?

Parce que la beauté est un pouvoir, la femme qui en est pourvue peut être redoutée. Elle peut davantage, lorsque la beauté est associée à la sexualité, séduire, tromper et abandonner. Ici, plus elle est belle et plus elle est dangereuse. Certains hommes éprouveront de la rage à l'égard de cette femme ; d'autres, qui ont une masculinité et une estime de soi plus fortes, auront plus de fantasmes de domination. Posséder la belle femme permet d'accroître le sentiment de masculinité. L'homme rehausse sa propre valeur et sort victorieux dans sa rivalité avec les autres hommes.

La beauté peut faire déraiser en donnant l'illusion à la personne de s'autosuffire. Or, la beauté dépend de l'autre pour se définir, et c'est son talon d'Achille, comme nous le verrons dans l'illustration clinique qui suit.

Illustration clinique

SOPHIE

Le dicton « Il faut souffrir pour être belle » s'inverse avec Sophie et devient « La beauté fait souffrir ». Cette femme, début vingtaine, enseignante, n'en peut plus de vivre uniquement en fonction du doute quant à sa beauté et de son incapacité à vivre une relation stable avec un homme. Sophie est belle, d'une beauté *naturelle*. Mais pour Sophie cela ne suffit pas, elle doit être la plus belle. On pourrait comprendre la souffrance de Sophie comme un caprice de jeune femme, mais son histoire explique une détresse profonde.

Sophie croit qu'elle fut peu désirée, car ses parents étaient près de la rupture lorsqu'elle est née. Son père, alcoolique, battait sa mère durant sa grossesse et voyait d'autres femmes. Sophie est la dernière de quatre enfants. Trois garçons la précèdent. Après sa séparation, sa mère s'est remariée.

11. Il existe plusieurs dieux et déesses grecs et latins de la beauté : Aphrodite, Vénus, Apollon, Adonis, dans une certaine mesure Héra, les trois Grâces, etc.

Elle décrit sa mère comme une femme sexy, toujours malade, qui ne se prend pas en main et qui est très préoccupée par son apparence. D'ailleurs, elle croit que son obsession de la beauté vient d'elle. La relation à la mère est ambiguë. Si cette dernière était fière d'avoir une fille, qu'elle surnommait sa poupée, elle trouvait que c'était plus facile avec ses garçons. La mère reprochait à Sophie d'être paresseuse et égoïste. Elle était beaucoup plus exigeante et sévère avec elle. À la moindre objection, Sophie était giflée. Ainsi a-t-elle appris à obéir sans rien dire. Parce qu'elle réussissait bien à l'école, sa mère ne voyait pas l'utilité de voir ses enseignants ou d'assister à la remise d'un prix d'excellence. De toute façon ne lui avait-elle pas dit qu'elle ne devait pas la décevoir, elle, l'espoir de la famille, ses frères ayant vite abandonné l'école. Elle devint auprès de la famille, à l'école et dans le voisinage la belle petite Sophie si gentille et elle se voyait à cette époque comme la princesse.

Belle et gentille, donc, avec les garçons qui l'attendaient pour l'accompagner à l'école. Belle pour ses frères aussi, qui l'initiaient sexuellement, qui la caressaient avec des copains ou qui, à quelques occasions, lui ont fait toucher les seins des copines des adolescents. Elle aimait ces jeux coupables qui se sont déroulés alors qu'elle avait entre 7 et 12 ans. Nous sommes à la frontière du jeu et de l'abus. – *T'es belle Sophie!* C'est ce que lui disait son père biologique, en lui caressant et embrassant les organes génitaux, alors qu'elle avait 5 ans. Elle se figeait, ne parlait pas. Elle dit : *J'aimais la sensation, j'avais honte, je me sentais coupable de ne rien dire. Puis, il me serrait dans ses bras.* Elle était alors en visite de garde partagée les week-ends. Sa mère, qui trouvait sa fille changée chaque fois qu'elle revenait de chez son père, coupa court aux visites. C'est aussi à cet âge qu'elle a surpris sa mère en train d'avoir une relation sexuelle, *qui criait et avait les jambes en l'air*. Elle se sentit alors seule et pleura. Sophie ne revit son père qu'une fois, à 17 ans. Il lui dit qu'elle était devenue une belle grande femme et il s'excusa. Tous l'aimaient, elle, la plus belle, jusqu'à 18 ans où, au collège, elle a réalisé qu'elle n'était plus la seule.

Elle a connu son premier coït à 14 ans pour ne pas être abandonnée par son copain. Elle ne connaîtra qu'un seul véritable amour, à 19 ans. Elle le décrit comme un bel homme, manipulateur. Elle dit : *Il a été le seul à qui j'ai fait confiance et il m'a abandonnée. Je n'étais pas assez bien pour lui.* C'est avec lui qu'a commencé sa préoccupation pour la beauté de son corps. Depuis, plusieurs hommes sont passés dans sa vie.

Sophie et son rapport à l'homme

Sophie est victime de sa beauté, son père et ses frères ayant abusé d'elle. Ils ont aussi su lui donner du plaisir et la valoriser. Il y a eu érotisation précoce. Sophie a compris qu'elle devait être belle et sexuelle pour qu'on s'intéresse à elle. Elle a été objet de désir mais non objet d'amour. Elle a vécu comme un traumatisme la séparation d'avec le seul garçon qu'elle ait vraiment aimé, à 19 ans. Sa mère aussi a été victime du père biologique de Sophie. Tout cela a influencé son rapport à l'homme. En fait, elle établit une distinction entre les hommes. Le bon, pour qui elle éprouve du mépris, et le mauvais, qui est attirant mais qui abuse dès qu'on l'aime. Il faut s'en méfier. Il renvoie au père biologique et aux frères, mais aussi à son premier amour. L'homme la dénigrait, elle se sentait une nullité. Elle

s'est par la suite identifiée à lui (identification à l'agresseur), en transformant le traumatisme en triomphe. C'est maintenant elle qui abandonne. *Quand un homme m'aime, je le sens inférieur, je ne l'aime pas et il me lèche les pieds...* Sa beauté lui confère un pouvoir sur l'homme. Elle ajoute : *La beauté est la seule victoire qu'a la femme sur l'homme. Tu as le contrôle et les hommes à tes pieds et tu as le choix.* La beauté sait être hostile ; d'abusée elle devient « abuseuse ».

Dans les nombreuses relations qu'elle a connues, on retrouve un pattern. Il peut s'agir d'une aventure d'un soir, où elle éprouve alors plus de plaisir sur le plan sexuel ; *parce que c'est un inconnu je peux m'abandonner, je ne le reverrai pas.* Sinon elle rencontre un homme qui lui plaît et qui valorise sa beauté. Elle a une relation sexuelle avec lui. Puis : *l'important c'est qu'on me dise que je suis belle, je demande à l'homme de me comparer à l'autre, sa partenaire ou son ex. Le cœur me bat. Je veux qu'il apaise mon doute que je suis la plus belle.* Toutefois, plus l'homme garde ses distances, plus il a des chances que la relation s'allonge. Sophie est alors angoissée de le perdre. Dès le moment où celui-ci lui dit qu'il l'aime, qu'il cherche une intimité autre que seulement sexuelle, l'homme devient moins intéressant. Elle lui trouve à ce moment des défauts souvent physiques¹² et sent monter de l'hostilité, de la rage à l'égard de cet homme. Elle peut le remercier en l'humiliant avec son amour, le traiter de faible, l'accuser d'avoir peu d'ambition, projeter sur lui toutes ses peurs. Elle peut aussi le tromper pour le faire réagir. Ensuite, elle se hait de l'avoir fait souffrir. Sophie ne fait pas confiance à l'homme qui l'aime. On trouve une dynamique d'abandonnique chez Sophie. Elle explique : *Je prends toute l'énergie de l'homme et après je n'en veux plus. Je le laisse au moment où je me sens le mieux. À long terme, il verrait que je suis ordinaire, que je n'ai pas grand-chose à donner sauf ma beauté. En même temps, je le laisse quand je sais qu'il ne me trompera pas.* Elle se demande si elle est capable d'aimer. De toute façon, entre se faire dire *t'es belle* et *je t'aime*, elle préfère le premier. De plus, si l'homme lui dit qu'elle est belle et qu'il l'aime, cela l'indispose car elle le traduit par : *Il me trouve belle parce qu'il m'aime.* Elle ajoute : *L'homme peut me dire qu'il m'aime et me laisser du jour au lendemain. C'est fatigant de sortir avec un homme, car il peut toujours trouver une femme plus belle que moi.* On comprendra que dans l'exercice du fantasme de la reine il n'y a pas de rivale, elle est la seule femme.

Dans sa production onirique, l'homme constitue le plus souvent une menace. Il vient pour porter atteinte à la vie de Sophie ou encore pour la violer¹³. Dans un cas, ses amies lui disent qu'il faut tuer un homme qui est le maître des vampires. Pour cela, il faut lui injecter un liquide dans le cou. Il y a ici tentative de renversement où l'on tente d'éliminer le vampire là où lui-même mord, comme Sophie utilise la sexualité. Sophie doit lui donner des coups de ciseaux. Elles doivent être deux, car le vampire est très fort. Mais la scène change. Elle est maintenant seule. Il

12. La beauté de l'homme avait beaucoup moins d'importance pour Sophie, sauf lorsqu'elle n'était plus attirée par lui. Elle était plus impressionnée par son statut social.

13. Ce rêve se transformera au cours de la cure. L'homme deviendra une femme qui la menace. Cette femme a son âge, la même longueur de cheveux et la même silhouette. Sophie se défend avec un couteau (le pénis).

n'y a que des vampires. Elle croit qu'un vampire l'a mordue. Elle dit : *Je veux avoir été mordue, car j'espère être comme eux pour ne pas mourir, mais je ne me sens pas « une » vampire.* Un homme vampire la prend par un bras et lui dit que le maître des vampires veut une femme, et c'est elle. Elle le craint, car elle l'a attaqué aux ciseaux. Elle l'embrasse, mais n'aime pas la sensation bien qu'on lui ait dit qu'il était un expert. Il la regarde et doute qu'elle soit une vampire. Sophie voit dans ce rêve l'immortalité et le fait de devenir elle aussi très puissante. Je remarque qu'elle est l'élue. Nous trouvons un lien avec l'homme. Elle aussi *suce* l'énergie des hommes et les abandonne après. Étant donné son anxiété face à la mort, elle préfère devenir comme eux. Il y a également un lien avec le père qui représenterait le maître, mais aussi les frères et la mère, ceux qui l'ont mordue. Être comme eux, c'est être accepté d'eux et faire partie de la famille et ne plus vivre une anxiété de persécution. Toutefois, Sophie n'est pas une vampire, elle fait *comme si* pour se protéger, elle ne renonce pas complètement à son individualité.

Un frère peut être présent dans quelques rêves. Si, au début de la cure, elle ressent du désir pour lui, elle en vient dans son rêve à se refuser et à lui dire en l'empoignant à la gorge : *Tu t'essaies et je te tue.*

L'homme est peu présent dans sa fantasmagie érotique. Cependant chez elle, lorsqu'elle est seule, elle se sent observée par des yeux d'hommes, des yeux qui jugent. Elle fait alors continuellement attention à son maintien ou à son apparence. En somme, bien qu'elle vive de l'hostilité face aux hommes, elle est totalement dépendante de leur regard.

La genralité chez Sophie

Paradoxalement, Sophie distingue beauté et féminité. La beauté renvoie au pouvoir, la féminité à la fragilité. Trouve-t-on des traits hystériques chez Sophie ? Comme le fait remarquer Crépault (1997), la femme hystérique a besoin d'être vue et désirée corporellement. Elle a de la difficulté à supporter la solitude. On remarque chez elle des rêves antifusionnels et homosexuels et d'envie phallique. Nous reviendrons sur ces rêves.

Sa tenue vestimentaire a une allure sportive. Jamais Sophie ne s'est présentée à sa thérapie en jupe ou en robe. Toutefois, elle se métamorphose en femme sexy (comme sa mère) lors de ses sorties, mais pour elle c'est un leurre. Elle dit : *La féminité, c'est ce que je ne suis pas.* Elle fait allusion à son corps qui n'a pas assez de seins, trop de poils, pas assez de longueur de jambes, etc. Sur un autre plan, il s'agit davantage de l'expression de l'anxiété de féminité où Sophie se voit comme victime des hommes. De son père et de ses frères, elle voit dans l'homme l'*abuseur*. *Si la beauté attire l'homme, il faut quand même s'en méfier, car c'est un animal.* Elle craint d'avoir une fille parce qu'elle risque l'abus. De toute façon, elle ne se voit pas en mère, se considérant comme trop préoccupée par sa personne.

Elle sépare amour et sexualité, ce qui la rapproche d'un mode plus masculin. Il y a aussi une envie phallique chez cette jeune femme. Elle produit des rêves où elle se retrouve en garçon ou en hermaphrodite. Elle se masturbe alors des deux façons ou encore elle se dédouble et a un coït avec elle-même. Ce type de rêve est plus fréquent lorsqu'elle vit une

rage narcissique provoquée, dans la réalité, par la rivalité avec une femme qu'elle juge plus jolie qu'elle. Le contenu est narcissique et lui permet de s'autosuffire et de contrer l'anxiété d'abandon tout en comblant son envie phallique. Plus d'une fois, elle a dit qu'il manquait quelque chose à son corps et que la solution était de le refaire¹⁴. Elle dit : *J'en veux à ma mère de m'avoir fait fille*. Pour Sophie, tout aurait été si simple comme homme. Sa mère n'aurait pas eu les mêmes exigences à son égard. Elle aurait eu le sentiment d'être aimée comme ses frères. Il n'y aurait pas eu d'abus. Elle aurait exercé un métier de décision et n'aurait pas eu à être préoccupée par sa beauté.

La beauté de Sophie aurait dû la rendre plus ouverte à la féminisation. Cependant, sa survalorisation et l'abus ont eu un effet contraire en faisant surgir une forte anxiété de féminité.

La sexualité de Sophie

Être laide, c'est : « Personne ne te parle, tu n'as pas d'ami. Les hommes ne se retournent pas, tu as moins le choix. On est méchant avec la laide. Comment peut-elle se voir dans le miroir (comme le vampire qui ne voit pas son visage) ? Elle passe incognito. On ne la remarque pas, sinon pour la critiquer, pour en dire du mal. Moi, je veux une bonne critique¹⁵. »

La laideur s'associe aussi à la sexualité. Elle affirme : *Je suis laide à 7 ans dans les jeux sexuels avec mes frères et leurs amis et mes cousins. T'es dégueulasse, c'est ce que sa mère lui a écrit, après avoir lu son journal, quand elle était adolescente. La laideur dans la sexualité, c'est aussi la masturbation quoique peu fréquente, cachée sous les couvertures, faite de façon mécanique, sans fantasme érotique, mais avec l'impression qu'un homme la regarde et la juge. Elle découvre, lors d'une séance, que ces yeux sont ceux de son frère lorsqu'elle était plus jeune. Je me fermis les yeux. C'est bon mais c'est pas correct, je ne dois pas voir mon frère. Lors des relations sexuelles, Sophie se couvre le visage avec un oreiller afin qu'on ne la voie pas orgasmer, c'est-à-dire grimacer. L'orgasme enlaidit, mais révèle aussi comme elle aime ça. En cela, elle se perçoit comme une anti-madone.*

Si la désirabilité sexuelle peut être une fonction complétive de la sexualité et ainsi favoriser la consolidation de l'identité et de l'orientation genérale (Crépault, 1997, p. 86), le désir, qui s'exprime sur un mode antifusionnel, est plus défensif chez Sophie. D'abord par sa promiscuité, Sophie vit difficilement une semaine sans relations sexuelles. Nous comprenons que la sexualité lui permet d'endiguer une anxiété narcissique, tout en contrant une anxiété d'abandon. C'est aussi un acte hostile dirigé contre la mère. Sophie commente : *Quand j'ai du sexe, je me venge de ma mère pour ne pas avoir été là pour moi, pour m'avoir obligée de me taire parce qu'elle me disait « ce que je ne sais pas ne me fait pas mal ». J'ai de la rage parce que je n'ai pas été capable de dire non à mon père, à mes frères, à ma mère. La sexualité, c'est la laideur interne de Sophie.*

14. Elle faisait référence à son corps de femme. Dans un autre rêve, elle est poursuivie par la police parce qu'elle a volé une moto.

15. Celle de la mère.

Plusieurs rêves ont un contenu à connotation œdipienne. Par exemple, elle se voit séduire le partenaire de sa cousine qui est sa meilleure amie. La rivalité, c'est aussi sa mère qui accuse Sophie à 17 ans de vouloir lui voler son mari. Il y a dans l'histoire de Sophie, qui rêve encore aux princesses, celle de Blanche-Neige, mais d'une Blanche-Neige qui a succombé aux pièges du récit¹⁶. Comme gagnante œdipienne, elle a *tendance à développer un soi grandiose et, du même coup, une grande vulnérabilité narcissique; cette princesse (déesse) ne peut tolérer un échec... son triomphe œdipien risque de la condamner à l'immaturité affective et sexuelle* (Crépault, 1997, p. 74). Il ne s'agit pas ici seulement d'un fantasme, mais de la réalité. Cette sexualisation précoce a continué avec ses frères. Si la reine du conte meurt, la mère est toujours présente chez Sophie, avec ce mélange de culpabilité, d'amour et de sentiment de ne pas être aimable mais belle.

Un autre rêve. Sophie a une relation sexuelle avec Judith, qui lui fait penser à sa mère. Elle veut être reconnue par la mère en répondant à ses désirs. N'est-elle pas préoccupée par son apparence? Ne se plaint-elle pas de migraines, de maux de dos? Ne souffre-t-elle pas d'insécurité comme elle? N'a-t-elle pas des demandes démesurées auprès des hommes comme sa mère pour elle? Est-ce le prix à payer pour ne pas avoir été

-
16. Bettelheim (1976) a su, d'une façon brillante, analyser les contes de fées dans son ouvrage *Psychanalyse des contes de fées*. Il est intéressant de résumer quelques points de sa compréhension de ce conte, tout en comparant celui-ci à l'histoire de Sophie. Bien qu'il existe une multitude de versions de ce conte, il s'avère que la mère ou son substitut, qui représente le clivage de la mauvaise mère, est une reine qui a d'abord désiré une fille d'une grande beauté. Mais elle en vient à détester la fille précisément à cause de sa trop grande beauté et de l'admiration qu'elle suscite chez son père. Souvenez-vous du *Miroir, ô miroir qui est la plus belle?* Elle cherche donc à s'en débarrasser. Nous sommes en pleine rivalité œdipienne. Si le père aime Blanche-Neige et l'admire pour sa beauté, le père de Sophie a succombé à sa beauté, il y a victoire sur la mère. Dans les deux cas, le père est faible. Blanche-Neige rencontre les sept nains, qui sont impressionnés par sa beauté. Ces êtres masculins évoquent, selon Bettelheim, des associations phalliques mais pré-œdipiennes. Ce bout de vie qu'elle passe avec eux correspond plus ou moins à la période de latence. Chez Sophie, ce sont ses frères qui auraient pu la sécuriser, mais nous savons qu'il en fut autrement. Les nains la mettent en garde contre les ruses de la reine. Nous pourrions, je crois, leur attribuer un rôle de frères, c'est-à-dire des gens à qui l'on devrait faire confiance. Mais les frères de Sophie sont sexuels et ont abusé d'elle. Bettelheim comprend les pièges de la reine comme des tentations du sexe qui sont liées à son narcissisme. Ainsi succombera-t-elle à un corset pour mettre sa poitrine en valeur et à un peigne empoisonné pour rehausser l'apparence de sa chevelure; à deux reprises, elle sera sauvée par les nains. À la troisième ruse, celle de la pomme, ils ne pourront rien pour elle. La mère et la fille partagent la pomme qui, plus en profondeur, représente le désir d'une sexualité mûre, selon Bettelheim. Elle s'endort pour ce qui représente *une période de gestation, la dernière épreuve qui la prépare à la pleine maturité* (p. 356). L'auteur remarque:

[...] en mangeant la pomme, elle commettait un acte prématuré; elle était allée au-delà d'elle-même. Le conte donne un avertissement: si on expérimente trop tôt la sexualité, on n'obtient rien de bon. Mais après une longue période d'inertie, la jeune fille peut guérir totalement de ses expériences sexuelles prématures, donc destructrices (p. 356).

désirée, pour l'avoir trompée avec son premier mari à... 5 ans? Comment aller chercher l'amour de la mère, un amour coupable, sinon en répondant à ses demandes. Mais la mère avait aussi *les jambes en l'air* lorsque Sophie avait besoin d'elle et elle a toujours eu l'impression de ne pas avoir été aimée. Comment expier? Sophie, malgré les risques d'une sexualité très ouverte, ne demandait pas à l'homme de porter de condom. Elle était consciente que c'était une façon de se punir pour le plaisir qu'elle ressentait, une érotisation du risque sur un mode masochiste.

Sophie et le narcissisme

L'intérêt que porte Sophie à sa beauté cache une faible estime de soi. Face à une mère qui est souvent insatisfaite d'elle et non aimante, elle rêve à la perfection corporelle. Nous avons vu plus haut qu'elle enrage aussi face aux hommes qui l'aiment, mais qui tôt ou tard réaliseront qu'elle a peu de valeur. Crépault (1997, p. 24) remarque: «L'hostilité qui résulte de la non-satisfaction du besoin d'être aimé et qui prend la forme d'une sorte de rage narcissique peut aussi être dirigée vers l'extérieur. On assiste alors à un déploiement de conduites allo-destructrices (fantasmiques ou réelles) visant à rabaisser les autres et à les ramener à un état de nullité.» Si Sophie enrage, c'est qu'elle voit l'amour de l'homme comme un piège – *il m'aime, mais il peut m'abandonner pour une plus belle*. Mais, surtout, cette rage vise une autre cible, la mère. Derrière l'homme aimant, il y a la mère non aimante.

Une autre façon d'utiliser sa beauté à des fins défensives est de focaliser sur ses imperfections physiques, alors qu'elle craint une déflation narcissique. Par exemple, craignant d'échouer lors d'une fin de semaine d'études préparatoires à un examen, elle déplace son anxiété d'échec en se concentrant sur une partie de son corps, cette fois-ci, les cuisses et sa cellulite, pour oublier la réalité et elle en arrive à ne plus étudier. Elle en vient à dire en thérapie que les défauts de son corps sont sa drogue et, comme toute drogue, lui permettent de fuir les exigences de la réalité.

Sophie est piégée. *Je ne suis presque rien, je n'ai rien à montrer, ni rien d'extra. Il me reste la beauté et le sexe. Belle, je suis quelqu'un, pas rien. Tout est facile, toutes les portes s'ouvrent.* Nous comprenons alors la menace de la rivale. Une plus belle arrive, et c'est le risque d'être dépossédée de son statut, d'être anéantie en tant que personne.

CONCLUSION

C'est par sa beauté que Sophie a été reconnue, et ce, dès son jeune âge. Cette reconnaissance est près de l'idolâtrie. La vraie belle personne est rare. On cherche à lui ressembler ou à la posséder; elle est source d'envie ou de désir. Le drame de Sophie, c'est que sa beauté ne se définit que par les autres. Très tôt, elle s'est nourrie de l'admiration de l'autre et y a cru. Il est frappant de voir une forme de clivage chez la patiente comme si elle était victime de son idéalisation.

Du côté du beau et du bon, on retrouve cette recherche de la perfection. Sophie, même seule, agit avec le fantasme qu'un homme la regarde. Il y a aussi l'obligation d'être gentille pour plaire, en même temps que la peur de ne pas l'être assez. Elle a en quelque sorte introjecté le parent du même sexe particulièrement exigeant et insatisfait. La beauté comble son anxiété d'abandon, de féminité et ses besoins narcissiques. Du côté du laid et du mauvais, c'est d'abord le plaisir qu'elle a éprouvé dans ses relations incestueuses. La beauté physique, en réponse à sa laideur interne, lui permet de remporter une victoire sur l'homme, quand elle offre son corps (mais pas sa transfiguration à l'orgasme). Elle crée un besoin chez l'homme, qui ne peut plus s'en passer. C'est à ce moment précis qu'elle le quitte et exprime son hostilité. La misandrie et l'hétérophobie sont aussi présentes. On trouve également une victoire sur la mère qui fut belle. Mais comme chez la mère, c'est aussi la peur d'être détrônée, de devoir faire face à la rivalité entre princesses. Sophie ne peut aimer parce qu'elle est condamnée à reproduire cette dynamique de la séduction sexuelle incoercible pour se rassurer de façon éphémère sur sa désirabilité, sur l'illusion d'être aimable. En ce sens, sa beauté érotique lui va bien, mais n'est qu'une frime. Elle dit : *Je voudrais être aimée par tous, mais je ne veux pas aimer.*

Enfin, bien qu'elle se présente en accord avec son sexe biologique, je remarque une dysphorie de genre. D'abord manifeste dans ses rêves érotiques où elle se pénètre, mais aussi dans sa compréhension de la féminité, associée à la fragilité, à la beauté et à la puissance, l'investissement de son corps est en lien avec son manque de pénis.

Dans la religion hindoue, *avâtara* représente chacune des incarnations humaines de Vichnou. Sur le plan figuré, avatar signifie métamorphose, transformation. Par contresens, les « avatars » renvoient aux mésaventures, au malheur (*Le Petit Robert*, 1977, p. 141). Le terme sied donc bien aux conséquences de la beauté de Sophie.

Il m'apparaît nécessaire de pousser plus loin la réflexion sexoanalytique sur la beauté au masculin et au féminin. J'invite d'autres sexoanalystes à poursuivre le travail de recherche.

BIBLIOGRAPHIE

- BERSCHEILD, E. et E. WALSTER (1975). « Physical Attractiveness », dans L. BERKOWITZ (dir.), *Advances in Experimental Social Psychology* (vol. 7, p. 158-216). New York: Academic Press.
- BETTELHEIM, B. (1976). *Psychanalyse des contes de fées*. Paris: Robert Laffont.
- CASH, T. et L. JANDA (1984). « The Eye of the Beholder ». *Psychology Today*, p. 46-52.
- CASH, T.F. (1981). « Physical Attractiveness: An Annotated Bibliography of Theory and Research in the Behavioral Sciences ». *Psychological Documents*: 11,83 (MS n° 2370).
- CAMPBELL, A., P. CONVERSE et W. ROGERS (1976). *The Quality of American Life*. New York: Russell Sage Foundation.
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris: Payot.
- CRÉPAULT, C. (1986). *Protoféminité et développement sexuel*. Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- DERMER, M. et D.I. THIEL (1975). « When Beauty May Fail ». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 31, p. 1168-1176.
- DION, K. (1974). « Children's Physical Attractiveness and Sex Determinants of Adult Punitiveness ». *Developmental Psychology*, vol. 10, p. 772-778.
- DION, K., E. BERSCHEID et E. WALSTER (1972). « What is Beautiful is Good ». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 24, p. 285-290.
- EAGLY, A.H., R.D. ASHMORE et L.C. MAKHIJANI LONGO (1991). « What is Beautiful is Good...: A Meta-analytic Review of Research on the Physical Attractiveness Stereotype ». *Psychological Bulletin*, vol. 110, n° 1, p. 109-128.
- FARINA, A. (1986). « The Role of Physical Attractiveness in the Readjustment of Discharged Psychiatric Patients ». *Journal of Abnormal Psychology*, 95, p. 139-143.
- FREEDMAN, R. (1986). *Beauty Bound*, Lexington, MA: D.C. Heath and Company.
- FREUD, S. (1931-1936). *La féminité dans Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, œuvres complètes* (vol. XIX, 1995). Paris: Presses universitaires de France.
- FREUD, S. (1923). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris: Gallimard, 1964.
- FRIDELL, S.R., K.J. ZUCKER, S.J. BRADLEY et M.M. DIANNE (1996). « Physical Attractiveness of Girls with Gender Identity Disorder ». *Archives of Sexual Behavior*, vol. 25, n° 1, p. 17-31.
- GANA, K. (1995) « Différences sexuelles dans les perceptions et préférences relatives aux modèles corporels féminins: recherche exploratrice auprès d'étudiants maghrébins ». *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, vol. 25, p. 44-51.
- GREEN, R. (1987). *The « Sissy Boy Syndrome » and the Development of Homosexuality*. New Haven: Yale University Press.

- HILDEBRANDT, K.A. et H.E. FITZGERALD (1979). « Adult's Perceptions of Infant Sex and Cuteness ». *Sex Roles*, p. 471-481.
- JACKSON, L.A. (1992). *Physical Appearance and Gender, Sociobiological and Sociocultural Perspectives*. Albany: State University of New York Press.
- LANDY, D. et H. SIGALL (1974). « "Beauty is Talent" Task Evaluation is a Function of the Performer's Physical Attractiveness ». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 29, p. 299-304.
- LÉVESQUE, G. (1989). « L'exhibitionnisme génital masculin et ses significations psychodynamiques », dans C. CRÉPAULT et J.-P. TREMPÉ (dir.), *Nouvelles avenues en sexologie clinique* (p. 145-161). Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.
- MAUPASSANT, G. DE (1890). *L'inutile beauté et autres nouvelles*. Paris: Gallimard (1996).
- NAHOUM-GRAPPE, V. (1995a). « Présentation », dans V. NAHOUM-GRAPPE (dir.), *Beauté, Laideur* (n° 60, p. 5-11). Paris: Seuil.
- NAHOUM-GRAPPE, V. (1995b). « Les canons de la laideur », dans V. NAHOUM-GRAPPE (dir.), *Beauté, Laideur* (n° 60, p. 29-47). Paris: Seuil.
- ROBERT, P. (1977). *Le Petit Robert*. Paris: Société du Nouveau Litté.
- SIGALL, H. et D. LANDY, (1973). « Radiating Beauty: Effects of Having a Physically Attractive Partner on Person Perception ». *Journal of Personality and Social Psychology*, 28, p. 218-224.
- STOLLER, R.J. (1978). *Recherches sur l'identité sexuelle*. Paris: Gallimard.
- TOWNSEND, J.M. et G.D. LEVY (1990). « Effects of Potential Partners' Physical Attractiveness and Socioeconomic Status on Sexuality and Partner Selection ». *Archives of Sexual Behavior*, vol. 19, n° 2, p. 149-164.
- THEN, D.A. (1986). *Benefits of Beauty: The Impact of Physical Attractiveness, Sex and Education on Social and Work Evaluations*. Thèse de doctorat, Stranford University.
- ZUCKER, K.J., J. WILD, S.J. BRADLEY et C.P. LOWRY (1993). « Physical Attractiveness of Boys with Gender Identity Disorder ». *Archives of Sexual Behavior*, vol. 22, n° 1, p. 23-36.

C H A P I T R E

5

**L'ÉROTISATION
ATYPIQUE FÉMININE
Un continent perdu
de la sexualité**

Hélène Côté

The pervert is not making love; he is making hate.

L. KAPLAN
Female Perversion (p. 40)

Depuis le début des temps, la sexualité féminine a suscité de nombreuses interrogations. Une rétrospective des auteurs contemporains démontre que la sexualité de la femme comporte du mystère, éveille des inquiétudes et se révèle encore un *continent gris* en raison de sa complexité et de sa subtilité. Moins facilement appréhendée que la sexualité masculine, un regard ethnologique met en évidence les mythes qui pullulent à son sujet : la sacralisation de la femme-mère ou vierge ou les incertitudes

propres à chaque culture en ce qui concerne la féminité, comme le soulignent, par exemple, le mythe du « *vagina dentata* » et la démasculinisation symbolique par la clitoridectomie.

D'un point de vue clinique, si trouble il y a dans la sexualité féminine, celui-ci renvoie davantage à l'absence d'une phase ou d'une autre de la réponse sexuelle ou à la difficulté de *centrifuger* les sensations érotiques ou de les départir du « trop » de son aspect fusionnel. Pourtant, loin de sa seule représentation de terre « silencieuse ou sainte », l'érotisme féminin recèle aussi des avatars ou des vicissitudes, tout comme son complément masculin.

Je propose une exploration des voies clandestines de la sexualité féminine ainsi que des hypothèses à partir d'une lecture sexoanalytique de ce phénomène peu reconnu. Je ne saurais établir avec précision les lois de l'excitation érotique atypique. D'abord, le nombre de mes cas cliniques est insuffisant pour me prononcer en faveur d'une théorisation. Ensuite, ce phénomène, encore si répudié même par les auteurs intéressés, m'oblige d'abord à « défricher » le terrain de l'atypie sexuelle féminine, ce que j'ai appelé « le continent perdu de la sexualité féminine ».

Les propositions suivantes découlent donc d'un amalgame des théories actuelles en sexoanalyse sur le développement psychosexuel et ses achoppements (Crépault, 1997) avec mes observations cliniques sexoanalytiques de cas d'érotisation atypique féminine.

L'ATYPIE SEXUELLE FÉMININE

Selon la vision traditionnelle des auteurs connus pour étudier la question des perversions, celles-ci furent le lot quasi exclusif des hommes. Freud (1905) généralisait en attribuant la perversion aux hommes et la névrose aux femmes. De son côté, Bak (1974, dans Richards, 1990) soumettait l'insuffisance d'évidences pour confirmer la présence du fétichisme chez la femme. Leur prédécesseur, Krafft-Ebing (1886), fut l'un des rares auteurs à reconnaître et à oser décrire en détail *de manière complète*, dans son ouvrage *Psychopathia sexualis*, le pendant féminin des diverses formes de perversions sexuelles. Cependant, il attribuait souvent ces inclinations perverses féminines à l'influence et à la soumission à un homme ou à une psychopathologie.

Plus près de nous, en 1979, le cas de Karen Greenlee, une jeune nécrophile âgée de 25 ans, a inspiré l'horreur sur le territoire américain lorsqu'elle confessa avoir profané, depuis l'âge de 21 ans, 20 à 40 corps d'hommes avec lesquels elle a pratiqué la fellation et eu des relations coïtales (Quamstrom, 1983). Elle a révélé ses passions sexuelles morbides comme suit : elle imagine le torse poilu, les traits irréguliers et les jambes musclées de la dépouille du jeune homme séduisant qui se trouve dans la pièce du dessous. C'est la première fois, mais elle sait qu'il lui procurera quelque chose d'exceptionnellement extraordinaire, une gratification sexuelle et émotionnelle. Elle se sent trembler de passion comme si elle allait exploser. Elle dit : « Je vérifie son estomac. Il m'excite. Je l'embrasse sur la bouche. Je sens alors une montée de mouvements, douleur, solitude, peur, mais aussi réconfort. Je pleure un peu et ensuite je fais l'amour au corps » (p. 55).

Au moment de son évaluation clinique, Stoller (1993) a décelé les caractéristiques particulièrement étonnantes de la sexualité atypique de cette femme. Elle ne souffre pas de psychose, ni de délire, ni de confusion ou d'hallucinations. Jolie et d'apparence soignée, elle s'exprime allègrement. À l'exception de ses désirs paraphiliques, aucune psychopathologie n'est décelée.

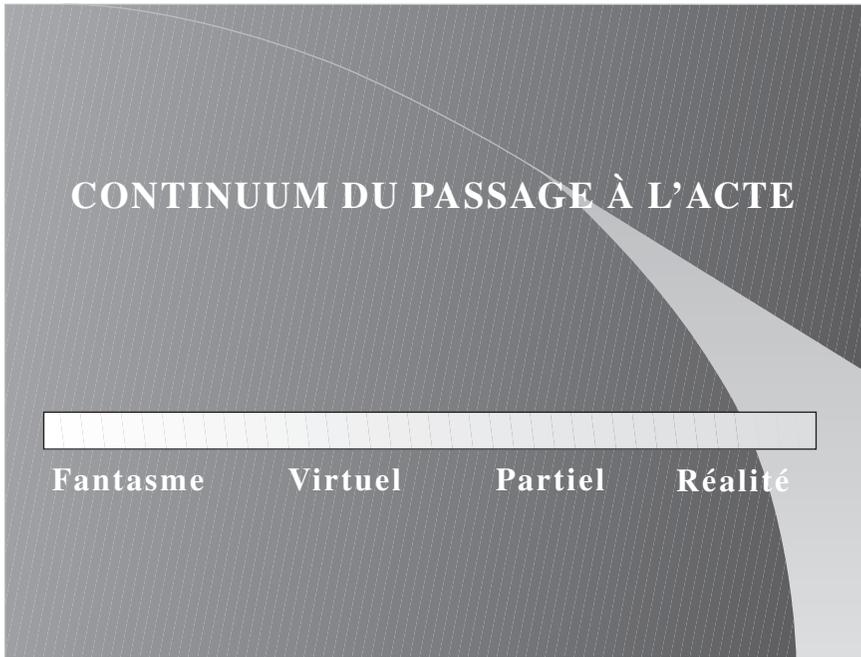
Ces cas de désirs sexuels atypiques sont-ils rares ? Au-delà de mon intérêt pour un tel sujet, mon parcours professionnel avec les paraphilies violentes (notamment avec les agresseurs) et non violentes (troubles d'identité de genre, fétichistes) m'a dirigée de manière inattendue vers une constatation de plus en plus importante de ce mode d'érotisation. Par exemple, plusieurs agresseurs ont rapporté avoir été initiés sexuellement dans l'enfance et dans l'adolescence par des femmes adultes souffrant de diverses inclinations perverses. Et ces femmes n'ont jamais fait l'objet d'une accusation. Des hommes fétichistes – travestis, fétichistes de la couche, masochistes et d'autres – m'ont rapporté la présence presque équivalente de femmes lors de leurs rencontres de groupe « underground ». Par ailleurs, à l'Unité de la sexualité humaine, à l'Hôpital général de Montréal, au cours des dix dernières années d'évaluations, je n'ai pu m'empêcher d'observer un nombre croissant de cas. Notre capacité à diagnostiquer serait-elle meilleure ou s'agit-il d'une réalité sociale et clinique nouvelle ?

Allant à l'encontre des croyances sociales et même des observations cliniques, la sexualité féminine est, elle aussi, entachée d'un côté tendant vers le morbide où se vautrent l'atypie, l'aberration et la perversion. La considération de ce phénomène comme entité clinique chez la femme est plutôt récente (Kaplan, 1991 ; Welldon, 1992 ; Stoller, 1975).

En admettant que seulement 10% à 20% des paraphilies seraient dévoilées (Finkelhor, 1986 ; Aubut, 1999), dans le DSM-IV (1994), il est mentionné que *les paraphilies ne sont pratiquement jamais diagnostiquées* chez la femme, à l'exception du masochisme (une femme pour 20 hommes). Or, cette affirmation ne concerne pas les paraphilies autres que celles du DSM-IV, de type délictuel ou non délictuel. Les moins observées regroupent les comportements où le contact sexuel physique ne participe pas à l'agir comme dans le voyeurisme ou l'exhibitionnisme (Kaplan et Krueger, 1997).

Le fait qu'il y ait peu de cas connus ou rapportés ne signifie pas pour autant que l'érotisation sexuelle atypique féminine est exceptionnelle. La dénégation sociale a contribué, en partie, à ce chiffre noir. Meyers (1995) souligne avec ironie la subtilité qui nous échappe dans les paraphilies féminines : lorsqu'un homme regarde une femme se déshabiller, on le croit voyeur et lorsqu'une femme ose agir ainsi, on accuse l'homme d'exhibitionnisme. En effet, socialement, la femme renvoie à la pureté d'une personne capable de compenser ses besoins d'ordre sexuel par ses liens affectifs, ce qui donne une image qui va à l'encontre de la violence ou de comportements sexuels conflictuels. Lorsque la femme est impliquée dans de tels contextes, elle porte d'emblée le rôle de la victime ou de la complice forcée (souffrant d'un trouble de personnalité ou de psychopathologies sévères) par l'homme à ces situations dégradantes sexuellement. En réalité, non seulement ce mode d'érotisation sexuelle atypique existe-t-il, mais mes patientes qui en souffrent m'ont éclairée sur les facettes de son expression.

Dans ce continuum, peu importe le degré d'impératif du passage à l'acte, le fantasme déviant ou atypique cristallise de manière préférentielle, presque exclusive, l'excitation sexuelle. L'actualisation des désirs déviants des femmes qui m'ont consultée se situe à un niveau fantasmatique seul ou plus souvent se rapproche *furtivement* de la réalité, par un moyen virtuel tel que l'Internet, ou encore se limite par simulacre à un partenaire ou à des partenaires. Pour ces femmes, l'éclatement du fantasme dans le réel ne semble pas mieux combler les besoins sous-jacents au désordre sexuel. D'ailleurs, les composantes psychiques, soit



les motifs de l'agir sexuel atypique, l'intentionnalité ou le discours que cache l'imaginaire, s'avèrent probablement de meilleurs repères de l'érotisation atypique, notamment lorsqu'elle n'aboutit pas de manière explicite et évidente à l'acte pervers.

SIGNIFICATIONS DE L'ÉROTISATION ATYPIQUE FÉMININE

Plusieurs théoriciens et cliniciens ont contribué à la compréhension des érotisations atypiques féminines, mais le sujet demeure encore très controversé. Les hypothèses et les réflexions se multiplient actuellement avec la reconnaissance plus grande de ce phénomène clinique. Certains auteurs parlent d'une prédisposition à la perversion causée par un échec à surmonter des anxiétés (séparation, annihilation, castration, mutilation, abandon) inhérentes au développement psychologique dit normal (Kaplan, 1991). D'autres auteurs suggèrent des explications différentes : une haine érotisée pour effacer un traumatisme infantile (Stoller, 1975) ; une pathologie de la sexualité, de l'identité et des rôles de genres ; une formation défensive contre la psychose (Kaplan, 1991) ; une défense du moi visant à

éliminer la réalité de l'autre sexe (Freud, 1949); un désir de combler un sentiment d'identité en réalisant une pseudo-androgynie (Springer, 1996); un désir d'une individualisation (Jung, 1934, dans Springer, 1996); un échec dans le processus de contre-identification avec l'imago paternelle (Richards, 1989); une protection contre la désintégration et contre une excitation sexuelle qui submerge (Morgentaler, 1988).

Bien que le domaine de la sexualisation atypique féminine soit moins bien défini, pour la sexoanalyse, il y a anormalité là lorsqu'il s'agit pour l'individu du mode préférentiel d'érotisation. La fonction sexuelle est figée dans un mode d'érotisation de type défensif, lequel prévaut sur les aspects complétifs. Par ailleurs, les ruptures spécifiques dans le trajet de l'ontogenèse sexuelle détermineront davantage les points d'attache de ce mécanisme défensif de la sexualité. Voici, brièvement, les anxiétés prééminentes susceptibles de décrire les forces dynamiques en jeu dans l'érotisation atypique féminine.

DÉFENSE CONTRE L'ANÉROTISME

Plusieurs femmes ont le sentiment que leur érotisme dépend entièrement de leur fantasme déviant, de son intense érogénéité et de la satisfaction vécue à travers l'orgasme pour combler des besoins importants, bien qu'inconscients. Le fantasme atypique occupe une place non seulement privilégiée, mais centrale dans l'imaginaire de la déviante. Celle-ci craint d'en être dépossédée et d'être exposée au *vide érotique*. Une de mes patientes dira: «Je n'ai aucune idée de ce que serait ma sexualité sans mon fantasme.» D'ailleurs, ces femmes consultent après de longues années soumises à leur érotisme pervers en dépit de la honte et des obstacles qu'il suscite. Leur plus grande crainte est de se retrouver sans aucun mode d'érotisation. Comme le disait si bien une patiente: «Si je n'ai aucune garantie d'autre chose, je préfère garder ma sexualité tordue.»

DÉFENSE CONTRE L'ANXIÉTÉ DE MADONISATION

L'anxiété de madonisation, une anxiété peu commune aux désordres sexuels en sexoanalyse, semble ressortir particulièrement chez les femmes qui souffrent d'atypie sexuelle. La femme *non sexuelle* suscite de l'anxiété chez bon nombre de ces femmes intoxiquées par une excitation atypique. Altérer le mode de fonctionnement sexuel atypique

signifie pour elles d'être transformées en madone, « devenir prudes », ce qui donne une impression de perdre une partie fondamentale de leur MOI et d'être assimilées à ce qu'elles répudient : l'identité de leur mère. Paradoxalement, à un niveau plus profond, cela peut dans certains cas cacher plus une vaine tentative de se désidentifier de l'imaginaire maternelle et la crainte de perdre ce lien fondamental primaire. La déviance donnera l'illusion d'assurer l'antithèse de la madone, la distance avec l'imaginaire maternelle, et ainsi le fantasme déviant n'énergisera son excitation qu'avec des aspects antifusionnels. Parfois, la crainte de se madoniser pourra raviver la violence contenue dans le fantasme afin de le sauvegarder.

DÉFENSE CONTRE L'ANXIÉTÉ DE FÉMINITUDE ET DE SOUMISSION

Cette anxiété est à la base de nombreux désordres sexuels féminins. Consciemment, pour les femmes souffrant d'atypie sexuelle, la féminité n'est pas une référence. D'ailleurs, ces femmes ne s'attribuent que peu de qualités ou de composantes féminines. Cependant, l'orientation de genre féminine semble conforme, c'est-à-dire que des conduites ou des attitudes masculines n'apparaissent pas d'emblée. Ces femmes ne dénigrent pas explicitement les femmes en général, mais elles ne s'y identifient pas ou ne s'y comparent pas. « Être femme » signifie être faible, inférieure et sans défense. Leur regard est posé sur l'obtention de prérogatives masculines. Derrière ce que Freud et les tenants de l'école psychanalytique appelleraient *l'envie du pénis* se cache un désir de se dissocier de la féminité perçue comme insécurisante et victimisante. En fait, dans ce cas-ci, l'envie phallique manifeste davantage une défense contre la féminité et ses conséquences. Une fois cette anxiété mise au jour, ces femmes peuvent être exposées à une profonde inadéquation dans leur identité de genre, comme si cette dernière était restée à un stade embryonnaire. Leur généralité ne peut être assumée, ni réellement investie, sinon superficiellement, car elle protège un noyau masculin. La sexualité déviante leur permet de garder une image de femme phallique, ce qui réfère à une fonction masculinisante, et les protège d'une insécurité que reflète la féminisation. Par exemple, dans le fantasme, bon nombre de ces femmes s'identifient sans hésitation à la position masculine ou encore s'approprient le fétiche phallique réellement ou symboliquement lors de l'acte pervers.

DÉFENSE CONTRE L'ANXIÉTÉ NARCISSIQUE

L'une des fonctions les plus importantes consiste à préserver un équilibre narcissique. La femme déviante se donne souvent l'illusion d'être omnipotente ou d'être « bonne » après l'orgasme. En réalité, elle a besoin de son fantasme déviant pour exprimer une rage narcissique contre les imagos parentales. Le fantasme pourrait se traduire par : « Je dois me dégrader dans la sexualité parce que vous ne m'avez ni aimée, ni protégée. » Elle souffre d'une profonde déficience narcissique pour n'avoir jamais été appréciée ou valorisée par ses deux parents. Il peut en résulter une forte culpabilité suivant l'actualisation de l'acte (fantasmé ou agi) sexuel atypique. Ce creux parental a eu lieu en raison d'une introjection des aspects mauvais des imagos parentales, en particulier l'imago maternelle, puisque son identité rejoint la sienne. La béance narcissique est comblée temporairement par l'utilisation du contexte déviant où il n'y a que dégradation, humiliation et avilissement ou violence. Le scénario pervers fantasmé ou agi sera le gardien, « le contenant sécuritaire », qui contrôle ou régularise une agressivité primitive en réponse à une anxiété infantile. Au-delà du masochisme si attiré à ces femmes, on retrouve la même défense dans d'autres types de déviances moins évidentes telles que l'urolagnie ou le sadisme. Ce creux narcissique lui donne la conviction de son inaptitude à vivre l'amour et à investir l'érotisme dans un contexte amoureux ou fusionnel.

DÉFENSE CONTRE UN TRAUMATISME

L'ontogenèse court-circuitée par un traumatisme sexuel ou non sexuel représente probablement la pierre angulaire d'une sexualité qui prendra une forme défensive ou un cours pervers. Le traumatisme ou l'événement marquant bloquera en quelque sorte le parcours du développement sexuel, ce qui mobilise des affects négatifs tels que le sentiment d'impuissance jusqu'à l'impression de la mort. La scène traumatique sera rejouée afin de survivre à cette expérience douloureuse, de mieux maîtriser les affects insurmontables qui, une fois transformés en pulsions sexuelles, culmineront dans un sentiment triomphal à travers l'orgasme. L'insight d'une femme qui actualisait avec ses partenaires sexuels son rituel fantasmatique sadomasochiste explique sa compréhension : « Mon fantasme sert d'arme contre d'autres agressions... après 20 ans, je réécis encore et encore le script de cet événement de la manière dont il aurait

dû se produire, ce qui se manifeste clairement dans mon fantasme négatif. À l'adolescence, il ne se jouait pas dans ma sexualité, mais maintenant il fait partie de mon mental sexuel.»

DÉFENSE CONTRE LA DÉPERSONNALISATION

Le désir érotique vécu selon un mode atypique ou pervers qui prend racine tôt dans le développement ontogénique détermine, en partie, la relation au *Moi érotique*. Le fantasme déviant a pour but de préserver l'intégrité et la stabilité psychologique, entre autres par le fait qu'il soit fétichisé. L'insight d'une patiente souffrant de masochisme pervers exprime éloquemment sa crainte d'une déstabilisation psychologique, menant à la limite à une désintégration ou annihilation si le fantasme ou l'acte sexuel atypique est altéré: « Mon identité a été construite à partir de ma sexualité [fantasme érotique atypique]... M'enlever ça c'est comme disparaître et de ne plus avoir de point de référence.» Le fantasme déviant assure une fonction vitale: un sentiment de cohésion et d'intégrité psychologique, une barrière contre l'abîme psychologique et par conséquent contre une rupture avec la vie (dépression) ou la réalité (psychose).

PROTECTION DE L'IDENTITÉ PERSONNELLE

À la base de ce complexe fusionnel semble prédominer chez ces femmes une composante conflictuelle ayant contribué au mode pervers. Dès le début du processus d'individuation, l'image de la mère apparaît faible et insécurisante. La dislocation du lien à la mère, depuis l'enfance, n'apparaît pas causée par un abandon maternel précoce, mais plutôt par une activation des pulsions d'individuation, ce qui contribuera à former une masculinisation défensive. Une séparation précoce doit se faire pour protéger son identité personnelle. La femme déviante met à l'abri son identité personnelle en se libérant de l'emprise de cette mère perçue comme étant contrôlante ou surprotectrice et échappe au danger de devenir une femme soumise et faible comme elle. La déviante adopte une défense contre l'anxiété de réengloutissement et donc protège son noyau masculin en se donnant l'illusion de se dissocier de cette féminité non voulue, soit en la détruisant ou en la phallicisant. Elle a le sentiment de surmonter sa hantise de partager les caractéristiques de sa mère, mais n'endigue jamais son anxiété de séparation.

EXPRESSION DE L'AGRESSIVITÉ DESTRUCTRICE

Un désordre sexuel atypique peut cacher le désir de vengeance contre l'homme, lequel prend source dans une hostilité adressée à l'origine au père qui n'a pas valorisé sa fille, ni ne l'a sécurisée dans sa féminité. La femme aux prises avec une atypie sexuelle semble avoir introjecté un père *non suffisamment aimant ou désirant*, mais par nécessité elle s'identifie à lui car il représente la figure forte. Du même coup, elle intériorise son mépris des femmes (particulièrement l'anti-madone), dont l'image de la mère dénarcissisée. Il en résulte inconsciemment une rage par rapport à ce contrôle et par conséquent un sentiment de ne pas avoir accès à sa féminité. L'érotisation atypique lui permettra de manifester sa haine envers l'homme, laquelle peut se présenter sous le couvert d'une androphobie. Profondément, elle craint son agressivité phallique ou des repréailles si l'homme devait percevoir qu'elle tente de le déposséder.

Ce creux de père l'amène à un clivage de l'homme ; les qualités de la mauvaise imago paternelle sont dirigées vers l'homme, d'où une misandrie subtile dissimulant le père idéalisé (et peut-être sexualisé en raison de cette proximité et de la recherche de son amour). Dans le lien hétérosexuel, elle se piège dans ce paradoxe : une recherche de l'amour et de la fusion, et en même temps, elle détruit cette possibilité parce qu'elle veut faire siennes ses composantes masculines pour se sécuriser et se donner du pouvoir.

LA DYNAMIQUE DE L'ÉROTISATION ATYPIQUE FÉMININE

Les études ne sont guère convaincantes lorsqu'on s'interroge sur les facteurs développementaux d'un tel mode d'érotisation. Les théories d'une possible prédisposition biologique n'ont pu être prouvées. D'ailleurs, le bilan des analyses sanguines et endocriniennes de quelques-unes de mes patientes souffrant d'intoxications sexuelles perverses (téléphones obscènes, coprolalie et promiscuité) ou de fantasmes et passages à l'acte sadiques n'ont pas indiqué de dérèglement génétique ou de surplus hormonaux. Comme dans le cas de Greenlee évalué par Stoller, ces femmes ne présentent pas de facteurs étiologiques de comorbidité. Selon mon expertise sexoanalytique dans cette problématique, quelques facteurs de déviation du cours habituel du processus ontogénique psychosexuel peuvent expliquer l'érotisation déviante chez la femme : la sexualisation précoce et la sexualisation traumatique, la sexualisation du lien parental et le creux narcissique.

De manière propre aux perversions sexuelles, Stoller (1975) a su démontrer et confirmer sa thèse originale du renversement du traumatisme, qui devient un triomphe pour la victime de l'enfance. Cette vengeance lui permettrait de surmonter les frustrations et les blessures du passé en se donnant *l'illusion du danger par le biais de son imaginaire érotique*.

Cette théorie rejoint plusieurs cas chez la femme, mais d'une façon différente ou au-delà du traumatisme *évident* comme l'abus sexuel ou des situations d'humiliations explicites. Il semble que certaines expériences apparemment anodines peuvent subjectivement s'avérer douloureuses, et être qualifiées de traumatiques, ou de manière implicite se révéler l'événement qui marque la rupture dans le processus non conflictuel d'érotisation féminine. À cet égard, dans le développement psychosexuel, de la même manière les points de fragilité peuvent déterminer des *ancrages ou des moments clés* pour les déviations du cours habituel du processus de la sexualisation. L'illustration clinique suivante démontre bien la subtilité lors du repérage du traumatisme réel ou des failles du développement psychosexuel.

Illustration clinique

UNE FÉTICHISTE PHALLIQUE

Une jeune femme professionnelle dans la trentaine consulte pour anorgasmie coïtale féminine. Depuis plusieurs années, en plus de ses insatisfactions sexuelles, elle ressent une difficulté à s'investir affectivement dans ses relations avec les hommes. Dans sa sexualité active, elle peut atteindre l'orgasme dans un contexte relationnel: elle se masturbe jusqu'à l'orgasme en présence de son partenaire, mais pour y arriver elle doit (avec mépris, elle se montre autosuffisante) se concentrer sur un fantasme où un sultan impose à une jeune vierge une pénétration devant ses gardes du corps. Il la traite de manière avilissante en utilisant un langage dégradant continu et de plus en plus violent, ce qui l'amène à jouir du viol, sinon elle risque de voir d'autres hommes prendre la relève, et d'en souffrir jusqu'à ce que mort s'ensuive. Au moment où le sultan éjacule et remplit la femme intérieurement, Lyse atteint l'acmé dans la réalité. Lyse se sent bonne et victorieuse après ce scénario qui, avec les années, s'est intensifié sur les plans de la dégradation et du degré de violence. Lyse ne peut s'exciter autrement qu'avec ce scénario exact, lequel lui fait vivre de la honte et du dégoût. Elle attribue l'origine de ce scénario à une agression qu'elle a subie à l'âge de 15 ans. Un homme l'a séquestrée à son travail: le couteau à la gorge, il l'a menacée de la «fourrer» si elle osait crier. Vers l'âge de 12 ans, elle a été aussi humiliée par des abus sexuel verbaux d'un ami de son père, suivis d'une tentative d'agression sexuelle. Cependant, elle reconnaît que ses compulsions sexuelles étaient manifestes avant les agressions. L'exploration minutieuse de son

développement sexuel a dévoilé que son pénis-fétiche s'est transformé avec les années et a représenté jusqu'à aujourd'hui un objet central de son excitation devenue atypique. Notamment, elle se souvient d'avoir utilisé la tétine de son biberon pour manipuler ses organes génitaux et à l'occasion de l'avoir enfoncé près de son orifice vaginal. Elle ressentait le même bien-être en se masturbant avec son oreiller, et ce, jusqu'à environ 18 ans. Un intérêt précoce s'est développé pour la sexualité, à l'âge de 10-11 ans. Elle s'excitait en regardant des images d'organes génitaux dans des encyclopédies et vers l'âge de 12 ans elle est passée à des photos de magazines pornographiques découvertes par hasard. Elle utilisait le jet d'eau (symbolisant un phallus) pour s'exciter et un fantasme très puissant de pénétration vaginale. À la fin de l'adolescence, elle a construit son propre néo-phallus, une extension de son fantasme sadomasochiste lors de ses activités masturbatoires, et le garde tel un objet précieux « faisant partie intégrante de son corps » sous son oreiller. Elle se sent dépendante sexuellement de son fantasme et de cet objet sadique à la base de son érotisation atypique.

L'éveil précoce à la sexualité peut déterminer le point de départ d'une sexualité vécue sous un mode pervers. Ce type de sexualisation dite précoce peut puiser sa source dans une expérience humiliante lors de l'enfance.

À mon avis, il existe certaines nuances à ce facteur étiologique. Le traumatisme ici peut aussi renvoyer à toute expérience marquante, c'est-à-dire qui dépasse les capacités cognitives ou psychoaffectives de l'enfant. Quelques femmes déviantes se souviennent de leurs premières expériences érotiques dans la première enfance, alors qu'elles ont été envahies par de fortes pulsions érotiques au moment de la découverte de magazines pornographiques. Une compulsion sexuelle s'ensuivait pour revivre ce même état de crescendo sexuel.

Parfois l'empreinte érotique atypique se manifeste plus tôt que le traumatisme sexuel. À ce moment, ce dernier jouerait davantage un rôle de *catalyseur* du scénario fantasmatique précocement établi. Ce fantasme deviendrait la synthèse du passé traumatique et entreposerait tous les aspects réels et intrapsychiques terrorisants : « le mal est dans ma sexualité comme un écran de quelque chose [...] mes insécurités se déplacent dans ma sexualité », souligne clairement une patiente sadique.

L'érotisation atypique peut être liée à la sexualisation du lien parental. Il ne s'agit pas ici d'un abus sexuel intrafamilial qui, sur le tard, affecte le développement sexuel dans le sens de la promiscuité, quoique les expériences sexuelles précoces inappropriées, comme l'abus sexuel, puissent contribuer à la formation d'un érotisme atypique, tel

le sadomasochisme, si l'hostilité devient le moteur de l'excitation. Cette faible sélectivité sexuelle (promiscuité) peut entraîner inconsciemment un contre-investissement narcissique (être un objet sexuel) et l'illusion d'une normalité. Si la déviance résulte d'un lien incestueux fantasmé latent, elle se révèle un écran sur ce désir interdit. L'acte pervers ou le fantasme atypique s'accompagne dans certains cas de *vifs* sentiments de culpabilité. L'érotisation atypique est alors vécue comme un moyen d'expulser un côté destructeur et malsain. L'illustration clinique suivante relate cette particularité de l'étiologie.

Illustration clinique

UN CAS DE TRIOLISME INCESTUEUX

Claudie, une jeune femme dans le début de la vingtaine, est venue consulter pour des troubles primaires de vaginisme et de dyspareunie. Depuis quelques années, elle vit en couple et réalise sa plus grande satisfaction sexuelle après l'adoption de leur style de sexualité libre. Cependant, lors d'échanges sexuels à trois, elle se sent étouffée par une profonde insécurité et une jalousie envers l'autre femme. Claudie reconnaît rapidement que ses dysfonctions sexuelles sont consécutives à un trouble plus profond. Depuis l'adolescence, son fantasme central et primaire consiste à imaginer une situation entre un homme plus âgé, une figure paternelle abusant sexuellement d'une jeune fille, qui pourrait être sa propre fille. Claudie reconnaît sans hésitation son identification à la position masculine du fantasme et par d'autres moments elle alterne entre les deux positions. D'autres hommes sont témoins de la scène sexuelle. Ce qui déclenche son excitation et son orgasme, c'est le mépris et l'hostilité qu'elle ressent. Sans ces scénarios fantasmatiques ou simulés dans la réalité avec une femme-témoin, sa sexualité reste inexistante. À l'occasion, lors d'expériences masturbatoires, elle utilise des fantasmes secondaires de type homosexuel. Après chaque expérience sexuelle, elle est envahie par des sentiments de culpabilité et de transgression d'un interdit. Cette triangulation dans la réalité a rappelé quelque chose de familier à Claudie. De l'âge de 5 ans à 12 ans, sa mère l'obligeait à dormir dans un lit simple dans la chambre de son père. Elle se souvient de la terreur nocturne qui l'assaillait au point d'avoir à se calmer par la masturbation compulsive. Jusqu'à ce qu'elle consulte, elle a vécu une crainte d'être face à son père qui, pourtant, consciemment, n'avait rien d'une figure négative. Elle ne s'endormait qu'après s'être assurée du sommeil profond de ce dernier.

LE DIMORPHISME SEXUEL

L'érotisme féminin non déviant diffère de l'érotisme masculin. L'homme possède des organes génitaux qui le poussent par leur énergie propulsive à la pénétration. Son substratum biophysique va également en ce

sens. Les aspects anatomo-physiologiques de la femme l'amènent davantage à jouir de sensations diffuses, intériorisées, et elle doit apprendre à les concentrer génitalement. L'expression différentielle des érotismes masculin et féminin impliquerait-elle, par extrapolation, que l'érotisme atypique aurait les mêmes particularités? Au contraire, en raison de la résistance sociale face à ce phénomène, soit en déresponsabilisant les femmes de leurs tendances érotiques déviantes ou en les assimilant à des cas isolés, n'a-t-on pas eu recours à l'andromorphisme de la sexualité atypique féminine? Pourtant, un regard vierge permet de déceler des similitudes. La question fondamentale consiste à savoir en quoi l'érotisme de chaque sexe se distingue lorsque des pulsions, pour la plupart anti-érogéniques, telles que la haine, le mépris, la rage ou l'hostilité, éveillent et nourrissent l'excitation érotique.

Prise dans l'engrenage de l'atypie sexuelle, la femme est aussi en proie à ses désirs déviantes. Comme l'homme, elle a le potentiel de fétichiser et, pour ainsi dire, de déshumaniser l'expérience sexuelle lorsqu'elle est envahie par ce type d'excitation érotique. Il n'y a pas que des masochistes. J'ai aussi assuré le suivi de femmes souffrant de fétichisme, de sadisme, d'urolagnie et de coprolalie.

Par exemple, comme dans le cas de Lyse cité plus tôt, on peut considérer le fétiche comme un objet porteur d'une identité humaine. Pour ainsi dire, il est investi émotionnellement, non pas manifestement dans un sens hostile, simulant à la limite l'expérience humaine. Par exemple, Lyse n'en parle pas en termes utilitaires, comme dans le cas du travesti ou d'un fétichiste de la couche, mais comme d'un *objet transitionnel*, doté d'une valeur inestimable, presque humaine.

Sur le plan intrapsychique, certaines femmes rapportent que le fantasme est hypertrophié au point de provoquer un désir insatiable. La masturbation compulsive n'épuise pas toujours leurs besoins de satisfaction, mais il le fait mieux que la relation sexuelle. Cette dépendance fantasmatique a pour effet de dissocier son expérience de la réalité. L'excitation et l'orgasme ne sont possibles que dans la mesure où elle pourra fuir dans son monde fantasmatique et retrouver l'objet de son désir, lequel calmera temporairement des états insupportables (des émotions non identifiées, car elles relèvent encore de l'inconscient), mais sans déborder à tout prix dans la réalité. J'aurais tendance à qualifier ce passage à l'acte *d'édulcoré*.

Mon expérience clinique auprès de cette population me laisse suspecter une propension chez ces femmes à une expression subtile de l'érotisation atypique, transcendant l'agir compulsif explicitement visible, contrairement au « vrai » déviant qui est habituellement piégé par son scénario fantasmatique et a besoin de l'actualiser pour le vivifier, en préserver l'érogénéité. À ce moment, la réalité se confond synergiquement avec l'imaginaire. Par exemple, Greenlee, le cas grave de nécrophilie rapporté par Stoller, a déjà mentionné qu'elle a choisi de cesser complètement son passage à l'acte pendant plusieurs années lorsqu'elle courait le risque d'être contaminée par le sida.

Comme la mise en acte du script fantasmatique semble moins impérative ou se concrétise de manière différente dans l'érotisation féminine atypique, l'imaginaire érotique féminin répondrait-il ainsi mieux aux contrôles inhibiteurs ? Le passage à l'acte semble se produire plus subtilement, à travers des conduites dites virtuelles, partielles, qui peuvent évoluer et éventuellement culminer dans la compulsion extériorisée, comme l'illustre le cas qui suit :

Illustration clinique

TÉLÉPHONES OBSCÈNES D'UNE VEUVE NOIRE

Joan, une femme d'apparence soignée et de stature assez imposante, a à peine une trentaine d'années au moment de sa demande de consultation. Après huit années de sexualité anonyme et de téléphones érotiques, elle souhaitait vivre une relation amoureuse. Elle craignait également les possibles conséquences négatives de ses innombrables rencontres sexuelles anonymes. Son « pattern destructeur » a débuté avec sa vie sexuelle à l'adolescence et lui a apporté une satisfaction sexuelle unique en « infligeant de la douleur aux hommes ». Sa première relation coïtale à 19 ans fut précédée d'un mouvement ascendant de fortes pulsions sexuelles apaisées seulement par des poussées de masturbations compulsives accompagnées d'un fantasme de pénétration. Des fantasmes de voyeurisme ou éphébo-philiques pouvaient aussi provoquer son excitation. Outre son intérêt précoce pour la sexualité, son puissant désir et ses fantasmes précoces de pénétration vaginale, parfois réalisés par l'utilisation d'objets phalliques, Joan n'a pas repéré de situations sexuelles inappropriées ou traumatiques (sexuelles ou non sexuelles). Ses désirs déviants ont pris progressivement plus d'ampleur au point de la submerger aux deux jours. Ceux-ci pouvaient être relativement comblés par l'agir ou par le simulacre suivant le téléphone obscène. Les fantasmes de Joan ont été moins investis ou conscientisés en raison du passage à l'acte total ou partiel. L'ultime satisfaction provenait de l'apport d'un sentiment euphorique d'être en vie, d'avoir dépassé le sentiment de solitude.

Est-ce à dire que la sexualité atypique féminine suivrait le profil d'une intériorisation de l'excitation sexuelle déviante et une extériorisation de cette dernière pour les hommes ? L'érotisation atypique pourrait se différencier selon le but que l'excitation déviante cherche à atteindre : celle de l'homme tendrait vers les objets partiels externes (l'homme fétichiserait plus facilement), tandis que la femme métaboliserait la sienne à travers son propre corps ou à travers le corps de l'autre, qu'elle se serait préalablement approprié (Wellson, 1992).

Cela signifie-t-il que la conduite sexuelle atypique serait moins grave, c'est-à-dire qu'elle serait chargée d'anxiétés moins archaïques ou fondée sur un conflit moins enraciné ? S'il est possible que les formes subtiles d'une érotisation atypique soient plus prévalentes chez la femme, le risque demeure de confondre les érotisations antifusionnelles prépondérantes avec la sexualisation atypique ou perverse.

Dans le cas de l'érotisation paraphilique, ce sont les facteurs psychologiques qui contribuent à son éveil et non seulement un contexte dépersonnalisé, vidé de toutes qualités fusionnelles : l'hostilité, l'absence de menace interne, le mystère, l'illusion de l'absence de danger, la vengeance, la transformation du traumatisme en triomphe, le risque et la déshumanisation (fétiche ; Stoller, 1979).

L'érotisation atypique est reconnue comme un désordre sévère, un conflit enraciné dans la sexualité d'un individu. En ce sens, les fragilités inhérentes au parcours ontogénique de chaque sexe m'apparaissent comme une explication significative, en congruence avec le type de rupture lors de ce développement sexuel. Selon Crépault (1997), en raison d'une vulnérabilité de l'identité de genre plus significative, l'homme utiliserait, plus que la femme, la sexualité défensivement. Selon les principes sexoanalytiques, le garçon doit effectivement se désidentifier de sa mère pour mieux appréhender sa genralité. Le processus de masculinisation est complexe, car il l'oblige à effectuer un difficile passage de la féminité à la masculinité. De son côté, l'acquisition de l'identité chez la fille ne nécessite pas une désidentification de sa mère, et ainsi elle peut jouir d'une plus longue période symbiotique. Paradoxalement, s'il se produit un processus conflictuel, la sécurité intérieure devient compromise et il risque d'en résulter une atteinte des couches archaïques du développement, laquelle affectera le processus évolutif de la fonction érotique. Sa fragilité sur le plan des complexes narcissique et fusionnel risque de s'étendre au complexe genral.

Néanmoins, l'exploration de la signification du mode d'érotisation atypique chez ces femmes m'a démontré l'importance de saisir le sens de ce conflit dans ses idiosyncrasies. Cerner adéquatement les indices de sa ou de ses dynamiques originales oblige à un regard unique sans le confiner à la version masculine. L'incertitude de la masculinité est donc à l'homme ce que l'incertitude de l'identité personnelle est à la femme. À chaque nouvelle étape où l'on fait intervenir les désirs antagonistes, ces fragilités sont de nouveau activées. Les aspects atypiques des érotisations doivent être appréhendés dans le sens des vulnérabilités inhérentes à chaque sexe. Ainsi pourra-t-on mieux comprendre les composantes du dimorphisme sexuel.

LE TRAITEMENT SEXOANALYTIQUE

L'érotisation atypique chez la femme est à la fois un phénomène obscur et subtil. Le processus thérapeutique suivi avec une telle clientèle augmente en complexité en raison de la présence d'autres troubles sexuels secondaires sur le plan de la relation conjugale. Donc, seuls les points saillants spécifiques du processus sexoanalytique seront mis en perspective en vue de servir d'éclairage dans le cheminement.

L'étape première du travail en sexoanalyse consiste à évaluer minutieusement la demande sexologique. Celle-ci peut cacher dans plusieurs cas une demande défensive. Par exemple, quelques femmes se plaignaient principalement d'une anorgasmie coïtale ou d'un désordre amoureux. Si, dès le début, la femme divulgue son érotisation atypique, elle devrait se sentir libre de décrire son désordre sexuel en évitant toute question qui pourrait être perçue inquisitrice, ce qui équivaldrait à *forcer un secret*. Il est préférable à cette étape de moduler la description trop détaillée. Cette évaluation représente une occasion de bien cerner les motifs du désir de changement, car parfois consciente de sa dynamique sexuelle atypique, la femme ne cherche qu'à se départir des conséquences néfastes sans nécessairement altérer son mode d'érotisation primaire. Ces séances d'évaluation obligent donc à un diagnostic différentiel et, de plus, forcent à distinguer entre le manifeste et le latent de l'atypie sexuelle, entre son aspect primaire et secondaire ainsi qu'à la situer par rapport aux autres érotisations antifusionnelles. Bref, ces aspects ajoutés aux sentiments négatifs que suscitent de telles orientations sexuelles nécessitent une *évaluation continue*. Outre les

critères habituels d'indications sexoanalytiques, une attention particulière doit être portée aux traits de personnalité pour juger de la pertinence d'un tel processus et de la réponse à y donner.

L'érotisation atypique joue un rôle capital dans l'économie psychique de ces femmes et, en ce sens, une attention particulière et le temps nécessaire doivent être accordés à l'établissement d'une bonne alliance thérapeutique. Dès les premières rencontres du cheminement, j'ai trouvé utile d'examiner la fonction dynamique entre le fantasme et la réalité et celle de l'espace psychique afin de déterminer de prime abord les fragilités psychologiques (décompensation, histoire de dépression, abandon, augmentation du potentiel de violence dans le fantasme ou l'agir) à prévoir en cours du processus. Dans cette optique, les séances d'exploration du territoire sexuel, fantasmatique ou personnel, doivent viser des objectifs modestes dans le sens d'un élargissement du monde imaginaire.

Le travail d'érosion de la forteresse fantasmatique est souvent long et exige un respect de ces fragments fragiles divulgués comme en archéologie. Sauvegarder l'écart entre le fantasme et la réalité facilite le processus. Paradoxalement, le travail sur l'imaginaire a parfois pour effet de vivifier le fantasme, de le concentrer au point qu'il domine dans la réalité. Il peut même contaminer le transfert et le pervertir. Cependant, le plus souvent, l'ouverture fantasmatique peut malgré tout amener une déflation du fantasme et provoquer des conséquences débilitantes (sentiment de vide ou de dépersonnalisation, de vulnérabilité psychologique, de résurgence de symptômes infantiles, terreurs nocturnes, stress post-traumatique, attaques de panique).

La survenue de rêves reste encore le meilleur indicateur de cette capacité d'exploration en minimisant les heurts: c'est le signal pour approfondir le travail sur l'imaginaire et faire appel à des techniques pour accéder au matériel latent. Il m'a été utile de garder à l'esprit ce qu'une patiente m'a révélé de son expérience: « Mes rêves veulent décrire ce qui m'est secrètement excitant et mon fantasme veut le cacher. » Par ailleurs, la compréhension des bénéfices de l'abstinence fantasmatique ou de l'agir a pour effet éventuellement de sécuriser la patiente et d'annihiler certaines anxiétés liées à la perte de son mode d'érotisation. Plusieurs arrivent à concevoir que leur érotisme est stimulé par une forte anxiété et non par une pure excitation.

Contrairement à Stoller (1975) qui soulève que la *clé du fantasme* ne sera révélée que lorsque la confiance sera totale, je suis plutôt d'avis que la femme pourra renoncer à son désir de préserver ce *noyau nucléaire fantasmatique*, lequel préserve la vitalité de son érotisme atypique, jusqu'à ce qu'elle soit convaincue de pouvoir ancrer un autre contenu fantasmatique. Cette transformation de la fantasmatique se fait *par îlots* et s'accompagne de *fuites fantasmatiques*.

Enfin, les points majeurs à retenir lors d'une telle intervention sexoanalytique sont que l'érotisation atypique chez la femme est une réalité clinique et se manifeste d'une manière différente de celle de l'homme. Ensuite, cette problématique nécessite une considération de sa gravité en fonction d'un continuum. Il faut également l'observer de façon différentielle dans ses diverses formes, ses idiosyncrasies et, notamment, par rapport à celle de l'homme, tant dans les particularités des facteurs dynamiques et étiologiques, dans ses manifestations cliniques que dans ses motivations à l'agir.

Le processus thérapeutique long et sinueux où l'imaginaire joue un rôle central plutôt que périphérique souligne la pertinence de l'approche sexoanalytique pour aborder ce type de désordre sexuel. Finalement, l'étude et la classification des érotisations atypiques donneront sans aucun doute matière à de futures recherches. Le regard sexoanalytique en est encore à ses débuts et la réponse favorable et motivée des patientes à cette intervention sexologique mérite un approfondissement de notre compréhension.

BIBLIOGRAPHIE

- AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION (1994). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, 4^e éd., Washington (D.C.), American Psychiatric Association. Trad. française DSM-IV – *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Paris : Masson (1996).
- AUBUT, J. (1999). « Paraphilies », dans J. AUBUT, P. LALONDE, F. GRUNBERG (dir.), *Psychiatrie clinique : approche bio-psycho-sociale. Introduction et syndromes cliniques*. Tome I (p. 614-634). Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris : Payot.
- FENICHEL, O. (1945). *The Psychoanalytical Theory of Neurosis*. New York : W.W. Norton.
- FINKELHOR, D. (1986). *Sourcebook on Child Sexual Abuse*. Beverly Hills, CA : Sage.

- FREUD, S. (1905). *Three Essays on the Theory of Sexuality*. Standard Edition, vol. 7, Londres : Logarth Press.
- HERMAN, J.L. (1992). *Trauma and Recovery*. New York : Basic Books.
- HUNTER, J.A. et R. MATHEWS (1997). « Sexual Deviance in Females », dans D.R. LAWS et W. O'DONOHUE (dir.), *Sexual Deviance: Theory, Assessment, and Treatment* (p. 465-480). New York : The Guilford Press.
- KAPLAN, L.J. (1991). *Female Perversion: The Temptations of Madame Bovary*. New York : Doubleday.
- KAPLAN, H.S. (1995). *The Sexual Desires Disorders: Dysfunctional Regulation of Sexual Motivation*. New York : Brunner / Mazel.
- KAPLAN, M.S. et R.B. KRUEGER (1997). « Voyeurism », dans D.R. LAWS et W. O'DONOHUE (dir.), *Sexual Deviance: Theory, Assessment, and Treatment* (p. 297-310). New York : Guilford Press.
- KRAFFT-EBING, R.V. (1886). *Psychopathia Sexualis*. 16^e et 17^e éd. Trad. française par René Lobstein, Paris : Payot (1963).
- MEYERS, J.K. (1995). « Paraphilias », dans H.I. KAPLAN et B.J. SADOCK (dir.), *Comprehensive Textbook of Psychiatry VI* (vol. 1, 6^e éd., p. 1334-1347). Baltimore : Williams & Wilkins.
- MORGENTALER, F. (1988). *Homosexuality, Heterosexuality, Perversion*. Trad. A. Aebi, P. Moor (dir.). Hillsdale, New Jersey : Analytic Press.
- QUAMSTROM, L. (1983). « The Girl who had Sex with the Dead ». *Hustler*, avril 1983, p. 55-62.
- RICHARDS, A.K. (1990). « Female Fetishes and Female Perversions: Hermine Hug-Hellmuth's "A case of Female Foot or more Properly Boot Fetishism Reconsidered" », *The Psychoanalytic Review*, vol. 77, n° 1, p. 11-23.
- RICHARDS, A.K. (1989). « Romance with Pain: A Telephone Perversion in a Woman ? » *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 70, n° 1, p. 153-163.
- SPRINGER, A. (1996). « Female Perversion: Scenes and Strategies in Analysis and Culture ». *Journal of Analytical Psychology*, vol. 41, n° 3, p. 325-338.
- STOLLER, R.J. (1993). « Dynamiques des troubles érotiques », dans A. FUNE, A. LEGUEN et A. OPPENHEIMER (dir.), *Les troubles de la sexualité*. Paris : Presses universitaires de France.
- STOLLER R.J. (1979). *Sexual Excitement*. New York : Pantheon Books.
- STOLLER, R.J. (1975). *Perversion: The Erotic Form of Hatred*. New York : Pantheon Book.
- WELLDON, E.V. (1992). *Mother, Madonna, Whore: The Idealization and Denigration of Motherhood*. New York : Guilford Press.
- WESTERLUN, E. (1992). *Women's Sexuality after Childhood Incest*. New York : W.W. Norton & Company.

LE VAGINISME

De la fermeture à l'enfermement

Denise Badeau

Nous ouvrirons ce chapitre en rappelant quelques notions théoriques sur la maturité psychoaffective et sexuelle ainsi que sur le vaginisme ; ces notions, présentées de façon sommaire et informative, aideront à mieux comprendre notre illustration clinique.

Les principes concernant la maturité psychoaffective et sexuelle sont tirés des écrits de Crépault (1997), Dolto (1983), Tugrül et Tabacki (1997) :

1. La fille, pour grandir et atteindre la maturité, a besoin d'intégrer ses organes génitaux dans sa structure psychique. Pour obtenir une identité féminine bien établie, elle doit à la fois s'identifier au parent du même sexe et s'en séparer, mais l'attitude des mères surintrusives et manquant de limites claires dans l'identification primaire et dans la dépendance infantile fait que l'enfant-fille reçoit des messages confus non aidants

dans le soutien pour comprendre et intégrer les anxiétés associées uniquement à la sexualité féminine (Tugrül et Tabacki, 1997). Un lien est fait entre l'image corporelle, la dysfonction sexuelle et l'identité de genre.

2. «[...] la fille qui est physiologiquement saine sexuellement doit non seulement avoir connu des hommes, étant enfant, pour ressentir le désir de communiquer avec eux à travers sa mère et comme elle; mais il faut qu'elle voie sa mère en accord électif avec un homme, et qu'un homme au moins soit attentif au bébé-fille, pour que son sexe s'éveille à son désir féminin en conformité au comportement de sa mère [...]» (Dolto, 1983, p. 193).
3. «Ce n'est que lorsque l'individu a acquis une certaine maturité psycho-affective qu'il devient capable non seulement d'accepter les différences, mais de s'enrichir à partir d'elles» (Crépault, 1997, p. 80).

L'intimité affective implique une certaine ouverture à l'autre, un «échange des cœurs» grâce auquel sont partagés les états d'âme, les sentiments les plus profonds, les fragilités émotionnelles. Ce dévoilement, cette mise à nu émotionnelle est possible à la condition d'avoir confiance en l'autre, d'être profondément convaincu de l'authenticité des sentiments de l'autre. Dans l'état amoureux, on retrouve une disponibilité quasi totale à l'autre, ce qui est propice à l'intimité affective (Crépault, 1997, p. 81).

En contrepartie, l'androphobie est bien installée dans l'imaginaire féminin. Cette peur de l'homme s'exprime par la hantise d'être violentée physiquement, d'être agressée sexuellement, d'être manipulée. Les femmes qui se posent comme victimes ont une plus grande propension à recourir à de tels fantasmes (dont l'une des fonctions est précisément de maintenir leur misandrie). En règle générale, les femmes ont toutefois plus de facilité à établir une intimité affective avec le sexe opposé: elles dévoilent plus aisément leur intériorité émotionnelle et leurs insécurités. Est-ce parce qu'elles ont des besoins fusionnels plus impérieux, ou parce qu'elles se sentent moins menacées par un lien fusionnel? Chose plus évidente, la relation fusionnelle peut être perçue par l'homme comme une atteinte à sa masculinité (l'homme censément fort doit cacher ses besoins fusionnels!) alors que la femme risque moins de se perdre dans sa féminité lorsqu'elle se laisse aller à une intimité affective (Crépault, 1997, p. 82-83).

Le vaginisme, tel qu'il est défini dans le DSM-IV, est «une contraction involontaire, répétée, persistante, des muscles périnéaux qui entourent le tiers externe du vagin, en cas de tentative de pénétration par le pénis, le doigt, un tampon ou un spéculum (critère A). L'affection

doit être à l'origine d'un désarroi marqué ou de difficultés interpersonnelles (critère B). L'affection n'est pas mieux expliquée [...] » par une autre dysfonction sexuelle « et n'est pas due exclusivement aux effets physiologiques directs d'une affection médicale générale (critère C). Chez certaines femmes, la simple anticipation d'une pénétration vaginale peut déclencher un spasme musculaire. La contraction peut aller de légère, responsable d'un certain resserrement et d'une certaine gêne, à sévère, empêchant la pénétration » (p. 602-604).

Le vaginisme peut être généralisé ou situationnel, de tout temps ou acquis.

La femme peut être capable d'excitation, de lubrification et d'orgasme, mais la pénétration est douloureuse, voire impossible (Fliegelman, 1990). De l'avis de Harrison (1996) :

Le vaginisme n'est pas un défaut physique, ni une maladie. C'est un état émotionnel dans lequel les causes psychologiques se manifestent par une réponse physique. Il ne s'agit pas tellement d'un problème vis-à-vis de la sexualité sinon de l'intimité d'une femme, de conflit mettant en cause la dépendance et la confiance ainsi que des rapports que cette femme entretient avec son corps. [...] Il s'accompagne d'un sentiment de honte, ce qui explique pourquoi ces femmes et leurs partenaires souffrent en silence et sont réticents à exposer leurs problèmes. La honte et la gêne que provoque le vaginisme sont telles que c'est un sujet dont on discute rarement et sur lequel on n'écrit pas (p. 223).

L'omission ou la mauvaise appellation des parties génitales féminines par les parents peuvent occasionner un délai dans l'assimilation de la connaissance concernant le vagin et le clitoris, leur lieu et leurs fonctions, spécialement comme sources potentielles de renforcement agréable par les sensations corporelles. Cette omission ou mauvaise identification peuvent aussi renforcer les tabous concernant la sexualité féminine (Tugrül et Tabacki, 1997).

Les auteurs qui traitent du vaginisme lui reconnaissent différentes causes *organiques* ou *psychologiques* ; parmi les *causes organiques* les plus fréquemment mentionnées, citons les anomalies congénitales : un hymen imperforé, l'absence de vagin, un hymen rigide, une colporraphie extensive antérieure ou colpopérinéorrhaphie postérieure, l'atrophie vaginale, une vulvovaginite, une infection du col, de l'utérus ou des annexes, l'herpès génital, des condylomes acuminés, de l'endométriose, des tumeurs cervicales ou des polypes, une lubrification inadéquate en raison d'un manque d'excitation, la constipation, des douleurs pelviennes chroniques de toute étiologie et d'autres douleurs qui nuisent à la relaxation.

Parmi les causes *psychologiques*, nous reconnaissons les suivantes (liste non exhaustive cependant) : un conditionnement négatif précoce face à la sexualité en raison de règles strictes ou d'enseignements religieux, une première rencontre sexuelle coïtale physiquement ou psychologiquement douloureuse, la culpabilité, un premier examen gynécologique traumatisant, une phobie des maladies sexuellement transmissibles et de la grossesse, une homosexualité latente, un traumatisme sexuel (par exemple viol, inceste, molestation), une dysfonction sexuelle du partenaire (problème érectile ou éjaculation précoce), des problèmes conjugaux non sexuels.

Dolto (1983) qualifie le vaginisme de névrose phobique dont le noyau résiderait dans :

[...] le fantasme précoce du viol éviscérateur par la mère, alors que la petite fille très précocement érotisée, même avant la castration primaire, désire le viol trucidant par le père ? [...] dans tous les cas que j'ai vus, il s'agissait d'un symptôme de refoulement majeur de la libido de tous les stades, mais surtout du stade génital et oral » (p. 184).

Crépault (1997) soupçonne chez la femme vaginique l'appréhension d'une « destruction corporelle et une contamination par le *mauvais pénis*. Dans certains cas, ces fantasmes sont si prégnants que la femme ferme son territoire génital et devient vaginique. C'est une **fermeture** au *mauvais pénis*, mais aussi une protection contre l'homme intrusif et envahisseur » (Crépault, 1997, p. 83). Bureau (1989) apporte une compréhension quelque peu différente :

[...] le vaginisme peut résulter du réflexe de protéger le dernier refuge de la personne. En effet, envahie de partout et en tout (dans ses émotions, dans ses valeurs et même jusque dans son identité sexuelle), la femme peut par réflexe bloquer l'intromission dans son identité vaginale. Au moins en ce lieu, l'envahisseur sera stoppé. Ce dernier n'est pas toujours le partenaire réel mais peut être l'homme fantasmé – celui qu'elle imagine comme un envahisseur de son intimité (p. 47).

Le corps passage-au-monde de la personne devient un lieu privilégié pour ériger ses murs et ses défenses. Si l'identité sexuelle se cristallise autour de la fragilité et son paraître dans un esthétisme délicat, toute approche menaçante à cette délicatesse et à cette fragilité suscite un réflexe de **fermeture** corporelle. Dans ce cadre de « regardez mais ne touchez pas », seule une approche aussi délicate, celle par exemple d'une autre femme, pourrait rejoindre l'intimité vaginale (p. 47).

Le sur-investissement de l'intégrité corporelle et la sur-conscience de la douleur physique peuvent chez la femme qui souffre de vaginisme se diluer dans l'augmentation de la tension érotique. Plus le désir sexuel pour le partenaire – plus le goût d'être habitée par lui est grand,

moins la conscience est disponible pour la peur de la douleur ou la crainte de la blessure. Il y a donc avantage de faciliter la tension du désir sexuel (p. 48).

Notons que Crépault (1997) et Bureau (1989), quand ils parlent de vaginisme, abordent le thème de fermeture, pour l'un au mauvais pénis, pour l'autre à la fermeture corporelle.

LES CARACTÉRISTIQUES DE LA FEMME VAGINIQUE

LA PEUR

Nous identifions différentes peurs, tout aussi inhibantes les unes que les autres :

- peur du mauvais pénis qui envahit, qui force les parois du vagin, qui défonce : le vagin est trop petit, le pénis est trop long, trop gros... Le pénis est une arme dangereuse qui peut la détruire corporellement ;
- peur de l'homme, du différent ;
- peur viscérale du sexe ;
- peur des relations sexuelles impliquant la pénétration vaginale ;
- peur de la grossesse, de l'accouchement ;
- peur de la perte : de l'amour de ses parents, du rêve d'amour inconditionnel, de la virginité ;
- peur du passage de l'état de petite fille à celui de femme ; peur de grandir ;
- peur de ne pas être à la hauteur...

Cette caractéristique de la peur est soulignée par la plupart des auteurs qui abordent le vaginisme. Ces peurs sont quelquefois liées aux histoires racontées par la mère concernant le sexe, les naissances difficiles, les enfants mort-nés, les fausses couches, la douleur ressentie... Les femmes vaginiques témoignent d'un lien habituellement très fort avec la famille et particulièrement avec leur mère qui continue d'exercer un pouvoir, voire un contrôle sur son enfant.

On se rend compte que l'immaturation génitale de ces vaginiques a une fonction défensive : elle permet de conserver l'espoir d'être aimée un jour inconditionnellement par la mère. Ces vaginiques ne protègent pas un lien comblant qu'elles ont eu avec leur mère ; au contraire, elles souffrent fondamentalement d'un vide maternel, et elles se ferment à l'homme pour ne pas être infidèle à la « mère promise » (Crépault, 1997, p. 238).

LES FANTASMES – LA DOULEUR

Les fantasmes de destruction, d’envahissement, de contrôle sont très présents chez la femme vaginique. Le thème de la douleur occupe une place importante dans son discours conscient. Elle répétera : « J’ai peur d’avoir mal... Le pénis est trop énorme pour mon vagin, il va me blesser... J’ai déjà eu de la douleur lors d’une tentative de pénétration... » C’est encore plus vrai lorsque le vaginisme est consécutif à une dyspareunie. La peur de la souffrance physique peut toutefois masquer d’autres anxiétés plus profondes.

L’INFANTILISME – L’IMMATURITÉ PSYCHOAFFECTIVE ET SEXUELLE

La femme vaginique donne souvent des signes d’infantilisme ; elle a l’allure d’une petite fille dans un corps de femme. Cela se manifeste notamment dans son langage, sa gestuelle, son regard, son sourire. S’accrochant désespérément à ses rêves d’enfance, elle se sent incapable d’assumer le rôle de la femme adulte ; elle ne peut devenir ni une épouse, ni une mère, ni une amante. Son vagin, celui d’une petite fille, est trop petit pour accueillir un pénis si énorme, celui d’un homme adulte. À mon sens, la peur du pénis n’est qu’une conséquence de la conviction profonde de la vaginique d’avoir un vagin trop petit, un vagin immature. Pour certaines vaginiques, c’est dans la relation fantasmatique à la mère que réside la clé de l’énigme. Voyons ce que certains auteurs en disent :

En règle générale, la vaginique a des composantes phobiques. Il n’est pas rare de retrouver chez elle, en plus, une configuration infantile et des traits hystériques. Sa libido est relativement intacte ; bon nombre de vaginiques ont des désirs et des fantasmes érotiques et parviennent à l’orgasme dans un contexte masturbatoire ou lorsqu’elles sont caressées par leur partenaire à la condition d’être assurées qu’il n’y aura pas de pénétration. D’ailleurs, la vaginique est ordinairement très sélective dans le choix de ses partenaires sexuels ; elle aura tendance à choisir un homme qui pourra se faire complice de son vaginisme parce qu’il doute lui-même de sa puissance coïtale. Quand il y a « coïtisme à deux », i.e. une collusion entre un impuissant coïtal et une vaginique, la complicité peut durer pendant plusieurs années. Dans bien des cas, seul un désir d’enfant amènera le couple à consulter et à dissoudre leur union « sexotique » (Crépault, 1997, p. 236).

Dans leur personne généralement très féminine d’aspect, incapable consciemment d’agressivité défensive, les femmes vaginiques sont pour les hommes qu’elles aiment et qui les recherchent, pleines de charme, de douceur, de tendresse (Dolto, 1983, p. 183).

Les rêves des vaginiques sont des rêves de dangers élémentaires cataclysmiques : fournaïses, éclatement phobogène après le réveil, et à peine verbalisables (Dolto, 1983, p. 183).

Sans doute refuse-t-elle également de s'identifier à sa mère et de devenir adulte. Elle dit : « dans la sexualité, je garde un peu mon côté bébé : j'ai besoin de quelqu'un à côté de moi pour me tendre la main au cas où je me planterais, je me sens toute petite ! » (Faye, 1992, p. 27).

La sexualité génitale n'est accessible qu'à ceux qui ont acquis un sentiment minimum de sécurité dans leur propre peau. (Anzieu, dans Faye, 1992, p. 27)

Très fréquemment la relation mari-femme était proche, bien que paternaliste, quand la femme dépendait de bien des façons de l'homme. On a souvent entendu des commentaires de femmes relatant leur peur des relations sexuelles depuis l'enfance. Un lien très fort et assez inusuel, très ténu, pouvait être observé entre ces femmes et leur famille d'origine, spécialement avec la mère. Cela ne signifie pas que les rapports familiaux étaient toujours excellents, mais simplement que la mère avait continué à exercer un pouvoir et un contrôle sur son enfant. Il semblerait que ce lien très fort mère-fille ait inhibé la femme, l'empêchant de s'accomplir sexuellement et de laisser quelqu'un d'autre l'approcher. Ce genre de patientes ont éprouvé le besoin d'exprimer ce problème au début de la thérapie et c'est seulement en se laissant aller et en s'éloignant de cette relation que des rapports ont pu avoir lieu avec leurs partenaires (Harrison, 1996, p. 227).

LES PARENTS DE LA FEMME VAGINIQUE

Examinons maintenant certaines caractéristiques des pères et des mères, les relations parentales étant importantes dans l'étiologie du vaginisme.

Les **pères** des femmes vaginiques sont souvent agressifs et menaçants, extrêmement critiques, moralisateurs, surprotecteurs et ils ne respectent pas l'intimité et les limites de leurs filles, tandis que les **mères** sont présentées comme étant surintrusives et (comme nous l'avons exprimé plus haut) manquant de limites claires dans l'identification primaire et dans la dépendance infantile. L'enfant-fille reçoit des messages confus, non aidants dans le soutien dont elle a besoin pour comprendre et intégrer les anxiétés associées uniquement à la sexualité féminine.

La relation des parents entre eux est souvent pauvre. Ces parents abusent physiquement et émotionnellement de leurs enfants, de leurs filles ; leurs attitudes sont autoritaires et oppressives. Ils sont dominants, intrusifs et ont généralement été abusés physiquement et verbalement dans leurs familles. Écoutons les propos d'Olivier (1998, p. 41) :

[...] certains parents incapables de supporter les cris du bébé [de l'enfant] pensent les interrompre par la violence de leurs propres cris et par des coups, imparables pour l'enfant. Effectivement le bébé est sidéré et décontenancé... Il ne criera plus si fort si c'est pour recevoir des coups ! Certains enfants, très malmenés, ne savent plus que geindre [jusqu'à devenir sans voix]. Plus tard, ils deviendront des êtres coupables d'exister, et soumis essentiellement au désir de l'autre. [...] morts à leurs propres désirs, ce sont des êtres dépressifs.

La relation de la fille avec les parents est plus importante dans l'étiologie du vaginisme que les relations des parents entre eux.

LE CONJOINT, MARI OU PARTENAIRE DE LA FEMME VAGINIQUE

Les caractéristiques que les auteurs consultés ont énumérées sont les suivantes :

Les maris des femmes vaginiques sont faibles, réservés, sobres, gênés, confiants, dépendants, surprotecteurs, attentifs ; ils ont peur de leur propre agressivité ; passifs, ils manquent d'affirmation de soi. Ils présentent une fréquence plus élevée de dysfonctions sexuelles. Ils semblent accepter le problème en n'étant pas très insatisfaits de la situation et trouvent une façon de composer avec (Tugrül et Tabacki, 1997).

Grafeille (1984) ajoute :

Le plus souvent il s'agit d'un homme timide (réservé), doux, souriant, fragile, larmoyant facilement, parlant à voix basse, tenant les bras de sa compagne comme des verres de cristal, ou suivant docilement son amie, poupon hésitant, non sensuel, inoffensif, en un mot « non pénétrant ». La virilité lui est inconnue, ou est écroulée ; il est mou, faible, sans vigueur. La motivation première du choix de la femme est sa gentillesse (p. 108).

Le hasard n'existe pas. N'importe qui ne présente pas un vaginisme et ce n'est pas « Monsieur tout le monde » qui épouse une vaginique. Le choix du partenaire se fait par complémentarité et jamais par hasard, là où il existe un terrain de reconnaissance... « là où il est possible de le confondre avec cette image du père ». Le partenaire sexuel est souvent choisi à l'opposé du père. Le mari est toujours impliqué dans ce problème (p. 106).

D'après Friedman, 50% des maris ont des troubles sexuels, 13% deviennent impuissants à la guérison de la femme. Dans une étude portant sur 100 cas, 14% des partenaires avaient des troubles sexuels : impuissance, anéjaculation, éjaculation précoce (Grafeille, 1984).

Les difficultés sexuelles présentées par ces maris ou partenaires se situent sur le plan psychodynamique : une angoisse de castration, une homosexualité latente et une composante masochiste. On retrouve aussi une éducation rigide avec des carences importantes. Il résulte des difficultés vécues dans le développement libidinal une série de situations fantasmatiques où la libido se satisfait dans des systèmes symboliques d'équilibre ou de compromis. Ce sont des images effrayantes ou attirantes du père, de la mère, du pénis paternel, des propres organes sexuels. Les péripéties de cette histoire des pulsions, de leurs images et de leur charge libidinale positive ou négative marquent ainsi d'une particulière vulnérabilité le développement ultérieur (Ey, dans Grafeille, 1984, p. 106).

La pénétration est devenue non indispensable, voire accessoire. Le conjoint se contente de relations sexuelles immatures faites d'attouchements, de jeux de caresses parfois subtils, d'enfantillages (tapes légères, chatouilles...), d'étreintes tendres. Cette situation est le plus souvent maintenue par lui. On peut s'étonner de l'« hyper-patience » de ces hommes qui peuvent rester des années à attendre. L'homme va garder cette femme et l'épouser. Son problème à elle l'abrite lui. Ces hommes ont souvent peu de désirs, peu de besoins, ils suivent les demandes de leur femme sans jamais les devancer (Grafeille, 1984, p. 109).

L'impuissance est le plus souvent due à :

- une anxiété accumulée pendant des mois ou des années de vie conjugale durant lesquels le couple a joué avec la peur (de faire mal, d'avoir mal) ;
- un manque de stimulation sexuelle ; le couple ayant eu recours précédemment à des stimulations le plus souvent extragénitales ne sait pas comment se comporter quand il prend la décision du coït ;
- la peur de ne pas réussir. Le vaginisme étant disparu, les déficiences sexuelles du conjoint risquent d'être mises en évidence (Grafeille, 1984).

L'anéjaculation chez l'homme est très souvent liée à la peur d'engendrer un enfant rival qui entrerait en compétition avec lui et détournerait à son profit une partie de l'amour de sa femme. Elle peut

être liée aussi à l'existence de conflits graves, restés muets jusque-là : culpabilité incestueuse refoulée, perception d'une agressivité intense, tendance à l'échec, peur d'une dépersonnalisation (Grafeille, 1984, p. 111).

En résumé, les écrits sur le sujet semblent indiquer qu'un grand nombre de causes sont à l'origine de cette dysfonction sexuelle. La présence de facteurs qui menacent la personne par l'intermédiaire de sa vie sexuelle semble être souvent invoquée dans l'étiologie du vaginisme. Ces facteurs peuvent être lointains (éducation sexuelle conservatrice, attitude oppressive des parents) ou plus récents (histoire de violence sexuelle). Ils peuvent être globaux (problèmes conjugaux ou familiaux) ou propres à la sexualité (croyance que le sexe est mauvais ou source de douleur), cognitifs (croyance que les organes génitaux sont dégoûtants) ou reliés à des situations sexuelles (viol ; Trudel, 2000).

LA DÉCISION DE CONSULTER

Comme nous l'avons déjà exprimé précédemment, c'est très souvent le désir d'enfant qui amène le couple en thérapie (Crépault, 1997 ; Tugrül et Tabacki, 1997).

LE TRAITEMENT DU VAGINISME

Parce qu'il comporte un élément phobique, le vaginisme répond bien à un traitement comportemental ; la plupart des auteurs consultés appuient cette assertion. Masters et Johnson (1971) ont rapporté un taux de succès de 100 %. Mais, selon Crépault (1997, p. 236-238),

[...] la disparition du spasme vaginal, par des techniques purement comportementales (désensibilisation systématique, exercices périnéaux, dilatation vaginale, etc.) et des conseils pédagogiques, ne s'accompagne pas automatiquement d'une véritable ouverture mentale à la pénétration. Il ne suffit pas d'endiguer la phobie du coït et d'éliminer la contracture vaginale. Il faut aussi créer une disponibilité mentale et, encore mieux, une érotisation intrapsychique de la relation coitale. Pour ce faire, il faut explorer l'inconscient sexuel et les significations du vaginisme dans l'organisation psychique.

Pour Faye (1992), la relaxation peut servir d'ouverture à une approche plus analytique et révéler « une boule là, comme un poing au creux du ventre, avec une difficulté à respirer, et toujours l'impression que l'air ne passe pas » (p. 26).

Le corps de la femme vaginique est pour elle une prison et une [...] drôle de prison que celle où on accumule tout ce que les parents ne veulent pas entendre, ne peuvent pas supporter ou interdisent de dire : c'est tout cela qui constitue le refoulement névrotique **qui empêche de respirer vraiment, de dire vraiment, de pleurer vraiment** ; quand on a une névrose, on passe son temps à corriger son look [*sic*], à trier ses mots, à régler sa distance avec l'autre, cette distance que les parents nous ont obligés à respecter, cette ligne de neutralité derrière laquelle ils nous ont maintenus, pour leur confort ou leur rassurement personnel (Olivier, 1998, p. 43 ; c'est nous qui soulignons).

Illustration clinique

LYNE

Lyne est une femme de 37 ans, jolie, menue de taille, avec une tête qui apparaît disproportionnée par rapport au reste du corps, issue d'une famille de quatre enfants (deux garçons, deux filles ; Lyne précise que les deux garçons sont bégues) dont elle occupe le deuxième rang, précédée d'un garçon et suivie d'une fille. Sa famille appartient à la classe moyenne. Le père est actuellement retraité de l'enseignement et la mère (infirmière) retraitée de la santé.

Lyne, quand elle parle de ses parents, présente son père comme un père absent, mais sévère et exigeant. Il pouvait à l'occasion s'intéresser au développement psychosexuel de ses enfants autant qu'aux succès scolaires. Il pouvait, de temps à autre, être gentil avec sa fille, et ce, jusqu'à l'âge de la puberté. La mère, elle, plus présente et ouverte sur les choses sexuelles, donne l'information (descriptive) à ses filles sur les menstruations, la grossesse, en qualifiant les hommes de profiteurs : « ils ne pensent qu'à ça ». En tant que femme, il faut être vigilante, ne pas se faire avoir par eux ; il faut être capable de gagner sa vie, d'être indépendante. La mère investit Lyne de deux rôles : celui de confidente et celui de substitut maternel pour ses frères et sa sœur. Alors que Lyne a 10 ans, elle se souvient que sa mère lui a raconté dans les menus détails ses accouchements en insistant sur la douleur occasionnée. Lyne est fortement impressionnée par les descriptions que sa mère lui fait et prend la ferme résolution, à cet âge, que « ça ne lui arrivera pas, à elle ». Ce qu'elle révélera en cours de thérapie, lors d'une séance d'hypnose.

Lyne perçoit sa mère comme une femme aigrie, malheureuse dans sa relation de couple et dans sa vie en général. La mère, dans ses confidences, fait allusion au plaisir clitoridien obtenu parfois, mais ne parle jamais d'orgasme coïtal.

La mère exige la perfection de ses enfants et n'hésite pas à les frapper quand ils ne répondent pas à ses attentes. Lyne se souvient d'avoir porté des marques à la suite de coups assénés par sa mère qui les frappe derrière la tête et les envoie promener avec vigueur dans leur chambre : « on ne portait pas à terre » ; elle insulte, ridiculise, exerce une violence verbale. Lyne se sent rejetée, pas à la hauteur, jamais à la hauteur. Enfant, elle a toujours peur de déplaire, se sent petite, nulle, pas importante, mise à l'écart, pas capable.

À la maison, la règle du silence était très importante ; il ne fallait pas parler des sorties tardives du père et des retours au petit matin. Il ne fallait pas exprimer ses émotions, ses désirs, ses attentes. Il fallait « terre » (quel lapsus !), non, plutôt taire, s'enterrer vivante, s'enfermer, s'ensevelir.

Lyne se souvient des oppositions, des disputes, des « engueulades » avec sa mère tout au long de son adolescence. Elle se souvient également des longues heures passées enfermée dans sa chambre pour avoir la paix.

Lyne quitte la maison paternelle pour sortir de cette atmosphère qu'elle qualifie de lourde, empoisonnée. De toute son enfance et son adolescence, elle ne se laisse pas approcher par les garçons et ne les approche pas, de peur qu'ils profitent d'elles et qu'ils exigent des contacts plus intimes que de seuls baisers. Elle se souvient très bien des longues tirades de sa mère sur le compte des hommes « qui sont tous pareils ».

Lyne vit mal la séparation, puis le divorce de ses parents. Le père quitte la mère « pour une question de sexe », selon la mère qui décharge encore davantage sa rancœur sur le dos du père. Ce qui créera une distance entre le père et les enfants.

Lyne a peur des hommes et du sexe. L'autre, l'homme, le masculin, quand il n'est pas un frère, un père mais différent du sien, un « père-bonne mère », un protecteur, quelqu'un avec qui on peut avoir des attouchements, des caresses, en éprouver du plaisir mais sans craindre la pénétration vaginale, ne peut être investi parce qu'il est dangereux, il pénètre, il envahit deux fois plutôt qu'une par le pénis et par l'enfant, parce qu'il occasionne dans les deux cas de la douleur « réelle ou fantasmée » allant jusqu'à l'intolérable, l'indicible.

Lyne dit se réserver pour l'homme de sa vie, l'homme différent des autres, l'homme bon et tendre ; car en vieillissant elle ne veut pas souffrir, et de plus, elle veut une famille pour réparer en quelque sorte l'image qu'elle en a à partir de sa famille d'origine.

De fait, Lyne rencontre un jeune homme doux, tendre, délicat, attentif, protecteur, qui prend soin d'elle. Il est de huit ans son cadet : elle a 25 ans, il en a 18. Les deux sont vierges à ce moment et souhaitent le rester jusqu'au mariage. Elle est enseignante au primaire, lui s'apprête à faire des études en actuariat. Ils s'aiment beaucoup, pratiquent des attouchements pouvant mener à l'orgasme et à l'éjaculation, mais pas de relation coïtale. Lyne est capable d'excitation, de lubrification et d'orgasme, mais la pénétration est impossible. Les deux amoureux sont de religion catholique et pratiquants. Ils respectent donc leurs principes religieux.

Le mariage a lieu deux ans plus tard. Les deux époux continuent de s'aimer beaucoup, se promettent fidélité jusqu'à la mort et projettent de fonder une famille nombreuse. Ils tentent sans succès d'avoir des relations sexuelles coïtales. Lyne a peur malgré toute la délicatesse et la tendresse de son époux ; elle a peur d'avoir mal, et s'il se fait plus insistant, elle a définitivement mal ; aucune pénétration n'est possible et le manège dure six ans sans que le couple aille consulter en vue de résoudre son problème. De plus, Lyne fait des vaginites à répétition. Ce qui lui donne une bonne raison de fuir les contacts sexuels coïtaux. Lyne, il faut le

dire, est très souvent fatiguée, malade, **contractant** (terme on ne peut plus approprié dans le cas présent) plus souvent qu'à son tour grippees, sinusites, gastrites, grippees intestinales, etc. En dépit de ce qui précède, le couple s'établit, financièrement les choses vont bien. Ils s'achètent une maison unifamiliale et le projet d'enfant devient de plus en plus important, voire urgent.

Ils décident donc d'aller consulter un sexologue; consultation de courte durée pour le mari. Convaincu que le problème ne relève pas de lui, celui-ci ne voit pas pourquoi il s'astreindrait à suivre cette thérapie de type comportemental prescrite par le sexologue. Lyne, quant à elle, poursuit cette thérapie, mais sans succès. De plus, la situation s'envenime, le couple ne se comprend plus, le mari est dépressif, Lyne l'est également. Quelques mois plus tard, le mari décide de partir. Lyne vit du rejet et effectue un deuil long et douloureux. Elle ne comprend pas qu'après de belles années d'amour, de fidélité, de projets communs, de complicité son mari la quitte. Ce qui vient confirmer ce que sa mère lui a raconté au sujet des hommes: «Le sexe, c'est bien important, ils ne pensent qu'à ça.» Dans cette séparation, elle s'identifie on ne peut plus à sa mère, elle aussi abandonnée... en raison du sexe.

C'est à ce moment de la séparation qu'elle est dirigée vers nous. La raison invoquée par la patiente lors de sa première visite est bien sûr le problème sexuel: vaginisme. Mais il y a plus et bien plus: deuil, dépression, mésestime d'elle-même, problèmes de santé physique. Lyne ne comprend pas que son mari l'ait laissée, lui qui avait promis de vivre avec elle pour le meilleur et le pire (conception du mariage dans la religion catholique). Elle pleure, pleure... Ne comprend pas, ne pardonne pas. Quand elle consulte, elle veut à tout prix régler son problème. Elle nourrit le secret désir de reprendre la vie commune avec le conjoint, ce qu'il alimente par ailleurs, étant très présent par de multiples attentions et toujours prêt à l'aider.

Pour Lyne, le vaginisme est une tare, une honte, un secret... Elle s'isole, ne parle à personne de ce qu'elle vit. Lors des premières rencontres, elle dit se souvenir, adolescente, d'avoir été soumise à un examen gynécologique très douloureux, voire impossible; la gynécologue aurait tenté de forcer l'entrée du vagin.

Quand elle se présente en consultation au début, elle dit sentir une tension marquée au niveau des organes génitaux quand elle conduit la voiture ou qu'elle est tranquillement assise à lire.

Lyne se perçoit comme **fermée** et **enfermée**, asservie par des liens qu'elle porte au cou, aux bras et aux jambes, à la poitrine et au sexe.

La **fermeture** chez Lyne est multiple:

- *fermeture physiologique*: vaginale, respiratoire (sinusites, asthme, grippees à répétition);
- *fermeture psychoaffective*: par les liens qu'elle dit porter, le silence qu'elle garde et qu'on l'oblige à garder sur ses émotions, sur ses peurs, sur sa vie et sur la vie de ses parents. Fermeture dans son attitude qu'il dit: ne vous approchez pas, ne me touchez pas.

Lyne est aussi enfermée ; **un enfermement sur elle-même** : elle ne sort pas ou sort peu, n'a pas d'amis sauf une fille dont elle dit qu'elle éprouve aussi de gros problèmes avec les hommes. Elle voit peu sa famille, particulièrement sa mère parce qu'elle la déprime et lui « siphonne » son énergie. Les autres enseignants de l'école sont ses seuls contacts, et encore, ce sont des contacts professionnels. Enfermement-isolement dans la solitude, dans ses peurs, dans le deuil de son mariage, dans son corps inaccessible, sauf si vous êtes innocent, non dangereux, non pénétrant. Corps-bulle, corps-prison, corps d'enfant immature, corps de mort.

Et si l'on revient aux principes de **la maturation psychoaffective et sexuelle** déjà énoncés :

- Lyne peut accepter les différences partiellement ; elle peut s'ouvrir, se dévoiler à l'autre, lui faire confiance, mais dans la mesure où il est non pénétrant ;
- elle n'a pas intégré ses organes génitaux de femme dans sa structure psychique ; elle se perçoit comme une petite fille ;
- elle a vécu avec une mère surintrusive, aux limites floues, qui l'utilise comme confidente, alors qu'elle n'est qu'une enfant, et comme substitut maternel pour ses frères et sa sœur ; cette mère, de plus, ne vit pas un accord électif avec son mari ;
- sa mère abuse physiquement et verbalement de ses enfants ;
- son père est absent et ne valorise pas sa fille dans sa féminité.

La **thérapie** entreprise (interrompue par la cliente affirmant qu'elle pourra vivre des relations coïtales maintenant si elle rencontre un partenaire qui lui convient), bien que d'inspiration sexoanalytique, est faite d'un ensemble d'approches et de différents outils. Mon guide : les besoins exprimés et perçus de la cliente. Les rencontres sont de 55 minutes, hebdomadaires. La motivation de la patiente est vérifiée : veut-elle guérir pour elle, pour grandir, pour avoir une plus grande estime d'elle-même ou dans l'espoir que le mari reviendra ? Lyne affirme honnêtement que ses motivations sont multiples y compris le retour du conjoint. Nous rapportons ici les différentes composantes de la thérapie.

- **Thérapie de deuil** au regard de la séparation récente, du divorce, d'une nouvelle organisation de vie, des biens matériels, de rêves d'un mariage catholique réussi, passage du statut de femme protégée à femme qui doit prendre soin d'elle, etc. Cette thérapie se fait *selon une approche humaniste* en travaillant particulièrement les données de liberté, de responsabilité, de solitude, de finitude. Il apparaît important de travailler sur le deuil tout en ne négligeant pas le problème sexuel ; la patiente espère que, si ce problème est réglé, tous les autres problèmes disparaîtront et que le mari reviendra. À plusieurs reprises, elle trouve de bonnes raisons d'entrer en contact avec lui ; le mari, se sentant sans doute coupable de la séparation et de la peine occasionnée, ne manque pas de répondre aux appels de Lyne et multiplie ses offres d'aide : il donne des conseils techniques quant à l'utilisation de son ordinateur, loge dans leur maison en vente mais restée vacante, Lyne ayant pris un appartement plus près de son travail, etc. Il demeure attentif et Lyne continue d'espérer. Le divorce n'est prononcé que 18 mois plus tard.

Lyne est vue en psychiatrie six mois après le début de la thérapie en raison de ses nombreuses crises de larmes, sa perte du sens de la vie, ses idéations suicidaires. Le psychiatre prescrit un antidépresseur qui permet à la patiente, quelques mois plus tard, d'émerger et de pouvoir enfin vivre sans espérer le retour de son mari, de faire le deuil de cette séparation. Lyne fait la connaissance à son travail d'un homme qui lui plaît beaucoup et avec qui elle souhaite vivre éventuellement des relations coïtales s'inscrivant dans une relation amoureuse, bien sûr.

Je reçois Lyne alors qu'elle vit une situation de choc, avec le déséquilibre, la désorganisation, le déni qui l'accompagnent, et nous tentons de l'amener à l'acceptation, à la prise en charge de soi et de sa vie en passant, comme c'est habituellement le cas, par l'état dépressif.

- **Élimination d'une cause organique du vaginisme**: Lyne subit trois examens gynécologiques en cours de thérapie: un premier, au début, qui a confirmé le vaginisme et qui, sous anesthésie locale, a assuré que les structures étaient en parfait état; un autre, en milieu de thérapie, au cours duquel la gynécologue a dû utiliser un spéculum pour enfant, qu'elle a inséré avec difficulté; et un dernier, récemment, au cours duquel un spéculum pour adulte a été utilisé et a pu être inséré sans douleur.

De plus, des informations sont données, concernant la réponse sexuelle et la réponse du corps au stress chronique, dans le cadre desquelles un lien est établi entre les infections fréquentes dont Lyne est atteinte et le vaginisme.

Approche comportementale :

- **relaxation, visualisation, désensibilisation systématique, dilatation vaginale** avec un doigt, deux doigts, un vibreur de grosseur moyenne, que Lyne effectue à domicile deux ou trois fois par semaine, 20 minutes chaque fois.

Approche sexanalytique :

- **recherche du sens de la dysfonction**, identification des bénéfices et des inconvénients de la dysfonction. Perception de la femme, de l'homme, de la sexualité, de la maturité sexuelle. Exploration des rêves et des fantasmes.

Pour Lyne, le vaginisme, comme on l'a déjà dit, est une honte, une tare, un secret bien gardé en même temps qu'il est une protection contre l'envahissement par l'autre, contre la grossesse et l'accouchement. Il est aussi une épreuve de l'amour de l'autre: « S'il m'aime vraiment, il saura attendre; ou encore, ce ne sera pas parce que j'aurai consenti à avoir des relations sexuelles coïtales, ce ne sera pas parce qu'il m'aura eue qu'il m'aimera ou restera avec moi [...] »

Elle voit la femme comme une victime, dont on se sert et qu'on rejette. C'est elle qui porte les enfants et qui souffre pour les mettre au monde, tandis que l'homme, lui, est un tricheur, un profiteur, celui qui utilise la femme mais qui lui laisse les tâches difficiles. C'est celui qui fait mal, qui fait souffrir, qui ne respecte pas ses engagements, qui abandonne. Elle, elle se voit petite, abandonnée, souffrante, ayant besoin de protection, comme **fermée en haut et en bas**, impénétrable.

La maturité sexuelle (qu'elle pourra définir beaucoup plus tard en thérapie) se manifestera chez la femme par sa capacité à investir l'autre sexe, à le désirer, à se laisser pénétrer et à porter des enfants, à accoucher.

– **Hypnose ériksonienne** (cinq séances dont quatre à la demande de la cliente):

1. Première séance, au cours de laquelle les thèmes de fermeture et d'ouverture, de contraction et de détente sont exploités en mettant toutefois l'accent sur l'ouverture et la détente, de même que sur le plaisir qui peut en résulter. Par cette première séance, on voulait vérifier la suggestibilité de la cliente et lui permettre de réaliser qu'elle détient le pouvoir de la fermeture et de l'ouverture, de la contraction et de la détente.
2. Deuxième séance, au cours de laquelle la cliente exprime à son père et à sa mère ce qu'elle vit maintenant, à la suite de leur attitude parentale, conjugale, éducative, à la suite des confidences de la mère concernant les accouchements, les hommes; à la suite de la distance de son père alors qu'elle n'était qu'une enfant et qu'elle aurait eu besoin d'être valorisée dans sa féminité, etc. S'ensuit une ouverture au niveau du vagin. S'ensuit également une ouverture de Lyne à la possibilité de rencontrer un partenaire ou des partenaires qui répondent à ses critères physiques et psychologiques. D'ailleurs, elle en a rencontré un pour qui elle éprouve du désir et qu'elle invite pour un repas, espérant qu'il y aura des rapprochements et peut-être, ultérieurement, une relation sexuelle coïtale. Ce qui n'a pas eu lieu.
3. Troisième, quatrième, cinquième séances, où l'on fait, en état de conscience modifiée, l'exercice élaboré par Jean Montbourquette (1992), « Se défaire de ses liens », que Lyne a déjà amorcé à l'état conscient, mais qu'elle désire poursuivre sous hypnose. Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, Lyne se perçoit comme portant des liens du cou jusqu'aux pieds, liens qu'elle traduit comme suit:
 - *au niveau du cou*: ce sont ses peurs de dire l'interdit, d'exprimer ses émotions, d'être elle-même, peur du ridicule, peur de ne pas être à la hauteur;
 - *au niveau des bras*: son impuissance;
 - *au niveau des pieds*: handicap, impossibilité de se mettre en marche;
 - *au niveau de la poitrine*: dépression, tristesse, découragement, manque d'estime de soi;
 - *au niveau du sexe*: peur du sexe masculin, peur de l'intimité génitale, peur de la grossesse et de l'accouchement.

Progressivement, Lyne parvient à se défaire de ses liens en commençant par ceux des bras et des pieds. Suivent ceux au niveau de la poitrine, qu'elle dit serrés, épais, faisant mal... ils sont de chanvre... elle ne peut s'en défaire d'un seul coup, elle se sentirait déshabillée, nue, vulnérable... puis ceux au niveau du cou: elle respire mieux; enfin ceux au niveau du sexe.

Après ce travail, et bien qu'elle soit toujours en thérapie, Lyne constate une **ouverture vaginale** à la dilatation (elle peut pénétrer son vagin avec deux doigts, puis avec un vibreur de grosseur moyenne et il y a une ouverture à l'examen gynécologique); cette ouverture restera à confirmer lors d'une relation coïtale. Une **ouverture psychologique** se fait également: Lyne peut exprimer ses émotions, ses peurs, elle peut parler de sa vie et de celle de ses parents sans crainte. Elle respire aussi beaucoup mieux. Asthmatique et utilisant un bronchodilatateur (Ventolin) depuis plus de 15 ans, elle réalise qu'elle peut s'en passer une journée, deux jours, puis en permanence, même en période où les allergènes dans l'air sont en haute concentration. De même, les vaginites ont complètement disparu, alors qu'elles étaient récurrentes depuis plusieurs années.

Lyne sort également de son **enfermement**, elle présente une attitude plus accueillante, plus réceptive, elle sort davantage avec des amis: cinéma, sport, repas au restaurant; elle se dit prête à rencontrer un homme avec qui elle pourrait être une femme et non une enfant, prête à avoir des relations sexuelles avec pénétration, à faire un enfant et à le mettre au monde... « sans en faire toute une histoire terrifiante », comme sa mère. D'ailleurs, sa sœur a pu le faire, elle.

Comme je l'ai déjà mentionné, la possibilité pour Lyne de vivre une relation coïtale viendra confirmer la correction du vaginisme. La thérapie comportementale, dans ce cas, n'aurait pu, à elle seule, donner de tels résultats.

BIBLIOGRAPHIE

- AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION (1994). *DSM-IV. Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Paris: Masson.
- BUREAU J. (1989). Notes de cours SEX-7172. Université du Québec à Montréal.
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris: Payot.
- DETHY, M. (1992). *Maladies psychosomatiques et troubles de la sexualité, approche psychanalytique*. Lyon: Chronique sociale.
- DOLTO, F. (1983). *Sexualité féminine*. Paris: Scarabée.
- FAYE, P. (1992). « Non-consommation de mariage: intimité impossible? ». *Sexologies*, vol. 1, n° 5, p. 25-28.
- FLIEGELMAN, E. (1990). « Vaginismus Sexual Emergencies ». *Medical Aspects of Human Sexuality*, juin, p. 15-19.
- GRAFEILLE, N. (1984). « La peur de la pénétration: à propos des partenaires des femmes vaginiques ». *Cahiers de sexologie clinique*, vol. 10, n° 56, p. 106-112.
- HARRISON, C.M. (1996). « Le vaginisme ». *Contraception, Fertilité, Sexualité*, vol. 24, n° 3, p. 223-228.

- HAWTON, K. et J. CATALAN (1990). « Sex Therapy for Vaginismus: Characteristics of Couples and Treatment Outcome ». *Sexual and Marital Therapy*, 5, p. 39-48.
- JARROUSSE, N. et F.S. POUDAT (1986). « Le vaginisme: prise en charge thérapeutique: flooding ou désensibilisation systématique? ». *Psychologie médicale*, 18, p. 771-772.
- KENNEDY, P. et al. (1995). « Primary Vaginismus: A Psychometric Study of Both Partners ». *Sexual and Marital Therapy*, 10, p. 9-22.
- MASTERS, W.H. et V.E. JOHNSON (1971). *Les méséventes sexuelles*. Paris: Laffont.
- MONTBOURQUETTE, J. (1992). *Comment pardonner?* Outremont: Novalis.
- OLIVIER, C. (1998). *L'Ogre intérieur: de la violence personnelle et familiale*. Paris: Fayard.
- SILVERSTEIN, J.L. (1989). « Origins of Psychogenic Vaginismus », *Psychotherapy and Psychosomatic*, 52, p. 197-204.
- SHORTLE, B. et R. JEWELWIXZ (1986). « Psychogenic Vaginismus ». *Medical Aspects of Human Sexuality*, 20, p. 82-87.
- TRUDEL, G. (2000). *Les dysfonctions sexuelles, évaluation et traitement*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- TUGRÜL, C. et E. TABACKI (1997). « Vaginismus and Its Correlates ». *Sexual and Marital Therapy*, vol. 12, n° 1, p. 23-34.
- WARD, E. et J. OGDEN (1994). « Experiencing Vaginismus-sufferer's Beliefs about Causes and Effects ». *Journal of Sex and Marital Therapy*, 9, p. 33-45.

C H A P I T R E

7

QUELQUES SIGNIFICATIONS DES CONDUITES SEXUELLES DÉLICTEUSES

Roch Bouchard

Dans son dernier livre sur la sexoanalyse, Crépault (1997) classe la sexualité atypique sous la terminologie de déviance sexuelle. Il fait référence à deux types de déviances : la déviance périphérique, dont le caractère est ponctuel et transitoire, et la déviance structurale, qui constitue la manière prédominante de s'érotiser. Cette classification inclut aussi bien les actes sexuels conformes à la norme de la tolérance sociale que ceux qui constituent des crimes en vertu de la loi. Le voyeurisme, l'exhibitionnisme, la pédophilie, les agressions sexuelles et l'inceste sont ainsi vus comme des déviances sexuelles.

Personnellement, lorsque ces actes sexuels sont contraires à la loi, j'aime utiliser la terminologie d'actes sexuels délictueux, car ils constituent un crime en vertu du Code criminel canadien. La délinquance sexuelle est donc définie comme des passages à l'acte, sexologiquement atypiques ou non par leur nature, qui ne sont pas conformes à la loi.

Dans ce contexte, le coït hétérosexuel humain, qui n'est pas une déviance en soi, est considéré comme un acte sexuel délictueux s'il est fait dans un lieu public. Des actes sexuels contraires à la loi peuvent être tolérés par l'opinion publique, l'échangisme en est un exemple, ou acceptés par l'objet qu'ils visent. Des actes voyeuristes et exhibitionnistes ne sont pas délictueux s'ils sont faits entre partenaires consentants ou s'ils sont conformes aux normes sociales (danseuses, *peepshow*, etc.).

C'est donc dans ce sens que je ferai ici référence à l'agir sexuel délinquant plutôt qu'à l'agir sexuel déviant, l'intention étant de limiter mon discours à ces actes sexuels délictueux, nommément l'inceste, la pédophilie, l'agression sexuelle, le voyeurisme et l'exhibitionnisme. La liste n'est évidemment pas exhaustive, pas plus que celle des forces inconscientes qui les déterminent ou qui y prédisposent. L'intérêt étant de partager avec vous quelques observations propres à mon expérience clinique en milieu carcéral et communautaire auprès des délinquants sexuels.

À ma connaissance, il n'existe pas au Canada d'autres programmes de traitement sexoanalytique des délinquants sexuels reconnus par le Service correctionnel canadien. Nous avons structuré ce programme en 1990. Il existe donc depuis neuf ans. Selon nos statistiques, au cours des trois dernières années, 7 % des cas que nous avons traités ont récidivé. Nous avons prévu ces récidives dans la plupart des cas. L'opacité du pronostic dans leur cas était étayée par l'absence chez ces individus des qualités personnelles propres à cheminer en sexoanalyse (motivation – personnalité) et par le peu de temps à notre disposition eu égard à la gravité de leur problématique sexuelle.

Au Canada, comme au États-Unis et ailleurs, l'approche cognitivo-comportementale est préférée aux autres approches dans le traitement des délinquants sexuels. Cette approche, selon les praticiens du milieu, se prête mieux, à cause des techniques d'aversion à leur disposition, au traitement d'individus que leur niveau de développement personnel rend peu aptes à l'introspection et à l'insight. Mon expérience ne me permet pas de partager cette croyance et cet optimisme. Il me semble abusif de prétendre que tous les délinquants sexuels sont incapables de

compléter une sexoanalyse (ou une autre approche introspectionniste) adaptée à leurs besoins complexes. En fait, il y a des personnes non délinquantes qui sont peu aptes à mener à terme une thérapie sexoanalytique; il y a aussi des délinquants sexuels qui sont de bons candidats à la cure sexoanalytique. C'est mon appréciation générale que des personnes qui seraient trop carencées pour une approche thérapeutique le seraient aussi pour une autre. Dans tous les cas, il faudrait adapter à la fois la thérapie et le thérapeute à ces individus particuliers.

L'expérience des approches multiples, pour aider des individus à accéder à une sexualité personnellement satisfaisante et socialement acceptable, permet de mieux cerner la singularité et les particularités de l'approche sexoanalytique. Permettez-moi de signaler quelques-unes de ces approches avant d'entrer dans les signifiants des conduites sexuelles délictueuses : en premier lieu, le respect du délinquant et de son intimité sexuelle et personnelle, le mode de confrontation, la sollicitation de son intelligence et de sa personnalité, qui en permet le développement ; en second lieu, le travail en profondeur sur la compréhension et la signification de ses actes sexuels délictueux ; en troisième lieu, le travail sur l'imaginaire, qui permet d'identifier les souvenirs, les impressions, les sensations à l'origine de l'inconscient sexuel logeant les quelques déterminants dont je vous fais ici la présentation.

Dans l'approche sexoanalytique, on essaie surtout d'expliquer le sexuel par le sexuel. Dans le cas de la délinquance sexuelle, il faut en plus tenir compte des facteurs non sexuels, entre autres de la problématique narcissique, de l'identité personnelle, des relations objectales.

L'INCESTE

Pour de nombreux pères, la sexualisation de leurs enfants constitue le meilleur, sinon le seul moyen d'éviter la dépression et la peur de revivre des peines qu'ils ont du mal à métaboliser.

Illustrations cliniques

ROBERT

Robert est un homme d'orientation hétérosexuelle âgé de 58 ans. Il est marié depuis 33 ans. Il est père de dix enfants, soit six filles et quatre garçons. Robert est lui-même le cadet d'une famille de douze enfants. Il avait 4 ans quand son père est décédé. Peu scolarisé, il a terminé ses études après la troisième année du primaire. Il a partagé toute sa vie entre son

travail de journalier et sa famille. Il n'avait ni activités ni réseau social. Robert a sexualisé cinq de ses filles sur une période de 24 ans. Lorsqu'elles atteignaient l'âge de 7 ou 8 ans, il débutait par des attouchements, puis, quand elles avaient 15 ou 16 ans, il avait des relations sexuelles complètes avec elles. Il a été dénoncé par sa cadette avant qu'il la sexualise.

Robert est un individu immature, peu individualisé, qui a couché avec sa mère jusqu'à l'âge de 8 ans. La nuit, il se réveillait en s'imaginant la sexualiser. Il désirait lui toucher les seins et la vulve. C'est dans ce contexte qu'il a développé la pensée qu'une fois adulte il tripoterait des seins et des vulves pour remplir son vide affectif. Il croyait alors que, si sa mère l'aimait vraiment, elle laisserait tomber sa pudeur et elle satisferait son désir de la sexualiser. Non seulement ses désirs n'ont pas été satisfaits, mais sa mère, à court de ressources pour élever ses enfants, a dû le donner en adoption à une de ses tantes. L'enfant s'est senti rejeté, abandonné par sa mère.

Plus tard, vers l'âge de 9 ans, il s'est lié à une voisine âgée de 20 ans qui s'occupait de lui. Alors qu'il se promenait à bicyclette avec elle, une bourrasque de vent a soulevé sa robe. À la vue des cuisses et de la culotte de la jeune fille, il est devenu excité et le fantasme qu'elle le sexualise pour lui prouver son amour lui est revenu. Mais jamais la jeune fille n'a répondu à ses désirs secrets pendant les quelque trois années qu'il a été en contact avec elle. Il s'est de nouveau senti rejeté par cette personne. Par la suite, il est toujours demeuré avec l'idée que la meilleure façon de neutraliser des anxiétés de rejet et d'abandon était de sexualiser les personnes qu'on veut garder pour soi. Aussi, Robert, dans un premier temps, faisait des attouchements sexuels sur ses filles. Dans un deuxième temps, pour contrer ses peurs d'être abandonné et pour éviter que ses filles se sentent rejetées comme lui s'était toujours senti, il avait des relations sexuelles complètes avec elles.

Robert sexualisait ses propres filles. De nos jours, cependant, l'inceste se propage aux familles reconstituées et il s'ensuit que les actes incestueux sont commis à l'endroit de personnes qui ne sont pas les enfants de l'agresseur. Dans ce cas, la signification des actes incestueux peut dévoiler des aspects pervers comme celui d'exprimer un désir de punir, de se venger ou d'assujettir.

STÉPHANE

Stéphane a 32 ans. Il vivait en concubinage avec une femme mère d'une fillette de 8 ans. Ensemble, ils ont fondé une agence de prostitution où chacun se prostituait pour son compte. Avant que Stéphane soit arrêté par la police pour son crime d'inceste, il aura sexualisé la fillette de sa conjointe, ponctuellement, pendant une période de trois ans. Les attouchements qu'il lui faisait correspondaient aux moments où sa conjointe avait des rapports sexuels avec des clients qu'il n'aimait pas. Montrant peu de tolérance à la contradiction, vulnérable à la frustration, cet individu aux valeurs antisociales neutralisait ses blessures narcissiques en sexualisant la fille de sa conjointe. Chez Stéphane, l'anamnèse du développement psychosexuel montre que la sexualité a toujours joué un rôle de revalorisation narcissique important. Une façon de panser ses blessures, d'occulter son sentiment de nullité.

PIERRE

Pierre en est un exemple. Peu individualisé, il s'anesthésiait dans le travail. Son épouse esseulée commença à fréquenter les bars en soirée. Elle en vint à le tromper et à le quitter. Blessé, il se sentait incapable d'aller vers des femmes adultes pour plusieurs raisons : des capacités de séduction et relationnelles déficientes, mais, surtout, la crainte que les autres femmes ressemblent à la sienne et qu'il soit de nouveau blessé. Il a donc trouvé dans ses enfants un moyen facile de satisfaire ses besoins psycho-sexo-affectifs de base. Chaque fois que son garçon et ses deux filles venaient lui rendre visite, il leur faisait des attouchements sexuels et il leur demandait de le masturber ou de sucer son pénis. Pendant plusieurs années, les enfants de Pierre lui ont servi de défense contre le rejet des femmes adultes et les risques de blessures narcissiques douloureuses, en plus de satisfaire ses besoins psychoaffectifs de base.

LA PÉDOPHILIE

Lorsqu'elle n'est pas associée à des troubles psychiatriques ou mentaux, la pédophilie est liée à des troubles de la personnalité et du développement psychosexuel, lequel a été, dans plusieurs cas, entravé par des abus sexuels dans l'enfance. Environ la moitié des pédophiles que nous traitons ont eux-mêmes été sexualisés lorsqu'ils étaient enfants. Dans la plupart des cas, l'investissement, le soutien et l'encadrement parentaux n'ont pas été suffisants pour permettre l'individualisation. Qu'elle soit structurale ou ponctuelle, la pédophilie prend racine dans une de ces causes. De toutes les formes de pédophilie, il me semble que la pseudopédophilie soit la forme la plus défensive, car elle consiste essentiellement en un acte de réparation de la perte d'un objet d'amour par la sexualisation ponctuelle d'un enfant imaginé comme personne adulte. C'est comme si l'individu retrouvait chez une enfant des caractéristiques de la femme qu'il a aimée et dont il n'a jamais pu faire le deuil.

Illustrations cliniques

JEAN-MARC

Jean-Marc, âgé de 38 ans, présente une structure pédophilique. L'érotisation des garçons prépubères prédomine depuis plusieurs années. C'est un pédophile doux qui incite les enfants à se toucher entre eux, à « jouer à touche-pipi », comme il appelle ce jeu, et qui les caresse. Jean-Marc est érotisé par la structure corporelle des garçons et la douceur de leur peau (absence de pilosité). Le monde des enfants le maintient régressé dans sa propre enfance où il se souvient avoir vécu des plaisirs et des gratifications qu'il ne retrouve pas dans le monde des adultes. Il se souvient, entre autres,

qu'à l'orphelinat il s'amusait avec des camarades à « jouer à touche-pipi ». Les deux parents de Jean-Marc étaient sourds. Ils ont dû le placer d'abord à l'orphelinat. Ensuite, il a été placé dans des foyers d'accueil où il a été sexualisé par des hommes adultes. À l'adolescence, il sexualisait lui-même les enfants. Il n'était pas intéressé à s'identifier à ses pairs et à fréquenter les jeunes filles. À l'âge adulte, il s'est intéressé à des femmes dans le but d'avoir accès à leurs enfants. Sexuellement, ses rapports aux femmes adultes étaient très anxio-gènes (anxiété de dévirilisation). Il n'était pas attiré par les hommes adultes. Il avait peur des poils qui symbolisaient la virilité. Jean-Marc a passé presque toute sa vie en prison, parce que, dit-il, il aimait les enfants.

MARIO

Âgé de 33 ans, Mario a une structure pédophile. Il rapporte que, dans son enfance, il a été victime de sévices corporels et sexuels graves de la part de ses parents. Il a été abusé sexuellement par tous ses frères et surtout par son père. Son père avait aussi des relations sexuelles avec une de ses filles. Quant à Mario, à l'âge de 16 ans, il avait des rapports sexuels avec sa sœur de 13 ans. À 21 ans, il est allé cohabiter avec une cousine avec qui il a eu trois enfants dont il a abusé sexuellement. Les enfants placés en foyer d'accueil, Mario s'est tourné vers des enfants de la rue âgés de 12 ans. Élevé dans un milieu hostile à son développement, Mario est incapable de séduire une femme mature.

Au fil des années, la sexualité est devenue pour lui l'instrument de valorisation narcissique par excellence et le moyen prédominant pour neutraliser ses anxiétés. Sous-investi intellectuellement et affectivement, il est demeuré « primaire » dans le choix des moyens à prendre pour se gratifier. Somme toute, une fois adulte, il a répété sous un mode actif ce qu'il avait vécu durant son enfance ; une transformation du traumatisme en triomphe pour reprendre une expression chère à Stoller (1989).

MARCEL

Marcel est âgé de 66 ans. Aucun dossier judiciaire, ni passé thérapeutique. Il vient d'être mis à la retraite. Sa vie est bouleversée. Il a perdu des amis, sa vie sociale est chambardée, bref, il s'ennuie. Durant un été, à son chalet, une jeune voisine est venue le voir bricoler. Il a noué une amitié avec elle. Elle venait l'aider à faire des travaux et il la gratifiait d'attention et d'affection. Il ne la voyait plus comme une enfant. Il se la représentait plutôt comme une amie. Puis, un jour, il lui a fait des attouchements sexuels. On voit ici le caractère défensif de ces actes pédophiles qui ont servi à Marcel à neutraliser son sentiment d'être vieux, d'être à proximité de la mort. Pour lui, courtiser la jeune fille était un élan vers la vie, une défense contre l'angoisse de la mort.

LES AGRESSIONS SEXUELLES

En vertu du Code criminel canadien, il existe trois catégories d'agressions sexuelles. L'agression sexuelle simple, armée et avec violence physique. Elles ont toutes en commun de revêtir un caractère défensif et d'être le reflet de l'immaturation du développement psychosexuel d'un individu. Elles sont aussi en lien avec des troubles de la personnalité, notamment l'état-limite, narcissique, paranoïaque, antisocial et histrionique. Elles servent à éviter de sombrer dans la psychose, à éviter de commettre des délits plus graves (dynamique du moindre mal), à neutraliser des peurs ou des anxiétés, à se valoriser narcissiquement, à éviter le rejet, la déflation narcissique, à mépriser, à humilier, à surmonter des traumatismes infantiles, à consolider l'identité de genre, etc. Comme dans tous les délits sexuels, la pensée est affectée et porteuse de croyances erronées. L'univers fantasmagorique est assez pauvre, sinon inexistant. Certains passages à l'acte sont aussi opératoires que la pensée. Dans ces cas, le « fantasme concret » peut déterminer l'agir.

Illustrations cliniques

JACQUES

Jacques, 32 ans, personnalité antisociale, a violé une jeune caissière de 22 ans dans un salon de bronzage. Il est entré et, après avoir constaté qu'elle était seule, il l'a forcée à le suivre dans une chambre où il l'a agressée. Le suivi sexoanalytique a montré que derrière des apparences de force se cachait un petit garçon qui avait peur des femmes, qui craignait la blessure narcissique associée au refus des femmes.

JEAN

Jean, un individu de 35 ans, à la personnalité antisociale, a violé trois danseuses nues dont il avait payé les services à l'occasion de son anniversaire. Il les a sodomisées et il a uriné sur elles. À l'anamnèse, il a déclaré, à sa décharge, que si un individu paie pour des services, il est en droit de s'attendre à ce qu'ils soient rendus, le seuil de tolérance d'autrui étant le sien. De telles agressions revêtent un caractère pervers où les besoins d'humiliation, de dégradation de la femme sont présents. Les gains narcissiques (sentiment de puissance et de domination) à tirer de telles expériences pour ces individus sont importants.

CLAUDE

Claude, un jeune homme de 30 ans, personnalité «état-limite», est entré dans une maison en pleine nuit et il a violé une femme qui dormait seule dans son lit, après l'avoir forcée à lui faire une fellation. Le viol, en tant que manœuvre défensive, servait, entre autres choses, à neutraliser une anxiété de masculinité et à évacuer un désir de vengeance à l'égard de la femme.

MARCEL

Marcel est un homme de 30 ans avec une personnalité immature. Il a agressé sexuellement une jeune fille de 13 ans. Enfant, Marcel a été abusé sexuellement par sa mère et par sa sœur aînée. En agressant la jeune fille, il renversait en triomphe le traumatisme infantile qu'il avait subi. En même temps, il trompait son épouse pour qu'elle souffre de la même manière que lui. C'était aussi une façon de neutraliser l'anxiété de mort vécue lorsque l'adolescente l'a menacé de conséquences vagues et abstraites au cours de l'agression. Cette menace l'a fait régresser à l'expérience infantile vécue avec sa sœur qui le terrifiait lors de leurs expériences sexuelles. Sa sœur lui prenait le pénis, l'introduisant dans son vagin en lui disant : « C'est là que ça va. Tu parles et je te tue. » Cette sœur continue encore aujourd'hui à produire la même anxiété de mort sur lui.

LE VOYEURISME ET L'EXHIBITIONNISME

Parmi les délits sexuels, le voyeurisme et l'exhibitionnisme sont les moins sévèrement punis. Par conséquent, ceux qui les commettent se retrouvent moins dans les prisons parce que les procès se soldent souvent par des amendes. Quand on en rencontre, en incarcération, ce sont des individus qui présentent des structures déviantes que les amendes ne dissuadent pas de reproduire ou dont la problématique voyeuriste / exhibitionniste est associée à d'autres comportements sexuels délictueux. Par exemple, des agresseurs sexuels peuvent également commettre des actes voyeuristes ou exhibitionnistes. Dans certains cas, le voyeurisme constitue l'acte préliminaire à l'agression sexuelle. Aussi, dans certains cas, des voyeurs s'exhibent lorsqu'une victime collabore. Le voyeurisme et l'exhibitionnisme sont une forme de sexualité à distance qui protège les individus contre les risques d'échecs relationnels, les blessures narcissiques et qui vise à protéger l'identité masculine.

Ils peuvent aussi avoir une dimension perverse dans les cas où ce qui est recherché par l'individu est une façon d'humilier, de terrifier ou d'avilir une victime. Dans certains cas, plus que l'acte lui-même,

c'est la préparation à l'acte qui est érotisée. Le sentiment d'être plus rusé que la loi, de la défier, de ne pas se faire prendre est plus excitant que l'acte en soi. Dans cette dynamique, ce sont surtout les bénéfiques narcissiques qui sont recherchés. Ultimement, le fait de montrer son pénis à la première venue est secondaire et ne constitue que la boucle qui permet de planifier un autre scénario exhibitionniste tout aussi fin que le précédent.

Dans ces actes délictueux, l'objet d'érotisation préférentiel peut être inversé lorsque l'excitation sexuelle tient plus aux tensions internes provoquées par les risques encourus qu'à l'objet visé. Par exemple, un homme se définissant comme hétérosexuel peut épier un autre homme ou s'exhiber devant lui. Il en est de même lorsque l'excitation sexuelle est provoquée par la surveillance de l'intimité plutôt que par l'observation des parties sexuelles du corps de la victime. Ce mode d'érotisation peut cacher des désirs ou des anxiétés homosexuelles. De manière générale, ces problématiques traduisent une immaturité du développement psychosexuel, en particulier de l'identité de genre; en plus, ces individus présentent généralement des troubles de la personnalité et ils sont peu individualisés. Le passage à l'acte permet également de développer l'excitation sexuelle nécessaire à la satisfaction de leurs besoins hédoniques et psychoaffectifs.

Illustration clinique

MARTIN

Martin, un jeune homme de 27 ans, personnalité schizotypique, montrait son pénis en érection en se masturbant, soit de la fenêtre de sa chambre, soit dans la rue, à des femmes d'abord, puis à des enfants. Il était incapable d'entrer en relation avec des femmes, malgré son désir. Il était timide, replié sur lui-même, et le contact avec les autres faisait monter des anxiétés intolérables. L'exhibitionnisme lui permettait de se rassurer par rapport à sa masculinité et de vivre des gratifications sexuelles qu'il ne pouvait vivre autrement.

L'objectif de cette présentation était de montrer la pertinence de la sexoanalyse dans le traitement des délinquants sexuels et de mettre en lumière quelques signifiants à l'origine de ces comportements sexuels délictueux. Souhaitons qu'elle aura atteint son but.

BIBLIOGRAPHIE

CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris : Payot.

STOLLER, R. (1989). *L'imagination érotique telle qu'on l'observe*. Paris : Presses universitaires de France.

L'ÉMOTION
Un indicateur psychosomatique
et une voie d'accès
aux fantasmes sexuels

Manuel Manzano

C'est d'abord le cas de Jean qui m'a fait principalement réfléchir au rapport entre les émotions, les fantasmes et les rêves, en tant que mécanisme nous permettant d'accéder à l'inconscient sexuel. Jean a consulté pour une anhédonie progressive. Pendant plusieurs séances, le progrès thérapeutique a été minimal, à cause d'une grande difficulté de Jean à faire des introspections de son récit. Il s'exprimait toujours par un discours narratif sans éprouvés affectifs. Il avait une grande difficulté à exprimer et à verbaliser ses émotions et j'y voyais une alexithymie¹.

1. Les alexithymiques arrivent difficilement à parler du vécu, d'émotions, de rêves ou de fantasmes.

C'est au moment où il commence à éprouver des émotions que se déclenche un processus qui va lui permettre d'accéder aux scénarios fantasmatiques et aux rêves, et, par le biais de ces deux derniers mécanismes, à la voie d'accès aux registres préconscients et inconscients. Et il commence à ressentir des émotions une fois qu'il a été confronté à des événements significatifs qui ont eu lieu à différents moments de sa vie. Ces événements vécus de l'intérieur marquent également le moment où il commence à prendre conscience des incidents et des conflits qui ont marqué son évolution psychosexuelle.

Étymologiquement, *émotion* vient du verbe émouvoir, « mettre en mouvement », et du terme « moteur ». Par conséquent, on pourrait dire que les émotions sont le moteur de nos actes. Les mouvements qui en résultent se situent aussi bien dans le monde qui nous entoure que dans notre intérieur. De plus, l'émotion est un état affectif qui comporte des sensations agréables et désagréables, dont le début peut être précisé. Cet état, lié à une situation explicite, est activé par des perceptions du passé conscientes ou inconscientes, constituées tout au long des expériences vécues depuis la naissance. On pourrait dire que l'émotion est composée de modifications physiologiques. Ici, les effets sur l'organisme peuvent être constatés en soi-même et chez les autres. C'est ainsi que la peur accélère le cœur et la respiration, que la timidité fait rougir ou transpirer. L'émotion est également constituée des sensations agréables ou désagréables, telles que la joie ou le déplaisir qui provoquent l'approche ou l'évitement, la tension ou la détente.

Les émotions peuvent faire naître des images mentales qui trouvent leur origine dans l'ensemble des situations vécues tout au long de la vie et qui ont laissé leur trace dans le cerveau, en modifiant les connexions entre les neurones impliqués dans la construction des souvenirs. C'est de cette façon que les émotions jouent un rôle dans la transmission de messages chargés de sens et dans l'éveil des images et des mentalisations refoulées.

C'est à partir d'un mécanisme psychosomatique de rétroaction que les émotions sont générées. Les réactions émotionnelles arrivent quand une perception mentale donne du sens à un événement externe. Dans d'autres cas, elles viennent de l'intérieur, induites par des souvenirs ou des fantasmes. Quant au fantasme sexuel, c'est une perception mentale imagée ou une impression intrasubjective non imagée (Crépault, 1997). Le fantasme érotique, qui est une évocation mentale consciente ou

inconsciente et qui sert à exciter sexuellement l'être humain, peut apparaître de façon spontanée à l'esprit. Dans ce cas, l'image ou l'illusion visuelle intrapsychique se développe en dehors de la conscience pour y apparaître une fois constituée. D'ailleurs, le fantasme érotique peut être provoqué volontairement et son contenu peut dépasser la sphère sexuelle, comme dans le cas du fétichisme. Par contre, un fantasme à contenu sexuel peut manquer de force érogène et même constituer une source d'anxiété, comme dans l'aversion sexuelle. Les fantasmes ou le simple regard interne ou externe d'images peuvent conduire à des émotions par un phénomène d'associations indirectes. C'est le cas des publicités et des films : nous pensons à la publicité de Claudia Schiffer, qui sort de son lit en déshabillé suggestif, lance son soutien-gorge tout en se dirigeant vers une voiture Saxo et, une fois au volant de la voiture, s'éloigne et jette par la fenêtre, cette fois-ci, sa culotte. À quoi cette publicité nous fait-elle penser et qu'est-ce qu'elle nous fait ressentir ?

Les émotions commencent à imprégner le cerveau dès la naissance. Étant donné que l'enfant, avant de commencer à parler, ne dispose d'aucun moyen pour exprimer le résultat de son interaction avec le monde extérieur, le seul mécanisme qu'il a pour le faire se trouve dans la mimique, les pleurs, les grimaces, etc. En ce sens, Trempe (1981, p. 290) souligne que : « La pensée émotionnelle, les fantasmes, les désirs, les instances de la personnalité s'organisent chez l'enfant à partir des expériences qu'il a de son corps et de ses contacts avec le monde extérieur. »

Un autre moyen que l'enfant a pour exprimer son vécu se trouve dans le jeu. À cet égard, Melanie Klein² considère que chez l'enfant le jeu produit un matériel équivalent à celui qui est produit par les rêves chez l'adulte. Son matériel d'observation inclut les expressions non symboliques, telles que les manifestations du corps, les pleurs, la direction du regard. En s'appuyant sur ces observations, l'école anglaise de psychanalyse montre l'importance de rester attentif aux manifestations du corps et énonce l'hypothèse que les comportements, mimiques, gestes sont la manifestation visible des mouvements pulsionnels sous-jacents. Damasio (1995) a observé que les états du corps façonnés par les perceptions des expériences vécues tout au long de notre vie sont étroitement liés aux émotions et mémorisés dans le cerveau. Cette observation nous encourage à affirmer que le vécu de ces états du corps

2. Citée par Régine Prat (1989) dans *Science & Vie*, n° 168, sept.

fournit des informations sur les facteurs intrapsychiques impliqués dans la résolution de conflits et dans la recherche des éléments nécessaires à la satisfaction des besoins psychoaffectifs essentiels. À la suite des observations de Damasio et de notre expérience clinique, nous énonçons l'hypothèse suivante: le décodage de nos émotions va nous donner accès à des événements refoulés dans notre inconscient et aux anxiétés sous-jacentes.

Le lien entre émotion, pensée, inconscient et comportement a déjà été signalé par Freud (1926, 1914) quand il parle du concept de répétition. Ici, le refoulé, s'il n'est pas conscientisé, induit à des émotions ou à des actes interactifs qui contiennent des indicateurs de ce qui est en train de se passer dans l'inconscient (Pellion, 1989). Par conséquent, le fait d'obtenir une évocation consciente du refoulé rendra possible l'accès à une reproduction des conditions émotionnelles de l'événement en cause dans le refoulé. Pour atteindre cet objectif, nous allons recourir à la technique sexoanalytique, qui va nous aider à établir des associations entre l'émotion éprouvée sur le moment et le souvenir que l'on en garde. Nous ferons ainsi un retour en arrière dans le temps, pour dépister les liens qui existent avec les fantasmes primaires. Dans ce processus, il est important de passer au crible la réaction émotionnelle afin de trouver l'origine du comportement dysfonctionnel et le rôle de ce comportement dans l'économie psychique. Exemple: imaginons une patiente qui, quelques jours avant la consultation, aurait eu un incident dans le restaurant où elle travaille. Tout à coup, sans s'en rendre compte, elle a laissé tomber un plateau plein d'assiettes et de boissons prêtes à servir. En consultation, elle est encore préoccupée par cet incident, et elle veut à tout prix y trouver une explication. Quand on lui demande de décrire les circonstances dans lesquelles l'incident s'est produit, elle se rappelle que, juste avant la casse, elle avait aperçu de manière fugace un homme qui ne l'avait pas laissée indifférente. Après avoir analysé l'événement, elle découvre que cet homme avait un profil semblable à celui de quelqu'un qui l'avait agressée quand elle était petite. Pour Le Doux³, cet incident ferait partie de ce qu'il décrit comme une «émotion précognitive», car la réaction primaire apparaît parce que l'émotion précède la pensée. Pour nous, cette émotion exprime près de la conscience des sensations et des sentiments qui jadis furent refoulés et enfouis dans l'inconscient.

3. Cité par Goleman (1995).

ÉTAPES DANS LE PROCESSUS THÉRAPEUTIQUE

Pour comprendre comment se développe le travail sur les émotions, il est d'abord nécessaire de tenir compte du rôle joué par les émotions dans la prise de décisions. Il s'agit d'un mécanisme protagoniste dans notre processus d'individualisation et de maturité psychosexuelle. En effet, devant la nécessité de choisir, nous nous demandons souvent quel serait le critère à respecter pour décider entre deux options. Certains pensent qu'il faut être très rationnel. On a aussi l'habitude d'entendre dire qu'une décision prise sous une forte émotivité et impulsivité risque de nous entraîner vers le mauvais choix. D'après Damasio (1994), on ne peut pas prendre de décisions sans tenir compte des émotions. Par ailleurs, toutes les images qui parcourent notre esprit dans le déroulement du processus de décision génèrent des sensations somatiques qui sont bien souvent inconscientes. Il en restera pourtant une sensation indéterminée, même si on ne trouve pas les mots pour décrire cette sensation.

Le processus de transformation va exiger un décodage des scénarios fantasmatiques bâtis par les émotions et les rêves : ici, nous suivrons la technique habituelle utilisée en sexoanalyse⁴. C'est ainsi qu'il faut aider le patient à développer d'autres cadres sexuels plus mûrs, lui permettant de surmonter les anxiétés sous-jacentes. Il faut déterminer, surtout, quelles anxiétés appartiennent au « complexe général nucléaire » et au « complexe fusionnel ». Il faut circonscrire et clarifier les contenus fantasmatiques qui en émergent, en identifiant les fantasmes primaires. Pendant notre évolution psychosexuelle, nous avons vécu des situations différentes qui ont laissé dans notre cerveau et dans notre psyché des traces mnémoniques. Ces traces mémorisées sont associées entre elles et permettent la construction de souvenirs. Un souvenir, c'est un ensemble d'images et de représentations mentales. Les images qui constituent nos souvenirs (fantasmes et rêves) sont liées à des perceptions et à des émotions. En clinique, nous allons travailler et essayer de reconstruire les émotions, en établissant des liens entre la perception et le vécu émotionnel éprouvé dans le moment actuel, d'une part, et les souvenirs plus anciens, d'autre part. Il s'agirait d'identifier les événements originaires. Une fois ces événements définis, on analysera les éléments en

4. Ce processus a été déjà décrit dans le détail par Crépault (1997, p. 298-332) et par Manzano et Lépine (1995).

cause. C'est ainsi que le patient réussira à donner un sens historique à son émotion et au fantasme qui s'y rattache, en les situant par rapport à son développement psychosexuel.

Il nous arrive souvent de réagir de façon émotive à des situations diverses, sans pour autant nous en rendre compte. Cela pourrait s'expliquer par les associations qui se font avec d'autres événements agréables ou désagréables, ayant eu lieu antérieurement. Les phobies peuvent illustrer de manière appropriée le lien qui existe entre un état affectif vécu à un moment déterminé, et certains objets et situations. Par conséquent, le moindre souvenir ou la moindre stimulation analogue aux éléments déclencheurs reproduirait les réactions émotionnelles originaires. Dans ce processus de recherche de traces mnémésiques, on partira de perceptions conscientes avant de se diriger vers l'inconscient. C'est ainsi que dans les érotisations atypiques, telles que le fétichisme, on se demande pourquoi un homme peut s'exciter avec un soulier ou un porte-jarretelles. À un premier niveau, il y a un plaisir associé à un objet, mais pourquoi à cet objet précis ? Quelle en est la fonction ou le sens ? Le porte-jarretelles a pu être associé à une situation sexuellement excitante ou à une femme déterminée. Mais pourquoi à cette situation, pourquoi à cette femme ? C'est à partir de ces interrogations que la sexoanalyse élabore son travail, et en cherche le sens dans une première phase. Pour avoir accès à cette compréhension, il faut d'abord décoder le contenu de l'émotion qui est associée à la situation réelle ou imaginée.

Les recherches menées par Bick et Winnicott⁵ nous montrent qu'il existe une forte corrélation entre les peurs de la mère et celles de son petit. Ce message émotionnel primaire entre la mère et son fils va conditionner le processus d'individualisation par une altération probable sur le plan du « complexe fusionnel » ou sur le plan du « complexe genral nucléaire ». La clinique nous montre que les mères dépressives, histrioniques, contrôlantes risquent de générer un retard permanent du processus de maturation psychosexuelle chez l'enfant⁶.

Les conséquences qui dérivent de ces événements seront le développement d'anxiétés plus ou moins conscientes qui alimenteront les troubles sexuels. Lorsqu'une situation initiale anxiogène (par exemple

5. Cités par Régine Prat (1989) dans *Science & Vie*, n° 168, sept.

6. Ce sont ces enfants qui, à un moment donné de leur vie, jeunes ou adultes, viennent en consultation parce qu'ils présentent des troubles sexuels.

la douleur, pendant le coït, de la femme atteinte de vaginisme) a été identifiée, la pensée d'une relation sexuelle va provoquer par la suite une anxiété préalable à la douleur, qui va empêcher le possible contact sexuel. La même dynamique est reproduite dans la dysfonction érectile après le premier échec. Cette anxiété préalable à la douleur ou à la peur de l'échec se situe dans un premier niveau de la conscience. C'est à ce moment-là que le thérapeute doit s'interroger et demander en même temps au patient de parler des bénéfices qu'il pourrait retirer de son dérangement sexuel. Évidemment, certains de ces bénéfices sont profondément enfouis dans l'inconscient et ne sont dévoilés que par fragments. À partir de ce moment, on part à la recherche des anxiétés⁷ situées à un niveau plus profond de la conscience. Bref, il est important de comprendre que la plupart des émotions que nous éprouvons tout au long de notre vie viennent des associations entre des situations diverses, agréables ou désagréables, et des émotions primitives. L'association entre le plaisir éprouvé et un objet ou une personne qui présente certaines caractéristiques pourra susciter ultérieurement une préférence pour les personnes ou les objets qui présentent des caractéristiques similaires. Dans une étape postérieure, il nous faudra comprendre pourquoi, chez un certain nombre de personnes, une certaine situation a acquis le pouvoir de provoquer une réaction émotionnelle, tandis que chez d'autres personnes cette même situation reste tout à fait banale.

À l'étape d'identification des éléments déclencheurs des émotions, il faudra reconnaître des sensations psychosomatiques et leur association à des réactions émotionnelles présentes ou déjà passées. On cherchera aussi des liens avec de possibles images associées. On essaiera alors de reconstruire dans tous ces détails le développement du cadre sexuel et émotionnel. On aidera le patient à élaborer un cadre dynamique doté d'une certaine valeur érogène, en partant des fantasmes central ou primaire.

Par une désensibilisation fantasmatique évolutive, on aide le patient de façon continue à générer, dans son cadre dynamique, de nouveaux éléments qui compenseraient les déficiences d'un développement psychosexuel inadéquat. Ces éléments doivent être introduits progressivement, « in crescendo », à partir de celui qui comporte le plus faible pouvoir d'érotisation jusqu'à celui qui présente le plus grand

7. Ces anxiétés ont été déjà décrites en détail par Crépault (1989, 1997) et Manzano (1994).

pouvoir érogénique. On élabore aussi des scénarios avec des éléments qui vont du moins angoissant au plus angoissant et on introduit ces éléments en termes d'interrogations ou de suppositions. On utilise la technique de la remise en question en alternance, ou celle des antagonistes, par laquelle on introduit des éléments antagonistes ou alternatifs à ceux que le patient génère. Dans cette technique, on tient spécialement compte du dimorphisme sexuel et on essaie d'aller progressivement du moins érogène au plus érogène et du moins anxiogène au plus anxiogène. On y élabore, entre autres, les éléments qui font défaut à l'intégration des composants fusionnels et antifusionnels, le composant agressif de la sexualité, l'hostilité, la tendresse, l'amour, la domination, la soumission... C'est ainsi que l'on prend conscience des états émotionnels éprouvés. À titre d'exemple, pensons à un homme qui s'excite par le fantasme du triolisme où deux femmes interviennent. On lui demande ce qu'il éprouverait si, à la place d'une des femmes, il y avait un homme. On l'invite à prendre conscience de ce qu'il ressent à ce moment-là au niveau du corps ou de l'esprit et on lui demande s'il a éprouvé des sensations psychocorporelles semblables auparavant. Si la réponse est affirmative, on l'invite à décrire dans le détail le lieu, les circonstances et les personnes impliquées dans cet événement, et on prend note de la répercussion psychoaffective sur cet individu. Chez un grand nombre d'impuissants et d'éjaculateurs précoces, il sera utile de les aider d'abord à élaborer des fantasmes d'hostilité et d'affirmation de l'agressivité phallique envers des femmes pour lesquelles ils n'éprouvent aucune affection. Par la suite, cela favoriserait l'érotisation de fantasmes pourvus de sentimentalité ou de fusion. Après avoir mis en route le travail sur l'imaginaire, on procède à la correction de la réalité menaçante.

Après avoir identifié les idées irrationnelles, on définit le rôle que ces idées ont pu jouer dans l'émotion et ses origines. Des recherches ont montré que, si l'on modifie l'interprétation que l'on fait d'une situation, on arrivera à modifier l'émotion et le comportement.

Enfin, il convient de souligner l'importance des rêves dans l'exploration des émotions, à partir des émotions éprouvées dans le rêve et en état de veille. On invite la personne à se souvenir d'expériences similaires à des étapes antérieures.

CONCLUSION

Les émotions comportent parfois un langage étranger qu'il faut décoder. Ce procédé nous permettra de relever les accidents de parcours au long de notre développement psychosexuel. Ces émotions nous aideront, de même, à comprendre et à faciliter l'adaptation aux événements quotidiens. De la même manière, les émotions vont influencer nos décisions. Pour bien saisir le langage des émotions, il sera utile de demeurer attentif aux manifestations psychocorporelles, celles-ci étant la manifestation visible des mouvements pulsionnels sous-jacents. Les émotions vont ainsi nous permettre, en profitant des ressources de l'approche sexoanalytique, de multiplier nos outils de travail pour accéder à l'inconscient sexuel.

La sexoanalyse réussit, à l'aide de la parole, de la mentalisation sexuelle et des impressions intrasubjectives non imagées, à provoquer les retrouvailles (abréactions) de l'émotion et de son vécu dans le passé. C'est ainsi que nous arriverons ensuite à rapprocher de la conscience les conflits intrapsychiques refoulés. Ce mécanisme permet de métaboliser les anxiétés inhérentes au trouble sexuel. Pour qu'une correction du symptôme dysfonctionnel soit apportée, on aura besoin d'une perlaboration des insights. Dans une première étape, le résultat sera la compréhension de la fonction que le symptôme sexuel remplit dans l'économie psychique de l'individu. Ultérieurement, cela va favoriser un aménagement progressif du conflit, source du trouble et de l'insatisfaction sexuelle.

BIBLIOGRAPHIE

- CHABOT, D. (1998). *Cultivez votre intelligence émotionnelle*. Montréal : Quebecor.
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris : Payot.
- CRÉPAULT, C. (1989). «Sexoanalyse et processus sexoanalytique», dans C. CRÉPAULT et J.-P. TREMPÉ (dir.), *Nouvelles avenues en sexologie clinique* (p. 41-61). Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- DAMASIO, A. (1995). *L'erreur de Descartes*. Paris : Éd. Odile Jacob.
- GOLEMAN, D. (1996). *La Inteligencia Emocional*. Traduction de l'anglais (*Emotional Intelligence*, 1995). Ed. Kairós S.A.
- FREUD, S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris : Presses universitaires de France.
- FREUD, S. (1914). «Remémoration, répétition et perlaboration», trad. fr., dans *La technique psychanalytique*. Paris : Presses universitaires de France, 1953.

- MANZANO, M. (1996). «Anamnèse et processus sexoanalytique». *Sexologies* (France), vol. V, n° 20, p. 56-64.
- MANZANO, M. (1994). «L'aversion sexuelle féminine : définition et significations sexoanalytiques», Rapport d'activités présenté comme exigence partielle de la maîtrise en sexologie. Montréal: Université du Québec à Montréal.
- MANZANO, M. et J. LÉPINE (1995). «Travail sur l'imaginaire érotique et processus de transformation du fantasme». Document inédit présenté au 6^e Séminaire d'été de l'Institut international de sexoanalyse, L'Avenir, Québec, août.
- PELLION, F. (1989). «Le mot et l'affect», dans *Science & Vie*, n° 168 (sept.), p. 124-129.
- PRAT, R. (1989). «L'émotion et la naissance de la pensée», dans *Science & Vie*, n° 168 (sept.), p. 10-132.
- TREMPE, J.-P. (1981). «Déviations de la conduite érotique», dans C. CRÉPAULT, J. LEVY et H. GRATTON (dir.), *Sexologie contemporaine* (p. 297-316). Sainte-Foy: Presses de l'Université du Québec.

LE TRAVESTISME FÉTICHISTE À propos de Pierre Molinier

Claude Esturgie

Bien que la renommée de Pierre Molinier ait largement dépassé la France, il n'est pas inutile, pour ceux qui ne le connaissent pas, de présenter ce singulier personnage. Pierre Molinier naît à Agen le Vendredi saint, 13 avril 1900, d'un père peintre en bâtiment et d'une mère couturière. Il fait ses études chez les frères des écoles chrétiennes, qui ambitionnent pour lui la prêtrise. Mais très tôt il manifeste son intérêt pour la peinture et suit les cours du soir d'un sculpteur local.

Enfant, il commence à se déguiser, empruntant les bas de sa sœur aînée Juliette dont il se dit amoureux (son père le surprend en train de lui embrasser les jambes et le punit sévèrement).

Quand Juliette meurt de la grippe espagnole en 1918, il raconte plus tard s'être couché sur sa dépouille : « J'ai joui sur son ventre, morte, et alors comme ça le meilleur de moi est parti avec elle¹. »

1. Extraits de « Les papiers de Pierre Molinier » : Françoise Molinier (1997), *Jour de lettres*, n° 19, avril/mai, p. 15.

À l'adolescence, porte-jarretelles, bas, talons aiguilles sont ses fétiches masturbatoires. Il s'habille parfois en femme et, ainsi travesti, n'hésite pas, à l'occasion, à faire une incursion dans les bals de quartiers. Ce qui ne l'empêche pas de courir les filles.

De 1920 à 1923, il fait plusieurs séjours à Paris où il fréquente galeries et musées, essayant d'y parfaire son art.

C'est également l'époque où il se fixe à Bordeaux. Pour vivre, il est peintre en bâtiment comme son père, et pendant des années il assure l'entretien de la clinique du Tondu, où j'exerce actuellement mon activité de sexologue. Malgré ce métier d'artisan, ses nombreux auto-portraits donnent de lui l'image d'un « dandy ».

Il se marie en 1931, union dont naîtront deux enfants, Françoise et Jacques, mais séducteur insatiable, il ne compte pas ses maîtresses, ses aventures de passage. Il est provocateur, volontiers agressif, violent parfois. Trois passions, assure-t-il : la peinture, les filles, le pistolet.

Il participe à la fondation des Artistes indépendants de Bordeaux. Sa peinture témoigne d'un talent de portraitiste et de paysagiste. À une période fauve, puis impressionniste succède une période abstraite.

Vers 1936, Pierre Molinier, qui a toujours été attiré par l'ésotérisme, fait une rencontre extraordinaire. Il raconte avoir été contacté par des émissaires du dalaï-lama pour reproduire des peintures représentatives de leur religion.

Cette initiation mystique aurait joué un rôle dans l'évolution de sa création artistique et de sa technique picturale, qui en seraient restées définitivement marquées.

Mais c'est surtout aux alentours des années 1950, après le décès de son père en 1949, puis le départ d'une épouse qu'il n'a cessé de tromper, suivi un an plus tard du départ de sa fille Françoise, que sa vie et son œuvre connaissent un bouleversement. Sa vie devient un théâtre permanent, où il met en scène pour lui-même, pour ses maîtresses et pour les amants de ses maîtresses le rituel de plus en plus raffiné de son désir.

Sa peinture subit une véritable mutation, tant au niveau de l'inspiration que de la technique, de la forme que du fond, retrouvant la méthode ancienne du glacis.

Il écrit en 1946 :

Une œuvre d'art implique une présence, elle est le rayonnement matérialisé de l'individu, le tableau devient une chose humaine, la magie intervient, les supports sont magnétisés, les liants et vernis à peindre sont spermatiques [il aimait dire qu'il utilisait son sperme dans la composition de ses vernis], la peinture magique est née. Ces œuvres posent un problème, elles changent d'aspect, elles communiquent avec le spectateur, elles créent l'événement.

« Sa création, nous dit-il, se complique de phénomènes intimes entraînant un nouvel ordre d'exigences. »

Il veut exprimer ce qu'il est, tout ce qu'il est, et la peinture va être le révélateur permettant à son inconscient sexuel de s'évader des réalisations contraignantes de sa paraphilie pour s'épanouir dans l'imaginaire érotique : « J'ai façonné mon art à l'image de mes passions, de mes obsessions, si l'on veut. » « L'érotisme est un des sommets des formes de l'art. »

En 1951, une toile intitulée *Le grand combat* déclenche un tel scandale qu'il est obligé de la retirer des cimaises.

Il répond à cette censure par un violent pamphlet dont je ne retiendrai qu'une phrase : « Pour le peintre, son œuvre est le résultat logique du drame intime de l'univers qu'il s'est créé. »

En 1955, peut-être sur l'intervention d'André Malraux, il entre en relation avec le grand poète surréaliste André Breton. Breton s'enthousiasme, compare Molinier à Nadjia et organise une exposition à la galerie *L'Étoile Scellée*, dont il préface le catalogue. Molinier devient à la mode, première étape vers la notoriété. Il fréquente les surréalistes, fait la connaissance de Joyce Mansour, belle et richissime égyptienne, poète étrange, égérie du surréalisme d'après la Deuxième Guerre mondiale. Il collabore à la revue *Le Surréalisme même*.

Quelques années plus tard, il découvre le célèbre roman *Emmanuelle*, d'Emmanuelle Arsan. Fasciné, il réussit à entrer en contact avec elle. Il la rencontre à Paris. Le coup de foudre est réciproque. Elle lui écrit des lettres passionnées : « Que vous sachiez que vous êtes un autre moi-même... que je ne suis pas seule... et que vous êtes mon double². »

2. Lettre d'Emmanuelle Arsan à Pierre Molinier, Bangkok, 28 mai 1965.

Vers 1967, Emmanuelle et Jean Arsan, son mari, ont insensiblement disparu de la vie de Molinier. Peter Gorsen, professeur à l'université de Giessen, lui fait connaître Hanel Koeck, 22 ans, étudiante aux beaux-arts et stagiaire chez Dior. Il en devient follement amoureux. Si leurs rencontres érotiques restent occasionnelles (elle partage son masochisme et son fétichisme des chaussures), leur relation épistolaire persistera jusqu'à la mort de Molinier.

Il faut savoir que toute sa vie Molinier fut, pour reprendre le titre du roman de Drieu La Rochelle, un *homme couvert de femmes*, inconnues ou célèbres, pour la plupart superbes : Emmanuelle Arsan, Joyce Mansour, Hanel Koeck, la très belle et mystérieuse Cécile, tant d'autres... Ce furent souvent leurs maris ou amants qui présentèrent ces femmes à Molinier, dans une relation triangulaire récurrente qu'Alain Oudin³ a justement mise en évidence. À cette époque, Molinier délaisse de plus en plus la peinture pour s'intéresser à la photographie qui lui donne une nouvelle possibilité d'expression par la composition de photomontages, géniaux collages érotiques. Mais l'effervescence intellectuelle qui s'était créée autour du peintre dans les années 1950-1960 retombe peu à peu vers 1970.

André Breton, prompt à s'éloigner dès qu'une trop authentique originalité commence à l'effrayer après l'avoir captivé, a abandonné Molinier à ses obsessions, comme il abandonna jadis Nadja à sa schizophrénie. Emmanuelle et Hanel ne donnent plus guère signe de vie.

Autour du vieux magicien, le cercle se restreint à un petit cénacle d'écrivains (Jean-Pierre Bouyxou, Pierre Bourgeade, le professeur Pierre Petit), de cinéastes (Bordes, Simsolo), de médecins (le docteur Francis Maugard, le docteur Patrick Lacoste, psychanalyste, le professeur Jean-Didier Vincent) auxquels se joignent quelques personnalités marginales. L'inspiration libératrice, qui en avait fait cet étrange démiurge abolissant les frontières entre inconscient, imaginaire et réalité, replie lentement sur lui ses ailes d'ange luciférien, le laissant pris au piège, enfermé dans la tristesse solitaire d'une paraphilie banale et mortifère. Toute sa vie, dit sa fille Françoise, Molinier a vécu à côté de sa mort. Thanatos a toujours grimacé sous le masque d'Éros.

Le 3 mai 1976, Pierre Molinier se suicide en se tirant une balle dans la bouche.

3. Entretien Alain Oudin / Claude Esturgie, 18 décembre 1998.

Il avait fait don de son corps à la Faculté.

L'homme qui s'est fait femme dans le charnier de son œuvre,
Celui qui traqua son phallus dans les ruelles
bardées d'ombre
s'est tu s'est tué une fois sa forge
éteinte
son sexe pincé
son pinceau sectionné
[...] le délire de Pierre Molinier

VIT (p. 562-563)
Joyce Mansour

Peut-on épingler ce papillon lubrique et halluciné que fut Pierre Molinier sur le mur aseptisé de la clinique psychiatrique ?

En 1960, une expertise demandée par la justice à la suite d'une altercation accompagnée de coups de feu permet à deux respectables psychiatres bordelais de conclure, « en l'absence de toute psychose, délire et schizophrénie », à un « déséquilibre psychique constitutionnel, avec contrôle et lucidité conservés⁴ ».

Le professeur Jean-Didier Vincent⁵, parfois mieux inspiré, dans un article *post mortem* qui ressemble à un règlement de comptes, le qualifie de « pervers polymorphe », ce qui n'engage en rien notre médiatique neurobiologiste.

L'écrivain Xavière Gauthier l'avait traité d'homosexuel, avant de comprendre son erreur.

D'aucuns ont évoqué la structure obsessionnelle, paranoïaque de sa personnalité, son exhibitionnisme, son comportement masochiste : chaînes, menottes, ligotage, érotisation de la douleur (son plaisir le plus exquis était de se faire mordre les seins jusqu'au sang et il avait baptisé le « petit vampire » une de ses dernières maîtresses qui avait cette spécialité).

En réalité, vous avez établi votre diagnostic : « le mystère Molinier » correspond de manière très précise à une paraphilie parfaitement répertoriée qui est le travestisme fétichiste tel que Freud l'avait déjà décrit, puis que l'ont parfaitement cernée Stoller (1984-1985) et Crépault (1997).

4. Rapport d'expertise, Greffe du tribunal de grande instance à Bordeaux, 4 janvier 1963.

5. Jean-Didier Vincent, interview dans *La Longue Vue*, Gallien, Bordeaux, n° 29-33.

Les différentes composantes de la personnalité et du comportement érotique que je viens d'évoquer dans le cas de Pierre Molinier (tendances obsessionnelles, exhibitionnisme, masochisme) font toujours partie intégrante de cette érotisation atypique. Reprenons la définition de Stoller (1978, p. 209) :

[...] c'est le fait de porter des vêtements de femme d'une manière fétichiste, donc excitante, par un homme biologiquement normal, qui ne met pas en question son état de mâle, c'est-à-dire sa possession d'un pénis. C'est un exhibitionniste en ce sens qu'il est toujours conscient du pénis qu'il a sous ses vêtements de femme et, quand cela ne présente pas de danger, il prend plaisir à révéler qu'il est une femme-homme.

Ici Stoller fait une distinction capitale : cet exhibitionnisme n'est pas une perversion en soi, car il n'entraîne aucun plaisir érotique, mais simplement le triomphe de prouver qu'il est une femme avec un pénis. Sa personnalité comporte des éléments paranoïdes et obsessionnels. Il y a identification totale à une femme phallique.

Le travesti fétichiste insiste toujours sur le fait qu'il préfère avoir des relations sexuelles avec des femmes, et il n'est nullement efféminé quand il n'est pas habillé en femme. La description de cette paraphilie, seule retenue comme catégorie diagnostique parmi les travestismes dans le DSM-IV, a amené Crépault (1997) à en préciser le diagnostic différentiel.

a) TRAVESTISME NON FÉTICHISTE

HÉTÉROSEXUEL	Équivalent d'un objet transitionnel. Tentative de rétablissement de la fusionnalité primaire. Moi – peau maternel.
HOMOSEXUEL	Caricature de la féminité (« folle », <i>drag-queen</i>). Dévaluation de la femme par la caricature. Sentiment de triomphe, de toute-puissance.

b) TRAVESTISME FÉTICHISTE

C'est le seul travestisme dont la finalité soit de provoquer un plaisir érotique, c'est-à-dire que le travestissement est utilisé comme fétiche.

Il paraît ainsi évident que la personnalité, le comportement et l'art de Pierre Molinier illustrent parfaitement les descriptions de Stoller et Crépault.

En est-il de même au niveau des hypothèses pathogéniques ? Pour Crépault (1997), il n'est pas rare que le fétichiste travesti ait subi une expérience vécue comme une atteinte à sa masculinité : par exemple, une femme (mère, sœur, tante, voisine) l'a forcé à se dénuder, à montrer son pénis, puis l'a habillé avec des vêtements féminins, et il s'est alors senti humilié.

« Le fétichiste travesti parvient à contrer sa peur d'être dévirilisé par la femme en érotisant ce qui fut jadis une menace à sa masculinité. Il transforme le traumatisme en triomphe » (Crépault, 1997, p. 146).

Pour Stoller (1978), le facteur étiologique essentiel est « le besoin qu'ont les mères, *ou toute femme qui en prend la place*, de féminiser le petit garçon *de temps en temps*. Quand je dis de temps en temps, je veux dire qu'elle le laisse penser qu'il est un garçon, c'est-à-dire qu'il possède un pénis et appartient à la classe des mâles, mais elle suscite des situations très précises où l'enfant doit être une fille » (p. 217).

L'élément important, mis en évidence ici par Stoller, et qui peut à mon avis expliquer les caractéristiques très particulières de cette grave perturbation de l'identité de genre, est cette *discontinuité* de l'attitude féminine vis-à-vis de l'enfant à l'âge où devrait se résoudre le complexe genral nucléaire.

Ce trouble de la genralité est en effet très différent de ce que l'on peut voir dans l'homosexualité ou le transsexualisme. Le transvesti fétichiste est à la fois homme et femme, androgyne, femme phallique : « Je suis lesbien⁶ », disait excellemment Pierre Molinier. J'ai donc cherché à savoir si l'enfance de Pierre Molinier permettait de confirmer ces hypothèses, et je n'ai pas trouvé de réponse dans ce qui avait été écrit à son sujet. J'ai rencontré sa fille Françoise qui vit près de Bordeaux et qui a pu m'apporter de très intéressantes informations. Pierre Molinier avait six ans en 1906. C'était l'époque de la chanson « Froufrou par son jupon la femme... » en ce temps-là, et jusqu'à l'âge de raison, six ou sept ans, l'éducation des enfants était uniquement confiée aux femmes. La mode imposait d'habiller les jeunes garçons en fille, avec

6. Molinier cité par Jacques Abeille, *Jour de lettres*, n° 19, avril/mai 1997, p. 4.

jupe et nœuds dans leurs cheveux longs ; certes, c'était le lot de tous les enfants mâles. Mais cette période de la vie du jeune Pierre s'est déroulée dans des circonstances bien particulières.

Sa mère Anna a laissé le souvenir d'une femme douce, affectueuse, bonne épouse, bonne mère de famille, soumise à son mari comme il se devait alors. Elle exerçait avec l'aide de quelques jeunes ouvrières la profession de couturière et partageait son atelier, grande pièce au rez-de-chaussée de la maison, avec sa sœur Jeanne, repasseuse. Pierre Molinier a passé toute sa première enfance dans cet atelier, véritable gynécée, entre sa mère, sa tante, les jeunes apprenties et les beautés provinciales qui venaient aux essayages. C'était un petit garçon remuant, polisson et on peut très bien imaginer les jeux, plaisanteries ou punitions auxquels pouvait se livrer ce microcosme féminin sur le seul petit mâle à sa disposition.

La table sur laquelle tante Jeanne repassait – dans le Bordelais on dit « lissait » – était enjuponnée d'un grand drap qui tombait jusqu'au sol. Un des jeux favoris du petit Pierre, comme celui de beaucoup d'enfants, était de se blottir sous cette table, dans un univers de bottines à talons hauts, de jambes gainées de bas de soie noirs émergeant de dessous en dentelle.

« J'avais deux ou trois ans, j'étais à quatre pattes, je me mettais sous les jupes des filles et je leur caressais les cuisses et les bas. »

Déjà les éléments de son fétichisme se mettent en place dans son inconscient. Il nous faut aussi revenir à tante Jeanne, la repasseuse. À l'opposé d'Anna, Jeanne avait une forte personnalité. Au dernier moment, elle a dit non au maire qui allait la marier (suivant la légende familiale, elle était secrètement amoureuse de son beau-frère Julien). Elle est restée célibataire et a toujours vécu avec sa sœur, son beau-frère et leurs enfants. Possiblement, cette femme de caractère réunissait toutes les conditions pour développer une solide aversion contre la gent masculine. Elle s'est beaucoup occupée de sa nièce et de son neveu. C'était une femme à principes : elle adoptait les manières des familles bourgeoises dont elle assurait le repassage et s'habillait de façon très stricte, dans le style des nurses et gouvernantes anglaises qu'elle y croisait. Nous n'en avons pas de preuves objectives, mais il est logique de penser qu'elle pouvait entrer dans cette catégorie de « femmes très jalouses des mâles » qui se vengent soit en faisant porter aux petits mâles des vêtements de femme, soit en encourageant ce travestisme quand il apparaît « spontanément ».

Beaucoup plus que sa mère, la douce Anna, c'est plutôt sa tante, l'intrépide et sévère Jeanne, qui a représenté le modèle de femme phallique vers lequel vont s'orienter les fantasmes de Pierre Molinier.

Son père entre également dans le schéma parental habituel des familles de travestis : artisan, très absorbé par son travail, il n'était presque jamais à la maison et ne traduisait sa présence que par des manifestations d'autorité : souvenez-vous comment il a puni Pierre sévèrement quand il l'a surpris embrassant les jambes de sa sœur. Cette constellation familiale reproduit assez fidèlement ce que décrit Stoller (1978) dans son ouvrage *Recherches sur l'identité sexuelle*.

On peut s'interroger sur ce qui fait la spécificité du cas, ou si l'on veut du « mystère » Molinier, et sur ce qu'il nous apporte dans la compréhension de cette paraphilie complexe. Nous l'avons vu dans notre rappel biographique, c'est aux alentours des années 1945-1950 que la vie et l'œuvre de Pierre Molinier connaissent un bouleversement simultané.

Jusque-là, Molinier avait une vie sociale relativement conforme : travailleur, bon père, il assurait le confort de sa famille en particulier dans les années difficiles de l'occupation allemande. Il est probable qu'à cette époque sa paraphilie se soit entourée du secret qu'elle conserve habituellement. Comme toujours, elle se manifestait de manière compulsive et opératoire, dans une absence caractéristique de clivage entre imaginaire et réalité : dans les érotisations atypiques, le fantasme s'incarne dans un « agir » dont il devient prisonnier.

Pierre Molinier était dans sa jeunesse un peintre doué mais banal, un artisan sérieux qui avait une vie sexuelle particulière.

S'il aimait s'habiller avec recherche et se photographier avec complaisance, on ne pouvait supposer qu'il portait bas de soie et guêpière sous ses vêtements masculins.

C'est l'étonnante métamorphose qui se produit dans les années 1950 qui fait de Pierre Molinier un personnage unique, aussi bien dans le domaine de l'art que dans celui de la clinique.

Molinier avait toujours eu le goût de l'ésotérisme, du secret. L'épisode (véridique ou fabulé ?) des émissaires du dalai-lama en témoigne. Cette recherche ésotérique, métapsychique est une des clés de sa mutation artistique, l'autre étant évidemment l'érotisme. Mais l'érotisme n'est pas absent de cette école de l'extase qu'est le chamanisme pour

lequel Molinier éprouvait une telle fascination qu'il s'assimile lui-même à un chaman dans son ouvrage de photomontages *Le Chaman et ses créatures*. Mais c'est surtout l'ouverture de son art à son inconscient sexuel qui entraîne un phénomène pictural singulier.

Jusque-là ses recherches ne dépassaient pas le décalage qu'impose la province aux révolutions parisiennes : impressionnisme, fauvisme, abstraction.

Soudain tout change. Non seulement sa peinture ne ressemble plus à ce qu'il peignait auparavant, mais elle ne ressemble à aucune autre, même si un œil attentif peut déceler certaines influences : l'art extrême-oriental (dont il adopte l'habitude d'appliquer d'abord sur ses toiles un fond de feuilles d'or), mais aussi Gustave Moreau, le grand peintre symboliste et, d'une certaine manière, le peintre qu'il admirait le plus, Léonard de Vinci.

Son graphisme s'épure, sa palette prend des résonances profondes créant une luminosité étrange qui n'appartient qu'à lui (on pourrait parler d'un « vert Molinier » comme on parle d'un « vert Véronèse ») ; ses œuvres prennent des éclats d'émaux, d'icônes païennes, qui donnent aux chairs féminines un rayonnement érotique intense.

Dans la littérature pornographique sur le travestissement, on trouve certains types d'illustrations sur lesquelles on voit toujours des femmes à la beauté cruelle, avec des seins énormes, des talons aiguilles et souvent des fouets de forme phallique qu'elles font onduler devant leur pelvis. Cette description peut très bien s'appliquer aux créatures féminines très griffues, très « dentues », dont parle Bouyxou (1985), qui peuplent les toiles de Molinier⁷.

J'ai mis l'accent jusqu'ici sur l'aspect travestissement de sa perversion, mais on ne peut évidemment en dissocier l'aspect fétichiste puisque le travestissement lui-même y est fétiche.

Le fétichisme de Molinier, tel qu'il se dévoile dans son œuvre, rejoint ce qu'il est habituel de rencontrer dans cette paraphilie : fétichisme des étoffes, des sous-vêtements féminins, des bas, des voilettes ou loups dissimulant les visages, fines résilles moulant les mains et les

7. P. Molinier (1995), *Le Chaman et ses créatures*, Bordeaux, Éditions William Blake & Co.

bras quand ce ne sont pas les corps tout entiers, les sexes mêmes, fétichisme des chaussures féminines à talons aiguilles, symbole phallique sur lequel il « greffait » un godemiché de sa confection : il fabriquait lui-même avec beaucoup de soins ces olisbos qui lui permettaient de se sodomiser, dont un fameux « godemiché à deux places ». Comme tous les travestis fétichistes, il utilisait un miroir, grande glace à pivot de couturière, pour jouir pleinement de ses mises en scène, de ce théâtre érotique dont il était le spectateur en même temps que l'acteur, mais aussi l'auteur qui en aurait perdu le sens originel. Ainsi que le « bondage » auquel il est souvent associé dans une comorbidité (ou dans une parenté fantasmatique foncière ?), le travestisme est une perversion spéculaire⁸. Deleuze (1971) l'avait évoqué, avec la nécessaire distanciation que permet le miroir.

C'est également, et l'on retrouve là cette osmose qui existait entre sa vie et son œuvre, cet effet de distanciation qu'il recherchait en travaillant ses peintures grâce à leur reflet dans cette même glace, distanciation qui lui permettait de « s'absenter » de son œuvre pour mieux la voir.

Un autre élément de ce fétichisme est le démembrement, l'accumulation sur une même toile d'objets partiels : sexe érigé, seins généreux, fesses, membres, jambes (il était amoureux de ses propres jambes et écrivait « en peignant j'ai satisfait en même temps le fétichisme de mes jambes et des pointes de mes seins ») [Bouyxou, 1985, p. 15]. Le fétiche est rabaissement de l'objet du désir, déshumanisation d'autant plus aisée qu'il est ramené au rang d'objet partiel, non menaçant (encore faut-il être capable de percevoir d'abord l'autre en tant qu'être humain pour pouvoir se livrer secondairement à cette déshumanisation).

Le fétichiste a sur l'objet sexuel le regard de la Méduse : il le pétrifie. Certes, dit Stoller, « il est plus facile de le faire avec des seins, des fesses, des cuisses et des pénis qu'avec des visages » (1984, p. 27). Oui, mais regardons les visages des peintures de Molinier : il s'agit la plupart du temps de véritables masques dont l'expression voluptueuse est outrancière,

8. « Quelquefois, c'était moi, le garçon, regardant une fille. Et comme elle a l'air jolie. À mesure que les choses ont continué, c'était moi comme garçon déguisé en fille, qui regardait le type déguisé en fille et aimait cette impression d'être proche des vêtements » Stoller (1978, p. 241). Cette description est typique de l'expérience du miroir dont m'ont parlé d'autres travestis.

presque caricaturale. Le visage lui-même devient fétiche (dans ses autophotographies érotiques, il dissimulait souvent son visage sous un masque ou un loup de cuir).

Cette fétichisation et parcellisation de l'objet du désir est encore plus frappante dans son œuvre photographique, ses photomontages érotiques.

Molinier découpait soigneusement l'image de ses propres jambes, de ses fesses et les jambes, seins ou visages de ses modèles (Hanel, Thierry Agullo, le transsexuel Skindo) et les rassemblait dans des compositions diverses, puzzles d'un érotisme sophistiqué. Il utilisait aussi le visage de la poupée. Le degré extrême de la fétichisation était effectivement la grande poupée qu'il avait façonnée de ses mains à partir du moulage de son propre corps, et dont le visage protégé par une fine voilette était fardé à sa convenance, sculpture de papier mâché et double mortifère.

L'œuvre, le peintre et son fétiche, photomontage, réunit en une étonnante synthèse le sujet, l'objet du désir fétichisé, et l'évasion à travers l'œuvre peinte vers l'imaginaire et l'inconscient.

La révolution esthétique de Molinier dans les années 1950 s'est accompagnée d'un bouleversement de son mode de vie. « Il traverse le miroir », dit Noël Simsolo, qui a fait un film sur lui (Bouyxou, 1985, p. 16). Il n'a plus besoin d'avoir deux vies mais une. Nous avons vu que pour les travestis fétichistes la tentation exhibitionniste est de pouvoir révéler ou de laisser deviner l'existence de leur pénis sous leurs vêtements ou sous-vêtements féminins. Dans la deuxième partie de sa vie, Molinier a poussé cet exhibitionnisme à l'extrême. Sa vie est devenue le théâtre où il jouait et jouissait de ses métamorphoses devant un public choisi. Il se mettait en scène pour lui-même et pour les autres, en essayant de deviner jusqu'où il pouvait entraîner ses spectateurs dans ses jeux sans jamais exercer sur eux aucune contrainte.

On peut se demander ce qui a permis à Molinier de dépasser le secret auquel sont toujours plus ou moins confinés ses semblables, secret qu'ils ne se hasardent à violer que si le risque est mesuré.

J'y vois deux explications probablement complémentaires.

La première serait que la soudaine notoriété de Molinier, après sa rencontre avec André Breton, délivrait l'autodidacte qu'il était du regard des autres et lui donnait un sentiment de toute-puissance où la notion

de risque n'avait plus cours. Mais la véritable explication est cette plongée dans l'inconscient sexuel qu'est devenue à cette époque sa peinture.

Ses tableaux, ses photomontages sont des passerelles que l'imaginaire jette entre inconscient et réalité, passerelles qui sont l'objet même de l'approche sexoanalytique.

André Breton l'avait parfaitement compris et exprimé dans sa langue magnifique quand il écrivait : « Une échelle de soie a pu enfin être jetée du monde des songes à l'autre, dont il se trouve ainsi démontré qu'elle ne pouvait être que celle de la tentation charnelle » (Breton, 1956). N'est-ce pas cette introjection de l'inconscient dans sa peinture, ce retour du refoulé, qui a permis à Molinier de se libérer dans le réel des derniers tabous et de s'afficher aux yeux de tous sous les traits de la « Femme-Toute-Mère-Phallique » ?

Le tableau intitulé *Oh Marie mère de Dieu* est certainement le plus blasphématoire qu'il ait peint et André Breton lui-même avait refusé de l'exposer. Mais il est extrêmement révélateur.

Le traumatisme de la naissance et l'anxiété d'individualisation s'expriment avec violence dans cette croix en flamme surgissant d'une bouche hurlante, encadrée de cornes. Ce mufle d'un Minotaure équivoque, expulsant le crucifié de ses entrailles, peut très bien symboliser, comme le suggère Pierre Petit, l'appareil reproducteur féminin avec les trompes de Fallope (Petit, 1992).

Dans un tableau peint trois ans auparavant et qui s'intitulait le *Christ puni*, la croix jaillissait, comme pour un enfantement, d'un entrejambe féminin. Le corps du supplicié est celui de la femme phallique, avec seins et pénis nettement dessinés. La femme qui est la mère du supplicié lui fait une fellation, tandis qu'une deuxième femme (Marie-Madeleine ?) le sodomise avec un olisbos. Les visages de ces femmes sont ceux d'Emmanuelle Arsan et d'Hanel Koeck. Ce tableau est particulièrement intéressant par ce qu'il nous révèle sur Molinier mais de façon plus générale sur la genèse de cette perversion qu'est le travestisme fétichiste.

Crépault (1997) a mis en évidence qu'en deçà de l'angoisse de castration existe une peur plus archaïque, plus fondamentale : celle de perdre son identité masculine. Si une trop forte anxiété d'individualisation pousse le sujet à rechercher une proximité avec la mère, peut apparaître alors une anxiété de démasculinisation encore plus terrifiante.

L'enfance de Pierre Molinier s'est déroulée, il faut nous en souvenir, sous l'emprise de deux « femmes mères » : Anna et Jeanne. Anna, mère affectueuse, captative, tout entière dans le désir de maintenir un lien fusionnel. Jeanne, mère phallique, représentant une menace encore plus effrayante pour son identité de mâle : Pierre Molinier est ainsi « crucifié » entre son complexe fusionnel et son complexe genral nucléaire. La mère captative lui fait une fellation pour maintenir le lien fusionnel tout en reconnaissant par là même une masculinité qui s'oppose au réengloutissement. La mère phallique le sodomise avec un godemiché, érotisation de la douleur et de l'humiliation qui permet, suivant la formule de Stoller, de transformer le traumatisme en triomphe. Le travesti fétichiste n'aura comme défense que la possibilité d'être à son tour androgyne, femme phallique.

Molinier tenait beaucoup à ce tableau dont il s'est séparé avec difficulté et qui est actuellement la propriété d'Hanel Koeck.

La peinture de Molinier et plus particulièrement le tableau que nous venons d'étudier me paraissent une vivante illustration de la théorie de Crépault (1997) sur l'étiogénèse du travestisme fétichiste.

Si l'on me crucifiait, confiait Pierre Molinier à un de ses amis, je voudrais que l'on me fasse ce que l'on a fait à mon christ, et je voudrais bien avoir un godemiché dans le trou de balle par exemple, et puis être sucé. Alors la souffrance se transformerait en volupté (Petit, 1992, p. 133).

À partir de la priorité accordée au complexe fusionnel et au complexe genral nucléaire, la sexoanalyse apporte au cas de Pierre Molinier et au travestisme fétichiste en général une hypothèse pathogénique plus satisfaisante que l'analyse freudienne classique basée sur l'Œdipe, la castration ou le blocage au stade anal du développement de la libido.

On a beaucoup parlé du « mystère Molinier », et c'est d'ailleurs le titre d'un très bel ouvrage du romancier Pierre Bourgeade (1997).

Pour nous, sexoanalystes, le « mystère Molinier » ne saurait être sa sexualité. Cependant, il existe un véritable « mystère Molinier ». Il n'est pas dans son comportement érotique, ni dans son attitude vis-à-vis des femmes et de ses amis ; il réside dans la relation rare que sa création a su établir entre inconscient, imaginaire et agir.

L'art de Pierre Molinier exerce la même fascination (Guignard [1996] nous a rappelé que l'étymologie de fascination vient de *fascinus*, nom latin du « phallos » grec) que la grande fresque de la Villa des Mystères à Pompéi, qui mélangeait l'érotisme à l'ésotérisme des cultes dionysiaques.

Certes, d'autres créateurs, écrivains, poètes, peintres ont de tout temps projeté leur imaginaire érotique dans leur œuvre, mais très rarement, et c'est ce qui fait sa valeur, avec une expression aussi directe. Point de vautours cachés dans ses tableaux, et je pense bien sûr au Freud d'un *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Point de rébus psychanalytiques, mais la représentation spontanée, parfois difficilement soutenable de ses fantasmes.

Molinier est homme de désir, plus que de jouissance: d'où le côté ascétique de son personnage, reclus dans son petit appartement de la rue des Faussets, tel un anachorète du sexe. Derrière, aussitôt après la jouissance, il y a la détumescence... la mort.

La peinture de Molinier, comme toute peinture pornographique, au sens où la pornographie est étymologiquement la peinture destinée aux prostituées, ne cherche pas à provoquer la jouissance mais le désir dans ses obscurs méandres. Le « post-coïtum animal triste » d'Horace est l'ombre portée de l'angoisse sur les corps que le désir a fuis.

Contre la démasculinisation et la mort, Molinier dressait son sexe en érection et les olisbos qu'il fabriquait de ses mains.

L'art est le désir indestructible, l'appétit sans satiété, la vie sans la mort. Le paraphile poursuit son désir, non son plaisir, d'où sa quête incessamment renouvelée, d'où ce besoin de transcender le réel dans les hallucinations de l'imaginaire.

BIBLIOGRAPHIE

- ALIAGA, J.V. et G. COLLAZZI (1999). *Pierre Molinier*. Valence : IVAM.
- BAERWALDT, W. et P. GORSEN (1993). *Pierre Molinier*. Winnipeg : PLUG IN inc.
- BOURGADE, P. (1997). *Le mystère Molinier*. Paris : Voix Richard Meier / À l'enseigne des Oudoïn.
- BOUYXOU, J.P. (1985). « Molinier l'artisan érotique ». *Penthouse* (mars).
- BRETON, A. (1966). *Le surréalisme et la peinture*. Paris : Gallimard.
- BRETON A. (1956). *Molinier*. Catalogue de l'exposition « À l'Étoile Scellée ». Paris.
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris : Payot.
- CRÉPAULT C. et W. PASINI (1987). *L'imaginaire en sexologie clinique*. Paris : Presses universitaires de France.
- DELEUZE, G. (1971). *Présentation de Sacher Masoch*. Paris : Éditions de Minuit.
- FREUD, S. (1943). *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Paris : Gallimard.

- FREUD, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard.
- GORSEN, P. (1972). *Pierre Molinier lui-même*. Munich : Rocner et Bernhard.
- GREEN, A. (1998). *Révélation de l'inachèvement*. Paris : Flammarion.
- GUIGNARD, P. (1996). *Le sexe et l'effroi*. Paris : Gallimard.
- MANSOUR, J. (1979). *Sens interdits*. Paris : Actes Sud. (1991) Repris dans *Œuvres complètes*.
- MOLINIER, F. (1997). Extraits de « Les papiers de Pierre Molinier », *Jour de lettres*, n° 19, avril/mai.
- MOLINIER P. (1995). *Le Chaman et ses créatures*. Bordeaux : William Blake.
- PETIT, P. (1992). *Molinier. Une vie d'enfer*. Paris : Ramsay / J.-J. Pauvert.
- STOLLER, R. (1989). *Masculin ou féminin ?* Paris : Presses universitaires de France.
- STOLLER, R. (1984). *L'excitation sexuelle*. Paris : Payot.
- STOLLER, R. (1978). *Recherches sur l'identité sexuelle*. Paris : Gallimard.

AUTRES RÉFÉRENCES

- Lettre d'Emmanuelle Arsan à Pierre Molinier : Bangkok : 28 mai 1965.
- Entretien Alain Oudin / Claude Esturgie : 18 décembre 1998.
- Rapport d'expertise, Greffe du tribunal de grande instance à Bordeaux : 4 janvier 1963.
- Jean-Didier Vincent, interview dans *La Longue Vue*, Gallien, Bordeaux, n° 29-33.

AMBIGUÏTÉ DE L'ORIENTATION SEXUELLE

Pierre Dalens

C'est dans le cas où se manifestent le plus intimement la frustration et la sublimation ainsi que l'attrance vers l'autre, jamais satisfaite, que nous retrouvons l'ambiguïté des identités de rôle à partir d'un noyau d'identités de genre bien constitué. Souvent l'imaginaire est en discordance avec le réel entraînant un clivage important avec la réalité.

Illustrations cliniques

ARMELLE

Armelle a 45 ans lorsque Jean-Pierre fait sa connaissance au cours d'une réception; Jean-Pierre a vingt ans de plus qu'elle. Ils s'intéressent tous les deux aux sciences humaines et à la psychologie relationnelle, bien que ce ne soit pas la profession d'Armelle, qui est cependant dans une profession libérale de la santé. Jean-Pierre est un professionnel connu, et ils vont rapidement avoir une activité ensemble. Après une année de formation avec Jean-Pierre, dans des groupes de travail, Armelle devient l'assistante de Jean-Pierre. Un lien à la fois professionnel mais surtout

relationnel, affectif et imaginaire les rapproche rapidement ; cette relation se heurte vite aux obstacles de la réalité sociale, puisqu'ils vivent dans des lieux éloignés et qu'ils ont chacun leur univers familial et conjugal. C'est une satisfaction essentiellement fantasmatique pour Armelle, qui ne réalise un désir plein et entier que dans l'imaginaire lui permettant de se déculpabiliser d'une situation qui la confronte à la transgression. Cet état la ferait sortir du cadre qu'elle s'est forgé de tout temps sous la pression d'un père aimant mais autoritaire et exigeant, décédé depuis de nombreuses années.

Armelle fait une distinction très précise entre sa vie officielle et sa relation amoureuse ; d'une part, il y a sa vie aisée dans une petite ville du sud de la France, sa vie professionnelle, sa famille, l'attachement symbiotique et angoissé qu'elle porte à son unique fils Gilles, son mari Jean-François avec qui elle travaille, mais dont elle parle fort peu, le tenant en quelque sorte dans l'ombre d'une certaine neutralité ; d'autre part, elle parle peu de tout cela avec Jean-Pierre, sauf de sa relation très angoissée avec Gilles, qui est « le fils amant lunaire ».

Sa relation avec Jean-Pierre a été relativement érotisée à un niveau prégénital, fait de caresses tendres, d'attentions de l'un à l'autre, mais aussi de caresses génitales pouvant aboutir à l'orgasme quand les inhibitions ont pu céder ; mais il y a peu de relations coïtales, rendues difficiles par le désir mal assumé d'Armelle et les obstacles émotionnels chez Jean-Pierre. Il y a une barrière à son désir, qui est également peu marqué avec Jean-François son mari. Avant de rencontrer Jean-Pierre, elle n'aurait fait cette formation expérientielle que pour découvrir et fortifier sa sexualité. Dans sa vie antérieure, elle parlait de « relations sexuelles hygiéniques » et peu fréquentes de la part des deux partenaires habituels.

Par contre, à chacune des rencontres avec Jean-Pierre, ils ont ensemble de nombreux contacts corporels, mais les relations coïtales sont toujours délicates. Elle s'est dite à ce moment de sa vie génitale « femme-fontaine » et préorgasmique. Cela ne gêne pas les deux amants qui se satisfont beaucoup mieux du partage de leurs fantasmes et de leur imaginaire dans une sexualité de contact et surtout de longs dialogues axés sur le partage émotionnel. C'est un échange intense dans les moments espacés de leurs rencontres. Cependant, au bout d'un an, les séances de groupe ne deviennent plus possibles du fait d'un changement de lieu ; le seul échange entre les amants devient essentiellement intellectuel et affectif par l'intermédiaire de communications téléphoniques quotidiennes. L'érotisme est encore présent dans le langage par moments, mais il prend de moins en moins d'importance pour céder la place à un échange amoureux de plus en plus intense et émotionnel de la part de Jean-Pierre et dont Armelle se satisfait entièrement. Les mots servent maintenant de caresses par la voie des ondes.

Curieusement, cette présence, absente dans le réel, entraîne un rapprochement imaginaire de plus en plus marqué.

Armelle, qui avait eu avec son père des relations difficiles, sentant l'autorité et les défenses paternelles peser sur elle, l'empêchant de réaliser ses désirs d'adolescente, se veut libre avec Jean-Pierre et lui confie tous ses affects et ses émotions. Elle a l'impression de poursuivre une analyse plus « impliquante » qu'elle avait faite quelques années auparavant avec

son propre analyste freudien; curieusement, elle a arrêté sa première psychanalyse, dont elle avait elle-même fixé la durée à quatre ans avec son psychanalyste, quelques mois après avoir connu Jean-Pierre et avoir commencé avec lui ce type de relation. Elle lui confie peu à peu ses fantasmes et ses rêves; il en fait tout autant, mais Armelle ne peut envisager de rompre le cadre protecteur qu'elle s'est forgé et ne peut accéder pour le moment au désir de Jean-Pierre.

Armelle a également une curiosité marquée pour la sexualité masculine et en particulier pour les homosexuels dont elle admire les tenues élégantes et recherchées; elle a de l'amitié et de la compassion pour eux, et a cherché pendant longtemps à les écouter et à s'en rapprocher, comme s'ils constituaient une ligne de faite entre les mondes masculin et féminin.

Elle a également une grande amie, Rose-Marie, avec laquelle elle fait régulièrement de longues promenades dans la forêt, les deux se faisant des confidences réciproques: d'une manière provocante, elle a d'ailleurs envoyé une carte à Jean-Pierre lui disant qu'elle était homosexuelle par réaction: elle dit n'avoir pas réussi à découvrir la fibre phallique des hommes, trop compliquée pour elle.

Elle a aussi été féministe pour soutenir la condition féminine, à ses yeux, infériorisée. Elle a eu beaucoup de mal à rentrer dans un rôle féminin, son père ayant exigé d'elle qu'elle soit aussi forte qu'un garçon, et à se comporter selon ce rôle. Par contre, il voulait aussi qu'elle se comporte en fille soumise à sa loi.

Armelle dit qu'elle n'a pas pu apprendre à se libérer dans une condition féminine épanouissante. Ce n'est que grâce à Jean-Pierre qu'elle commence à se féminiser un peu plus chaque jour dans ses conduites. Il y a une véritable satisfaction à l'individualisation de part et d'autre entre Armelle et Jean-Pierre, dans leurs recherches réciproques de complémentarité masculine et féminine.

L'identité de genre est bien manifeste et ne se trouve pas perturbée, mais il y a constitution d'une identification complémentaire dans l'ordre du masculin et du féminin. Armelle manifeste une identification féminine complète.

Dans ces conditions, seul l'imaginaire réalise un «art d'aimer» proche de l'amour courtois du Moyen Âge.

Comment relâcher les pulsions et rétablir l'équilibre sexe / imaginaire pour obtenir une sexualité équilibrée pour Jean-Pierre et Armelle?

Ils font essentiellement maintenant une autosexoanalyse de couple par l'exploration réciproque des fantasmes et des rêves de chacun, le rétablissement d'un noyau d'identité de genre suffisamment fixé pour stabiliser chacun dans son identité de rôle.

Le lien amoureux sublime le manque sensoriel et curieusement accroît le pont d'échanges intimes de l'un avec l'autre. Chacun d'eux d'ailleurs s'en étonne, mais l'accepte et le désire intensément.

Qu'en serait-il de l'évolution génitale si elle se manifestait dans la réalité? Armelle dit que son désir est peu important, qu'il est jugulé par ses habitudes et se manifeste peu sans lui poser pourtant de difficultés vis-à-vis de Jean-François qui, lui-même, serait peu désirant. Jean-Pierre

la désire émotionnellement et finalement se satisfait fort bien de le lui exprimer dans le langage : c'est un art de séduction et d'attention à l'autre. L'un et l'autre semblent avoir fort bien équilibré leurs vies dans leurs univers respectifs, et leur interrelation entre eux deux.

Il reste une perspective de rencontre chez l'un ou chez l'autre, mais où la sexualité devra être une fois de plus transformée et sublimée. Il faut à Armelle des barrières infranchissables pour la protéger ; sa satisfaction ne peut être que dans l'imaginaire qui lui convient. Des anxiétés anti-fusionnelles contenant la distanciation corporelle s'étaient manifestées à certains moments de leur relation, mais elles ont pu assez facilement se résoudre dans la prise de conscience par Armelle de ses modes réactionnels. Chez ces deux partenaires, identité de rôle et identité de genre semblent se compléter et se rejoindre dans une même racine.

KHALED

Khaled a également poursuivi son cheminement depuis un an et demi (Dalens, 1999) à travers une ambivalence affective, qui, bien que toujours marquée dans l'imaginaire, ne se concrétise pas encore, même s'il en fait mention maintenant, dans une bisexualité possible.

C'est un géant marocain, professionnel de rugby, jeune et célibataire, qui faisait montre de sa peur énorme du monde féminin, sans jamais avoir eu de relation sexuelle avec une femme qu'il aurait choisie lui-même. Le simple contact d'un genou féminin le faisait fuir. Par contre, petit à petit, ses désirs homosexuels faits de mises en acte génitales et d'échanges émotionnels et affectifs se sont de plus en plus manifestés. Il a laissé s'évacuer les recherches de situations addictives qui servaient surtout à apaiser momentanément l'angoisse résiduelle, pour mettre en jeu maintenant une relation équilibrée avec un homme jeune de son âge, intellectuel et actif. Il y a beaucoup d'attirance affective de part et d'autre, ainsi qu'une sexualité qui convient à tous les deux. Mais aussi bien avec lui qu'avec les autres, Khaled a acquis une dynamique active qui va jusqu'à la sodomisation. C'est toujours lui qui a le rôle actif dans les relations homosexuelles.

Il a pris conscience également du clivage entre sexualité génitale et affects émotionnels.

Sa problématique concernant le père et la mère paraît avoir été résolue, et la relation avec la mère s'est assez bien équilibrée. Il a d'ailleurs pris de la distance en occupant un appartement séparé. Cependant, il reste dans la directivité et la toute-puissance familiale où son image narcissique a toujours besoin d'être confortée. En particulier, il a eu une relation difficile avec l'un de ses frères qui s'oppose à la directivité familiale de Khaled d'une manière forcenée et pathologique.

Bien que se situant maintenant dans des relations homosexuelles plus équilibrantes, Khaled s'est tourné aussi vers « la spiritualité soufi », tout d'abord dans un besoin d'idéalisation religieuse, mais aussi dans la recherche d'un clan où il se sentirait soutenu et aimé. Il y a fait la connaissance d'une jeune et charmante soufie qui semble l'intéresser pour

plus tard, car il envisage le mariage musulman idéal. Il reste en effet toujours fidèle à la tradition familiale et n'imagine pas son avenir sans enfants autour de lui.

L'étape homosexuée semble en partie résolue; il est en train de changer de vie professionnelle et manifeste ainsi son dynamisme et son activité. Il lui reste à envisager la relation à l'autre féminin.

Dans ses fantasmes et ses rêves qui, en ce moment, sont d'ailleurs beaucoup moins riches du fait de ses activités dans la réalité, il y a maintenant peu d'images homosexuées, mais, de temps à autre, des images de rapprochement, de situations romantiques avec la femme idéale axée sur la spiritualité, la religion et la famille. Parfois, cependant, dans les moments de réflexion angoissée, une certaine addiction homosexuée joue un rôle d'aiguillon culpabilisant, lui faisant craindre le passage à l'acte.

Khaled vit une vie beaucoup moins angoissée, plus détachée du monde social et des représentations qu'il peut donner de ses comportements. Ses demandes affectives sont beaucoup moins immatures. Il se trouve maintenant à la croisée des chemins. Il lui reste à définir la voie qui sera la sienne. Pour le moment il vit dans le présent une relation affective et sexuée avec son ami, mais aussi dans l'égo dystonie sociale, estimant ne jamais devoir dévoiler ses goûts et ses aspirations au monde extérieur. Il semble cependant totalement satisfait de sa sexualité homogénéale et fait bien maintenant la relation chronologique entre ses aspirations actuelles et ses imagos parentales qu'il relie au passé.

HADRIEN

Hadrien, quand nous nous rencontrons pour la première fois à la suite d'une demande de thérapie, est un jeune étudiant de 22 ans, célibataire, qui vit chez ses parents à proximité de mon cabinet; il est grand, athlétique, mais derrière cette apparence se manifeste d'emblée une certaine difficulté dans la contenance, et le regard trahit une certaine tristesse.

Petit à petit, au cours des premiers entretiens analytiques, il manifeste son désarroi dans sa prise de conscience de la réalité. Il paraît intelligent, prépare l'entrée à l'École d'agronomie, mais se sent instable, mal à l'aise dans sa famille, essentiellement avec son père et sa mère, et se constitue le protecteur de son frère plus jeune.

Rapidement, dans les premiers mois, il m'a parlé de ses troubles de l'identité, à la fois identité sexuelle et identité personnelle, dans sa recherche d'une image valorisante de lui-même où déjà le narcissisme se manifeste d'une manière importante. À cette époque, il me parle de son attirance très vive pour la force et la puissance masculines; il est par exemple en admiration devant les peintres du bâtiment peignant les façades, haut perchés sur leur échafaudage, et montrant leur musculature et leur stature virile. Il aurait aimé les approcher de très près et pouvoir les toucher pour qu'ils lui transmettent leur propre force. Depuis cette époque d'ailleurs, il s'est toujours appliqué à cultiver son aspect physique dans des performances sportives de haut niveau.

Il entame alors une thérapie analytique très régulièrement suivie, où il exprime sa culpabilité sur le plan social par rapport à son homosexualité depuis longtemps passée aux actes. Il a une sexualité addictive égodystonique avec de fréquents passages à l'acte dans la fréquentation des bars et boîtes homo, qui s'intercalent avec de longues périodes d'angoisse pendant lesquelles il s'efforce d'épuiser ses pulsions sexuelles non assouvies dans des exercices physiques individuels.

Petit à petit apparaissent dans ce qui est devenu une sexoanalyse avant l'heure ses anxiétés œdipiennes culpabilisantes et rejetantes vis-à-vis de ses parents, avec une opposition absolue au père qu'Hadrien juge autoritaire, rigide, intransigeant et faible, car celui-ci ne l'a jamais soutenu face à une mère possessive et symbiotique qu'il rejette avec effroi, la décrivant comme une grande mère hystérique archaïque. Pendant de nombreux mois, il accusera cette mère de lui rendre impossible toute relation féminine : lorsqu'il essaie d'avoir une relation, cela le renvoie à l'effroi et à la crainte de la castration réelle.

Il y a des phases de tristesse et d'abattement, pendant lesquelles il se débat contre des délires archaïques de représentation de la mère monstrueuse et du père impossible à atteindre.

Au cours de cette première phase, de nombreux rêves et fantasmes précisent son combat imaginaire avec ces personnages archaïques qui sont, sans doute, les représentations des images du père et de la mère, tels qu'il les vit dans son imaginaire pseudo délirant. Dans cette période, le travail fantasmatique est très important et montre l'évolution de situations imaginaires impossibles à réaliser véritablement à cause de leur aspect monstrueux, repoussant, du fait de cette mère qui prend possession d'une manière dangereuse de son corps, de son esprit et de son âme. Peu à peu cependant, il y a une évolution du fantasme qui lui permettrait, dans la réalité, d'aborder une situation triolique où il aurait des rapports sexuels, mais surtout affectifs avec un couple d'hétérosexuels qui l'admettraient dans leur intimité. Dans ce cas, la femme n'aurait qu'un intérêt de maternage et serait un objet transitionnel pour lui permettre d'aborder le sujet masculin à la fois dans son érotisation et sa sexualité, mais aussi et surtout pour échanger avec lui toute l'intensité émotionnelle de ses désirs affectifs. D'ailleurs, quelques années après, il réalisera deux fois de suite ces situations affectives où la sexualité n'a qu'une faible part.

Dans cette première période, alors qu'il prépare Agro, il connaît plusieurs phases dépressives à la suite desquelles il abandonne complètement, mais heureusement momentanément, la préparation du concours. Il semble que ce soit seulement la dynamique de la thérapie qui ait pu enclencher le sursaut final. Il est finalement reçu et va faire trois années d'école à Paris.

Une deuxième étape va se réaliser pour Hadrien pendant ces années d'école où, pour les premières fois, il va se trouver des femmes avec lesquelles il a de bonnes relations, mais toujours sans désir de relation amoureuse. Vers la fin de sa dernière année, il est d'ailleurs confronté à son chef de service qui est une femme pour laquelle il a beaucoup d'admiration, beaucoup de désir affectif, mais dont il craint l'autorité et l'influence, ce qui va compliquer quelque peu son travail d'école ; il est d'ailleurs toujours très angoissé, ne sachant pas décider des voies qu'il lui faudrait suivre pour avoir les meilleures possibilités à sa sortie de l'école.

Arrive enfin la fin des études avec la fête de la promotion ; il y joue le rôle d'un transsexuel nommé Dominique. À ce moment du transfert, qui jusque-là n'avait pas été analysé pendant ces six années de thérapie, la manifestation de ce dernier se précise dans les photos de la fête qu'il remet à l'analyste, avec ses annotations bien précises dans le doute où il se trouve vis-à-vis de l'attention affective du thérapeute à son égard : doute, interrogation, crainte que les photos transmises « ne soient que des pièces jointes au dossier », et il signe « Affectueusement. Hadrien. » Il précise encore davantage en disant : « Beaucoup de gens ont ri, ont été émus. C'était un beau jour. Personne n'a été choqué. » Dans cette confrontation théâtrale entre le transsexuel Dominique et l'analyste, il montre ce dernier hyper sévère, rigide, ne le regardant jamais. Il dira également en décrivant la scène du théâtre : « En aparté, Dominique se rappellera une entrevue avec son médecin, analyste freudien, qui lui fera plus de mal que de bien. » Comme conclusion de cette pièce, il note que l'analyste freudien proclame « la sentence » qui pour lui est le diagnostic. Alors, dit-il, « Dominique est prostré, souffre de son incompréhension devant ce réquisitoire ». On note là l'importance du surmoi autoritaire du père.

Après sa sortie d'école, Hadrien travaille dans une grande société internationale. Il semble éprouver à ce moment-là de grandes difficultés à arrêter ses choix professionnels. Il connaît une grande instabilité dans l'attachement à son métier et vit des conflits sérieux avec un chef de service autoritaire et homme d'affaires. D'ailleurs, cela l'amènera quelques années plus tard à de grandes désillusions dans le fait de ne pas se sentir protégé alors qu'il tombe amoureux dans un attachement affectif fraternel avec cet homme. S'ensuit, sous sa responsabilité, un procès qui le met en cause, et il ressent une angoisse extrême à l'idée de ne plus être soutenu par personne. Bien que la société ait pris à son compte les sanctions financières, il se trouve en porte-à-faux et ne peut plus accepter de responsabilité. La direction le met alors en attente dans une fonction administrative où il va se trouver en présence d'un certain nombre de collègues féminines. Il aura toujours la crainte que son homosexualité soit découverte, mais il affirme aussi sa séduction vis-à-vis de certaines de ses collègues.

Dans cette période, il va faire connaissance avec un couple dont la femme, très séductrice, représente pour lui l'image de sa mère. Quant à l'homme pour lequel il va d'abord éprouver une certaine attirance physique, il aura tôt fait de ne plus l'intéresser. Il se reportera essentiellement sur cette femme avec qui pourtant il n'aura que peu d'érotisation, mais qu'il voudra conserver comme relation très affective dans l'intimité. Cependant, il semble qu'il se laisse influencer par cette femme à laquelle il prête de l'argent qu'elle ne lui rendra avec difficulté que plusieurs années plus tard. Cet épisode a fait qu'Hadrien s'est senti encore plus floué par l'élément féminin, et la rupture a été fort douloureuse.

À l'étape que l'on peut considérer comme actuelle, Hadrien est à l'aise avec son homosexualité qui semble devenue égosyntonique, qui est plus affirmée. Il a un peu plus rééquilibré ses relations parentales, mais, par contre, se trouve éloigné de ses parents, ce qui lui convient très bien.

Il a eu depuis au cours de ses voyages professionnels, quelques relations hétérosexuelles, mais qui n'ont pas abouti à des relations de couple de plus longue durée. Son identité de genre ne semble pas du tout stable. Malgré ses divers essais, il n'a pas pu établir de relation de couple homosexuelle stable. Il est toujours à la recherche de l'amant viril auquel il pourrait transmettre toute sa demande d'amour.

Pour des raisons d'éloignement, il a abandonné les différentes thérapies analytiques et somatothérapeutiques qu'il avait faites pendant huit ans, parfois de manière discontinue.

Il n'a toujours pas résolu son équilibre sexué, trace d'un inconscient sexuel confus et angoissé.

FABIEN

Fabien, quand il vient me voir pour la première fois, est un homme d'affaires d'origine espagnole, vivant dans le sud de la France, âgé de 34 ans, célibataire et sorti dans les premiers des HEC (Hautes Études commerciales). Il venait non pour résoudre son homosexualité, mais ses angoisses très fortes qui se manifestaient par des somatisations importantes et une sexualité addictive.

Très rapidement, Fabien explorera ses rêves, mais surtout ses fantasmes, et, petit à petit, les traces de ses souvenirs d'enfance. Son homosexualité actuelle, dans les saunas, mais surtout dans les parcs à la recherche du compagnon attirant, sera toujours parée pour lui par des atmosphères très anglaises de flou brouillardieux permettant d'effacer les contours du réel. Il parle également de ses « errances » qui vont lui rappeler des souvenirs infantiles importants, le rapprochant de sa mère, « mama » très possessive et symbiotique gérant activement les grandes propriétés familiales où le père n'apparaît que très peu, ayant essentiellement des activités extérieures. Le père avait, semble-t-il, de nombreuses maîtresses, ce qui provoquait de temps à autre le courroux maternel et entraînait des scènes de violence au cours desquelles la mère, dans un comportement hystérique, allait au fond de la propriété, en pleine nuit, le long du ruisseau, faisant sans doute semblant de vouloir se noyer. À ces moments-là, Fabien, âgé de 6-7 ans, sous la dépendance fusionnelle avec sa mère, était aux aguets et s'empressait d'aller la rechercher pour la ramener dans la maison familiale. Ces scènes ont fortement marqué Fabien.

Dans le monde clos de la maison familiale, on invitait très peu les étrangers. Fabien, enfant timide et angoissé, se souvient de sa peur quand quelqu'un de nouveau se présentait ; il allait alors se cacher sous la table, attendant que cet indésirable disparaisse.

Très jeune, aux environs de 5 ans, Fabien établit à l'école maternelle une relation affective, dont il conserve le souvenir intense, avec une petite fille de son âge ; cette intimité relationnelle devient vite connue de la mère qui en fait un sujet de moquerie ; elle en parle à ses amis et ironise devant Fabien. Depuis ce début d'échange hétérosexuel, Fabien n'a plus de rapport avec le sexe féminin.

Plusieurs cas de patients homosexuels montrent ce même traumatisme affectif à l'origine du comportement homosexuel, ce qui traduit également une blessure narcissique importante, difficile à refermer.

Fabien sera pendant longtemps un enfant timide, introverti, renfermé et solitaire. Ce n'est qu'au moment de ses études à Paris qu'il fréquente, dans ses errances solitaires, les milieux homosexuels où il va établir plusieurs relations affectives de style platonique qui laisseront leur empreinte sur lui. Est-ce alors le besoin de retrouver la symbiose maternelle ?

Il s'installe ensuite dans sa région et sera durant plusieurs années entraîné dans une recherche addictive de sexualité dangereuse dans les parcs remplis de brouillard, les saunas humides et les réservoirs des docks servant de refuge aux actes homosexuels.

Fabien, d'ailleurs, n'est attiré que par une sexualité sadique avec des hommes frustrés, sentant fort, velus et lui donnant l'impression de la brutalité.

Il fréquente également les rares pissotières masculines...

Il a un ami tahitien qu'il loge dans sa grande maison et avec qui il couche le plus souvent ; il recherche avec lui essentiellement une relation de contact. Ils dorment enlacés en position fœtale, le plus souvent sans aucun rapport sexuel. Il dit que dans les relations aimantes, très rapidement, la sexualité cède la place à une relation essentiellement fusionnelle, alors qu'il pratiquera une sexualité frustrée, sadomasochiste, dans le monde extérieur ; le danger et la violence possible attisent son excitation sexuelle.

Il retrouve, dans l'un et l'autre cas, tantôt des rapprochements avec la mère, tantôt des rapprochements avec le père dans la violence et le rejet qu'il lui voua pendant une longue période de la thérapie, donnant libre cours à ses fantasmes de violence et de lutte.

Les addictions n'ont jamais disparu. Elles ont suivi des cycles variables, selon des courbes sinusoïdales, en fonction des manifestations de sa propre angoisse.

Fabien manifestait souvent des phobies anxieuses et, dans une autre étape de la thérapie, elles se sont fixées sur la crainte de la mort de ses vieux parents, en particulier de sa mère.

Les fantasmes ont alors évolué, et il s'est tourné plus volontiers vers un meilleur équilibre de relation entre le père et la mère, ce qui le tranquillise. Peu à peu, il envisage moins dramatiquement le moment où ses parents disparaîtront, c'est-à-dire qu'il ne se sent immanquablement seul et désespéré. Cette étape a toutefois nécessité une psychodynamique importante.

L'homosexualité de Fabien reste cependant tout autant addictive et angoissante ; il ne réussit pas à établir de relation affective réellement privilégiée. Il sait aussi que son ami tahitien le quittera un jour. Il subit toutes ces pensées comme une possibilité du destin sans rien pouvoir y changer.

Il s'investit de manière fébrile dans sa vie professionnelle hyperactive, et dans les fêtes homosexuelles qu'il organise chez lui. Il ne peut abandonner cette vie homosexuelle faite de pulsions sadomasochistes et d'isolement.

On peut dire que cette homosexualité est non seulement égodystonique, mais incluse dans une structure perverse qui n'a que très peu bougé au cours de plusieurs années d'analyse sexuelle.

L'identité de genre semble extrêmement instable, et l'homosexualité a été sans doute la manière d'accompagner la symbiose fusionnelle pour qu'elle ne sombre pas dans la psychose en restant sur la ligne de faite de la perversion.

CONCLUSION

L'intimité relationnelle de toute approche érotique passe par la prise de conscience et la reviviscence émotionnelle du vécu fantasmatique que nous projetons sur le réel, à la fois au niveau énergétique de la construction de l'Éros et de la relation aux autres.

L'énergie sexuelle nous apparaîtra alors plus facilement comme une force motrice de la vie assise sur les archétypes sexuels. L'imaginaire érotique surgira d'une image inconsciente de l'être et la sexualité apparaîtra comme un moyen de prise de conscience de nos dualités, constituant un trait d'union entre soma et psyché, en évitant un blocage psychosomatique de l'énergie vitale avec retentissement au niveau du soma, de la psyché et de la sexualité.

À la différence du souvenir-écran, le souvenir érotique n'est pas une élaboration imaginaire après coup par force d'évocation et surdetermination symbolique. L'érotisme est un fantasme d'identification avec les parties érogènes du corps. C'est une forme de connaissance de notre être et de celui de l'autre. Il s'agit d'un corps réel, que la pathologie sexuelle transforme en créant une répercussion supplémentaire. La sexualité est un lien réel entre l'aspect psychosensoriel de la génitalité dans son noyau actuel et la réapparition de l'angoisse reliée au retour temporaire du refoulé dans un sens secondaire qui pourra retentir, par feed-back, sur le symptôme primaire.

Le sexuel prend sa place dans le cadre d'une symbolique au sens d'apparition de syndromes dysfonctionnels dus soit à des facteurs extérieurs de déséquilibre entre l'individu et son environnement

psychoaffectif constituant un noyau de névrose actuelle ou sexose, soit à des facteurs internes en relation avec le passé individuel, le refoulement de l'inconscient individuel et la non-acceptation de l'inconscient collectif, lui aussi transformé et réapparaissant dans des conditions et des formes inadaptées.

Les manifestations sont reliées aux somatisations dans un refoulement structural corporel. L'imaginaire refoulé, qui n'a pu jouer son rôle de soupape de sécurité, détermine tout le fonctionnement ultérieur. L'individu refoulé se subjectivise, ce qui est l'annulation du corps dans sa réalité sexuelle.

L'inconscient sexuel est rattaché à la structure de la psyché qui peut déclencher des somatisations ultérieures dans des situations de décompensation et de régression.

Chaque syndrome sexologique constitue une entité structurale dont la perte de niveau énergétique et de représentation dans l'intégration de l'image inconsciente du corps nécessite la prise en charge d'une réunification du dedans-dehors. Cette réunification se fait au niveau de l'espace et du temps, en mettant en jeu les différentes sensations, les relations psyché-soma, la mise en place imaginaire de l'inconscient corporel et la création d'une dynamique du mouvement et de la projection dans une intégration de l'imaginaire psychocorporel.

Nous avons replacé l'imaginaire dans le cadre du sexuel, ce dernier pouvant être d'emblée à médiation psychique, avec un point d'impact à la fois psychique et corporel; ou, au contraire, l'inconscient sexuel créera une déstabilisation énergétique à la fois psychique et somatique, et, dans ce deuxième cas, il faudra agir à la fois au niveau du corps et, de la psyché. La maladie conjugale peut constituer ce syndrome mixte.

Nous avons intégré le cadre des sexoses au carrefour des structures imaginaires, des structures symboliques et des structures psychosomatiques.

Chez les patients sexologiques, nous trouvons un grand pourcentage d'alexithymie et de pensée opératoire caractérisées par une réduction de la pensée symbolique et de la vie imaginaire, une réduction de la mentalisation et de la vie affective se traduisant par des somatisations fréquentes ainsi que par une difficulté de l'empathie et de l'insight à établir et à maintenir des relations interpersonnelles intimes.

On comprendra alors finalement que l'inconscient sexuel défini par la sexoanalyse et associé à nos différents regards aura une place importante au niveau du corps libidinal dans la réflexion sexologique.

Le corps érotisé permet une resensualisation et une globalisation de l'unité corporelle et relationnelle tout en conservant le respect des limites de la surface corporelle.

BIBLIOGRAPHIE

DALENS, P. (1999). « De l'imaginaire érotique à l'amour », dans C. CRÉPAULT et H. CÔTÉ (dir.), *Imaginaire et sexoanalyse* (p. 183-203). Montréal : I.R.I.S.

Troisième

PARTIE

Un regard
sur d'autres
cultures

**UNE COMPRÉHENSION
SEXOANALYTIQUE
DU MASCULIN DANS
LES SOCIÉTÉS MAGHRÉBINES**

Joseph Lévy et Claude Crépault

La vérification des hypothèses associées à la théorie sexoanalytique ne peut faire l'économie du champ transculturel. En effet, à partir des données provenant des études monographiques ou comparatives, il est possible de mieux comprendre le développement psychosexuel et ses variations et d'en dégager les noyaux communs, de même que les écarts qui permettront de raffiner et de nuancer la théorie. Dans un texte précédent (Lévy, 1999), les hypothèses sexoanalytiques avaient été confrontées à des observations anthropologiques, en particulier à celles des travaux de Stoller et Herdt (1982) sur les Sambias de Nouvelle-Guinée, pour dégager leurs limites et leur valeur heuristique. Cet exercice se prolongera aujourd'hui en survolant une autre aire culturelle, celle du monde maghrébin qui a fait l'objet d'études culturelles et sociopsychologiques

suffisamment riches pour permettre de tester à nouveau la valeur de la théorie. Il est évident que cet exercice demande de bien définir les limites de cette présentation. Nous travaillons en effet sur des données secondaires qui n'ont pas été recueillies selon l'approche que nous préconisons. Les problèmes de temporalité peuvent aussi intervenir, car ces recherches ont été effectuées à des périodes différentes et elles renvoient à des références historiques et littéraires multiples analysées selon des paradigmes théoriques différents : anthropologiques, sociologiques ou psychanalytiques ; variations des milieux étudiés : ruraux ou urbains, favorisés ou défavorisés. Les observations laissent de côté l'analyse fine des rapports familiaux, du développement de l'identité de genre et de la vie fantasmatique. Malgré ces contraintes, nous tenterons une sexoanalyse à distance qui aura cependant besoin, pour être validée, d'un recueil de données plus directement cliniques.

Nous nous attacherons à étayer les hypothèses qui suivent :

1. On retrouve dans les sociétés maghrébines une organisation familiale qui tend à favoriser la présence d'une forte protoféminité. Ces conditions interviendront sur l'identité masculine marquée par une grande vulnérabilité.
2. Cette vulnérabilité s'accompagnera de plusieurs stratégies défensives, dont :
 - a) la présence d'un rituel de circoncision visant à affirmer la masculinité ;
 - b) la répression des sentiments considérés comme féminins ;
 - c) la valorisation poussée des attributs sexuels masculins ;
 - d) une misogynie notable.
3. Cette vulnérabilité de l'identité masculine se traduira sur le plan de la sexualité par une ambivalence face aux organes génitaux féminins.

Reprenons chacune de ces hypothèses.

PRÉSENCE D'UNE FORTE PROTOFÉMINITÉ

Comme le suggère la théorie sexoanalytique (Crépault, 1986 ; 1997), qui rejoint d'autres travaux, en particulier ceux de Stoller (1978), la protoféminité est liée à une relation fusionnelle avec la mère qui intervient sur le développement psychosexuel ultérieur du garçon.

L'individuation masculine nécessiterait une rupture d'avec les modèles féminins primaires et une masculinisation qui tendrait à effacer les éléments féminins sur le plan affectif et comportemental. Autrement dit, pour accéder à la masculinité, le garçon doit se désidentifier des modèles féminins, de la mère en particulier, et s'identifier à un modèle masculin, habituellement le père. Cependant, ce processus complexe entraîne une plus grande vulnérabilité quant à cette mise en place de l'identité de genre chez les garçons, comparativement aux filles.

Les conditions d'émergence de la protoféminité se retrouvent-elles dans le monde maghrébin ? Il semble que la réponse soit positive si l'on considère à la fois les rapports à la mère et les rapports au père. Les rapports ethnographiques et sociopsychologiques insistent tous sur la prééminence du lien mère-enfant, en particulier du lien mère-fils. Signe de virilité et de reproduction du groupe social, la naissance des garçons est accueillie par des transports plus affirmés que celle des filles (Naamane-Guessous, 1991). La mère constitue dans ces sociétés la figure essentielle. Les auteurs se rejoignent sur cette dimension. Chebel (1993) écrit à ce sujet :

La relation mère-enfant (et plus particulièrement la relation mère-fils) achoppe là, sur cette arête principale que constitue l'amour donné au fils. Ainsi, gavé, choyé, nourri, protégé à l'extrême, l'enfant mâle subit une sorte d'attentat à son intégrité physique et morale par un surcroît d'amour (p. 46-46).

Il qualifie ces comportements de « **manternel** » ou exagération du rapport maternel qui, dans les milieux ruraux, ne se limite pas à l'allaitement. Bonnet (1970) note à ce sujet :

L'intensité de la relation est telle qu'il vit dans un état de symbiose complète avec sa mère ; il est en continu contact épidermique avec elle, tantôt sur son dos pendant les phases de quiétude, tantôt tétant son sein pendant les phases de tension. Au moindre besoin, on lui répond en lui donnant une satisfaction orale. Il n'y a aucun horaire précis pour les tétées, la règle est de ne pas le laisser pleurer. Ceci se prolonge la nuit, l'enfant dormant auprès de sa mère (p. 841).

Tout se passe comme si la mère maghrébine essayait de faire vivre à son jeune fils une sorte d'état paradisiaque en lui épargnant toute frustration, en satisfaisant tous ses besoins. Chebel parle d'un objet maternel immensément bon, nourricier, chaleureux et oblatif. Le fait que le garçon soit plus valorisé socialement n'explique qu'en partie ce comportement de la mère. Cette adulation transitoire est aussi liée au fait que la mère sait que son garçon devra la quitter pour entrer dans le

monde des hommes. À un premier niveau, on peut dire que la mère essaie de profiter au maximum de la « présence passagère de son fils ». À un deuxième niveau, il se peut que ce maternage privilégié soit une façon pour la mère d'imprégner son fils, de le maintenir à tout jamais dans un état de dépendance affective. Si elle essaie si fortement de retenir son fils en lui évitant toute frustration et en alimentant son fantasme de toute-puissance, c'est peut-être parce qu'il représente inconsciemment une sorte de prolongement phallique. Son fils devient sa « chose », le « phallus » qu'elle envie. Cette tendance fait penser aux mères des transsexuels mâles étudiées par Stoller (1978). Ces mères maintiennent l'état fusionnel avec leur fils en satisfaisant tous ses besoins, en étant en quelque sorte toute-bonne, ce qui barre complètement la route vers la masculinité.

Ce maternage excessif du garçon, ce « surcroît d'amour » dont parle Chebel, a pour effet, entre autres, de créer chez le garçon une dépendance affective à l'égard de la mère. Le garçon pourra difficilement se passer de ce contenant maternel si gratifiant mais, en même temps, cette situation aura pour effet d'activer les anxiétés de féminisation et de réengloutissement, mais aussi d'être propice à l'homosexualisation. L'incapacité à établir une intimité affective avec des femmes peut aussi en découler. Couchard (1994) insiste sur les conditions difficiles de sevrage qui interviennent dans les processus de socialisation et écrit :

Élevé dans un gynécée chaleureux et protecteur, souvent jusqu'à la puberté, le garçon doit opérer une *double renonciation*. Il doit d'abord renoncer à sa mère en la quittant pour passer dans le clan des hommes, abandon frustrant car elle lui a donné, pendant des années, un sentiment d'omnipotence, elle lui a fait caresser le rêve qu'il était supérieur à ses sœurs et l'a protégé contre les contraintes. Le second renoncement consiste pour le garçon à abandonner l'idée qu'il est comme sa mère, il doit donc répudier en lui toutes traces de féminité (p. 98).

Ce renoncement est renforcé par ce que des chercheurs ont appelé « le complexe du hammam chez le garçon » (Couchard, 1994, p. 97). La sortie du cadre du hammam, un lieu de sociabilité privilégié, constitue une sorte de troisième sevrage qui survient après la privation du sein de la mère et la circoncision qui porte atteinte à l'intégrité physique.

Ces traits confirment donc dans le contexte maghrébin la présence d'une organisation des relations mère-enfant où domine une proximité étroite, et ce, dès la naissance, alors que le rapport au père, défini par des rapports d'autorité et de respect plus distancés, débouche sur ce que certains auteurs considèrent comme une « carence paternelle » affirmée.

Selon Dachmi, « beaucoup de chercheurs maghrébins s'accordent sur le fait que le père n'intervient qu'assez tard dans la dyade mère-enfant, ce qui explique d'ailleurs la dépendance permanente du sujet maghrébin à sa mère ou à son substitut » (1993, p. 281).

Les rapports sociaux ultérieurs ne permettent d'ailleurs pas l'élimination complète de cette protoféminité, même si la masculinité est une norme sociale dominante. Contrairement à d'autres sociétés où, à la suite du transfert de l'enfant au groupe des hommes associé à une affirmation du statut masculin, cette protoféminité est atténuée, il semble que cette situation ne se réalise pas chez les Maghrébins. Des indices de cette situation nous sont fournis par Dachmi qui note que le père continue de se comporter comme le « fils de sa mère » et se maintient dans un rôle passif. Cette forte dépendance peut s'accompagner du maintien du pouvoir entre les mains de la femme-mère au sein du groupe familial et de la manipulation de l'éducation des enfants pour les maintenir en état de soumission amplifiée par la présence de la famille étendue sous le même toit. Cette situation renforce donc l'état de protoféminité, puisque le modèle masculin proposé à l'enfant ne peut servir à son identification.

VULNÉRABILITÉ DE L'IDENTITÉ MASCULINE

On peut donc conclure de ce tour d'horizon que les conditions amplifiées d'une protoféminité se retrouvent dans les sociétés maghrébines et que, de ce point de vue, on peut supposer l'existence d'une vulnérabilité liée à l'identité masculine. Dans cette situation, certaines mesures défensives seront mises en place comme bouclier de protection contre l'anxiété de féminisation et l'anxiété de symbiose. Quatre stratégies défensives nous semblent prédominantes.

LA PRÉSENCE D'UN RITUEL DE CIRCONCISION VISANT À AFFIRMER LA MASCULINITÉ

Comme Chebel (1988) le note, « la masculinité au Maghreb est absolument incompatible avec la présence du prépuce » (p. 181), d'où la présence du rituel de circoncision qui survient généralement entre 3 et 7 ans. On retrouve les fonctions essentielles au plan social de ce rite de passage, celles d'insérer le garçon dans le groupe masculin et de couper ainsi théoriquement le lien avec le monde maternel.

Roheim (1945) a montré comment la circoncision ritualisée avait pour but de détacher le garçon de sa mère en l'introduisant dans la communauté des hommes et en renforçant sa masculinité. Le prépuce peut symboliser l'utérus maternel : en faisant son ablation par la circoncision, on découvre le gland et on dévoile la puissance phallique. Cette hypothèse a aussi été défendue par Nunberg (1949, p. 8) : « En fait, par la circoncision, le gland est libéré ; il sort comme un enfant de l'utérus de la mère... L'initié, le garçon circoncis, renaît sans prépuce, il est alors un homme. » Pourtant, paradoxalement, cette opération ne semble pas remplir ce rôle sur le plan psychologique dans la mesure où elle provoque une blessure narcissique au plan le plus valorisé du corps masculin, le pénis, et renforce le lien avec la mère. Dachmi note à ce propos (1993) :

Cette première intervention du père auprès de son enfant correspondant à la circoncision de manière si brutale « dans le sang » qu'au lieu de favoriser la séparation avec sa mère et le milieu féminin, comme tel en était le but, elle renforce au contraire sa fixation à celle-ci, empêche chez lui la résolution du complexe d'Œdipe... (p. 284).

Contrairement à ce que l'on retrouve dans d'autres sociétés – par exemple chez les Sambias de Nouvelle Guinée où la circoncision a une fonction masculinisante –, ce rite ne semble pas être chez tous les garçons maghrébins une façon symbolique d'assurer la rupture avec l'élément maternel et la féminité. Dans certains cas, si ce n'est dans la majorité des cas, la circoncision semble plutôt renforcer le lien à la mère. C'est du moins ce que semblent suggérer les auteurs qui ont traité de cette question en milieu maghrébin. Ils voient la circoncision comme un « rituel raté » et même inversé dans sa fonction première en raison possiblement des particularités de la culture maghrébine.

LA RÉPRESSION DES SENTIMENTS OU DES COMPORTEMENTS CONSIDÉRÉS COMME FÉMININS

Une autre stratégie, moins rituelle, renvoie à ce qui est défini comme une masculinité défensive, de protestation ou une hypermasculinité (Munroe *et al.*, 1981). L'une de ces stratégies défensives peut se manifester par une répression des sentiments considérés comme féminins. Couchard (1994), comme nous le notions plus haut, insiste sur l'importance d'effacer chez les garçons toute trace de féminité sur le plan affectif. L'expression de la tendresse, de l'affection, des sentiments et de la sollicitude

est réprimée ou faite dans des conditions spécifiques. Il est essentiel, par ailleurs, que les hommes se comportent selon les scripts sexuels masculins prônés par la société. Chebel (1988) dira à ce sujet :

[...] L'homme est sommé d'agir en conséquence et d'afficher autant que possible des comportements expurgés de toute ambivalence. [...] Douter de la masculinité d'un homme [...] prend parfois des allures d'un affront suprême, car chacun sait que la virilité en terre arabe est chose tangible. On ne la questionne point, elle se propose, bruyante et brûlante, auréolant de sacré l'ensemble de l'univers sexuel (p. 18).

Cette affirmation de la masculinité s'accompagne d'un rejet de l'homosexualité considérée comme une orientation honnie par l'éthique coranique. C'est surtout l'homosexualité passive qui tend à faire basculer l'homme dans le monde féminin qui est l'objet des sanctions les plus sévères.

Cette répression massive de l'homosexualité dans la culture maghrébine n'est probablement pas sans affecter l'imaginaire et l'inconscient sexuels. Derrière des fantasmes hétérosexuels conscients d'affirmation virile pourraient se dissimuler, dans les zones du préconscient et de l'inconscient, des fantasmes à connotation homosexuelle. Une étude systématique des fantasmes et des rêves sexuels des hommes maghrébins serait à cet égard très instructive. Si l'hypermasculinité est généralement le reflet d'une incertitude de base par rapport à sa masculinité, on peut aussi supposer que l'ultra-hétérosexualité est une défense contre l'homosexualité. L'hétérosexuel à outrance se donne l'illusion qu'il est dépourvu de toute composante homosexuelle. Il peut ainsi neutraliser sa peur par rapport à l'homosexualité. C'est d'ailleurs l'une des fonctions du fantasme polygamique. C'est comme si l'homme se disait : « Je suis tellement hétérosexuel que je ne peux être homosexuel. » Une illusion que l'inconscient sexuel pourra contredire !

LA VALORISATION POUSSÉE DES ATTRIBUTS SEXUELS MASCULINS

Les auteurs qui se sont penchés sur la société maghrébine ont mis en relief l'importance poussée des attributs sexuels masculins comme fondements de l'identité masculine. Bonnet (1970) a noté que dans le processus de socialisation des garçons, le milieu social porte une attention particulière à ses organes génitaux qui sont embrassés, mesurés et comparés à ceux des frères. Symbole même de la masculinité et étalon de mesure de la virilité, « le masculin au Maghreb, comme l'écrit Chebel (1988, p. 98), ne se perçoit que dans le gigantisme de l'organe mâle ». Il

y a donc survalorisation de la virilité anatomique qui se retrouve dans l'imaginaire érotique musulman où le vocabulaire décrivant le pénis est extrêmement élaboré, faisant appel à diverses métaphores. De plus, sur le plan érotique, « la dimension pénienne est souvent perçue comme un gage de puissance, voire comme une anticipation de jouissance pour la femme » (Chebel, 1993, p. 331). Là encore, on peut supposer que l'imaginaire érotique de l'homme maghrébin est envahi par l'affirmation de la puissance pénienne. Un pénis intarissable dans l'imaginaire, mais dont la jouissance pourrait bien être prématurée dans la réalité !

Ces scripts masculins se retrouvent aussi affirmés sur le plan anatomique par le port de la barbe ou de la moustache, symboles de la virilité, et par une nette différenciation sur le plan vestimentaire entre hommes et femmes, dont le voile, équivalent symbolique de l'hymen selon Chebel (1995), est l'exemple le plus connu.

UNE MISOGYNIE NOTABLE

Cette stratégie semble l'une des plus développées et elle est attestée dans l'ensemble des recherches à un point tel que Bouhdiba (1975) n'hésite pas à écrire : « La dévalorisation de la féminité dans les pays arabomusulmans y est telle que le féminisme le plus édulcoré passe encore aujourd'hui en de nombreuses circonstances comme une révolution anticoranique » (p. 143). Mernissi (1983) note dans la même perspective que la culture marocaine est imprégnée d'une attitude négative envers la féminité et d'une peur des femmes qui s'exprime dans de nombreux dictons et proverbes. Les femmes sont ainsi considérées comme l'incarnation du désordre, de la révolte contre Dieu ou « fitna » qu'il s'agit de contrôler. Bouhdiba a consacré un chapitre intéressant sur l'expression de la misogynie dans les hadiths et dans les textes littéraires musulmans qui montrent une nette ambivalence face aux femmes, considérées comme le piège de Satan. La beauté féminine et la séduction qu'elle exerce sont des dangers qui menacent l'intégrité masculine et l'identité religieuse¹. On peut associer à cette situation la division générale poussée de l'espace social qui aurait pour fonction de réduire les contacts entre hommes et femmes, considérés comme dangereux.

1. La méfiance vis-à-vis des femmes se manifeste, entre autres, par un doute sur leur fidélité sexuelle. D'ailleurs, les *Mille et Une Nuits* ne découlent-elles pas d'une infidélité d'une reine et du désir de vengeance d'un roi ? L'héroïne (Schahrazade) est obligée de raconter des histoires au sultan (Schahriar) pour ne pas être tuée. Elle doit le

Si l'homme maghrébin a tendance à dévaluer la féminité, c'est sans doute parce qu'il la redoute: misogynie et gynéphobie sont les deux versants de la même montagne. L'homme craint d'être contaminé par la féminité et de perdre ainsi une partie de sa masculinité. En dévalorisant la féminité, il protège non seulement sa masculinité mais aussi son identité personnelle: il atténue le danger d'être réenglouti par la femme-mère.

AMBIVALENCE FACE AUX ORGANES GÉNITAUX FÉMININS

Cette dévalorisation des femmes sur le plan du statut social s'accompagne d'une ambivalence face à la sexualité et aux organes sexuels des femmes. Ainsi, on considère les femmes comme douées d'un appétit sexuel insatiable et de ce fait les hommes peuvent perdre toutes leurs énergies s'ils répondent à ces demandes. Si la plupart des manuels érotologiques rédigés par des penseurs musulmans mettent l'accent sur l'importance du plaisir féminin et vantent les organes sexuels féminins, on note parallèlement la présence de représentations négatives de ces mêmes zones. Cette ambivalence est soulignée par plusieurs des auteurs consultés. La fantasmagorie entourant le vagin est complexe. Elle renvoie d'abord à une notion mystique, celle du passage, du lien entre le monde matériel et le monde spirituel. L'apercevoir peut entraîner de grandes conséquences, comme la cécité. Dans sa typologie des fantasmes liés au vagin, Chebel (1988) note la présence des figures suivantes: *a*) le vagin-pastèque «réceptif ébréché, intarissable, putride ou maléfique» dans lequel l'homme risque de se perdre (p. 89); *b*) le hérisson: image positive de l'animal bienfaisant, mais aussi image négative car il symbolise l'animal qui blesse sans attaquer; *c*) le sexe-océan, qui renvoie à l'image d'un sexe cannibale et mordeur. À ces figures s'ajoute celle du vagin denté présent dans le folklore². Cet ensemble de fantasmes renvoie donc à

divertir pour éviter la mort. Elle sauve sa tête et celles des dernières filles vierges du royaume en enfantant un héritier. Chebel (1996) parle d'une victoire du féminin sur le masculin, d'une féminisation du monde. Une victoire sur l'homme, mais surtout une victoire sur la mort!

2. Couchard (1994, p. 53) écrit à ce sujet: «Si les textes de l'érotologie arabe glorifient l'agrément des organes sexuels féminins, les diverses nominations pour les désigner ne masquent guère, dans leur crudité, les fantasmes de castration qu'ils provoquent dans l'imaginaire masculin. Les visions d'engloutissement, de dévoration et de menace pour le pénis de l'homme sont illustrées par la tradition qui compare le sexe de la femme à une fissure, une crevasse, ou encore à une ventouse.»

des composantes de castration ou d'engloutissement que suggère la présence d'éléments phobiques face à la relation coïtale. Celle-ci est aussi source d'angoisse liée à la problématique de l'impuissance, en particulier dans la perspective de la nuit de noces, où l'homme doit démontrer sa puissance érectile par une défloration rapide de son épouse, comme le rapportent Chebel (1988) et Naamane-Guessous (1991, p. 178). La défloration dans ces conditions constitue un rite de suprématie masculine qui pourrait servir à réaffirmer une identité genérale vulnérable. On devrait s'attendre à ce que cette ambivalence face aux organes génitaux de la femme soit à l'origine, chez certains hommes maghrébins, de dysfonctions sexuelles, en particulier l'impuissance coïtale et l'éjaculation prématurée. Il se peut aussi que cette ambivalence crée un terrain propice à la formation de désirs et de fantasmes homosexuels. Ces îlots d'homosexualité ont toutefois peu de chances d'apparaître à la conscience en raison du regard social désapprouvateur.

CONCLUSION

Bien que schématique, cette analyse à distance de la culture maghrébine semble confirmer certaines des hypothèses de base de la théorie sexoanalytique qui reposent sur le noyau fondamental que représente la dynamique de la relation étroite entre la mère et l'enfant masculin. Cette dynamique déclenche un ensemble de mécanismes visant à court-circuiter la vulnérabilité de l'identité masculine dont, entre autres, la répression des sentiments associés à la féminité, l'hypermasculinité, la misogynie et une ambivalence poussée face aux organes génitaux féminins. Ces thèmes culturels semblent nourrir l'asymétrie centrale dans les rapports familiaux et en être nourris. Il faudrait cependant plus d'études empiriques à la fois anthropologiques et cliniques pour saisir de façon plus nuancée la construction de l'identité sexuelle et érotique dans les sociétés maghrébines. C'est là un vœu que nous formulons.

BIBLIOGRAPHIE

- BONNET, C. (1970). « Réflexions sur l'influence du milieu familial traditionnel sur la structuration de la personnalité au Maroc ». *Revue de neuro-psychiatrie infantile*, 10-11, p. 837-851.
- BOUHDIABA, A. (1975). *La sexualité en Islam*. Paris : Presses universitaires de France.
- CHEBEL, M. (1996). *La féminisation du monde : essai sur Les mille et une nuits*. Paris : Payot.

- CHEBEL, M. (1993). *L'imaginaire arabo-musulman*. Paris : Presses universitaires de France.
- CHEBEL, M. (1988). *L'esprit du sérail : perversions et marginalités sexuelles au Maghreb*. Paris : Payot.
- COUCHARD, F. (1994). *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane : mythes et représentations sociales*. Paris : Presses universitaires de France.
- CRÉPAULT, C. (1997). *La sexoanalyse*. Paris : Payot.
- CRÉPAULT, C. (1986). *Protoféminité et développement sexuel*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- DACHMI, A. (1993). « La fonction paternelle au Maghreb. Du meurtre du père au meurtre du fils ». *Évolution psychiatrique*, avril-juin, vol. 58, n° 2, p. 281-292.
- LÉVY, J.J. (1999). « La sexoanalyse : quelques réflexions ethnosexologiques », dans C. CRÉPAULT et H. CÔTÉ (dir.), *Imaginaire et sexoanalyse* (p. 37-50). Montréal : I.R.I.S.
- MERNISSI, F. (1983). *Sexe, idéologie, Islam*. Paris : Tierce.
- MUNROE R.H., R.L. MUNROE et B.B. WHITING (1981). « Male Sex-role Resolutions », dans R.H. MUNROE, R.L. MUNROE et B.B. WHITING (dir.), *Handbook of Cross-cultural Development* (p. 611-632). New York : Garland STPM Press.
- NAAMANE-GUESSOUS, S. (1991). *Au-delà de toute pudeur*. Karthala.
- NUNBERG, H. (1949). *Problems of Bisexuality as Reflected in Circumcision*. Londres : Imago Publishing.
- ROHEIM, G. (1945). *Héros phalliques et symboles maternels dans la mythologie australienne*. Paris : Gallimard
- STOLLER, R.J. et G.H. HERDT (1982). « The Development of Masculinity : A cross-cultural Contribution ». *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 30, n° 1, p. 29-59.
- STOLLER, R. J. (1978). *Recherches sur l'identité sexuelle*. Paris : Gallimard.

CHAPITRE

12

LE MASCULIN, LE FÉMININ ET LA SEXUALITÉ DANS LA CIVILISATION MAYA

Oswaldo Mazariegos-Solis

Aborder ce thème nécessite le goût du risque et une admiration presque hypnotique pour la grandiose civilisation maya, et cela, bien que nous ne sachions rien d'eux. Parler de la civilisation maya, c'est passionnant ; aborder des thèmes spécifiques, tels que la psychiatrie ou la relation homme-femme, constitue un exercice à la fois motivant et ardu. Il n'existe pas, ou presque pas, d'informations et les quelques sources dont nous disposons sont d'ordre général. Ce travail est donc une timide tentative d'élucidation du masculin et du féminin dans la civilisation maya.

Il nous faut d'abord situer cette civilisation, aux points de vue historique, culturel et géographique. Ensuite, nous développerons les aspects qui touchent les relations, sans doute complexes, entre les hommes

CHAMPIGNON SACRÉ EN PIERRE



Collection privée de O. Mazarriegos

Évocation phallique ?

et les femmes. Nous pouvons d'ores et déjà évoquer une référence intéressante : la **dualité** de la représentation hommes-femmes : les dieux étaient des femmes ou des hommes qui pouvaient se métamorphoser en animaux.

QUI ÉTAIENT ET QUI SONT LES MAYAS ?

Disons d'abord qu'ils ont créé le zéro 300 ans avant Jésus-Christ puisqu'il n'est apparu en Inde que 600 ans après J.-C. et 900 ans après J.-C. chez les Arabes ! Les Mayas ont utilisé un calendrier dès 3 113 avant J.-C., soit à la naissance de cette civilisation, c'est-à-dire à peu près 5 000 ans avant le calendrier grégorien, qui nous sert depuis 1582.

Les Mayas avaient d'ailleurs deux calendriers :

- le haab, de 360 jours plus un mois de 5 jours appelé humayel ;
- le tzolkin, de 260 jours.

Les calendriers mayas étaient plus précis que le calendrier grégorien, puisqu'ils contenaient une erreur d'un jour à tous les 96 000 jours, tandis que du côté grégorien l'erreur était d'un jour à tous les 36 000 jours. Si l'on compare les deux calendriers mayas avec le calendrier grégorien, on observe une différence de 60 000 jours en perfection astronomique en faveur des calendriers mayas.

En plus, les Mayas avaient dressé un système d'écriture avec 373 hiéroglyphes. Cela en fait la civilisation la plus développée de l'Amérique précolombienne, précédant les Incas et les Aztèques, pour ne citer que deux cultures de la même époque.

On suppose que les peuplades américaines sont venues de l'Asie : des hommes ayant traversé le détroit de Béring. Cela demeure cependant sujet à discussion, car les déplacements auraient aussi pu se faire dans le sens inverse – de l'Amérique vers l'Asie. Il y a des traces d'hommes en Amérique aux alentours de 60 000 avant J.-C.

L'un des éléments décisifs du développement de cette civilisation a été sans nul doute la **culture du maïs**. Leur grandeur spectaculaire a commencé lorsque les Mayas ont réussi à cultiver le maïs.

PHOTO DE YUM KAX



COPAN, Honduras

Le jeune dieu du Maïs

Il faut signaler que tout ce que les Indiens faisaient et disaient était placé sous le signe du maïs; il s'en fallut de peu qu'on le prenne comme dieu unique. L'attrait exercé par ses épis était tellement grand que les Mayas oubliaient femmes et enfants ou n'importe quel autre désir, comme si les épis étaient leur fin ultime et leur bonheur¹.

On peut, aujourd'hui, constater que dans la morphologie du visage² et dans les habitudes de plusieurs indigènes guatémaltèques les traces ethniques et culturelles de la civilisation maya sont omniprésentes.

La grandeur de cette civilisation nous a permis de comprendre pourquoi Morley (1961) conclut dans son traité sur la civilisation maya : « qu'on peut acclamer les Mayas, sans craindre la contradiction, comme le peuple le plus brillant de la planète » (p. 500).

PÉRIODES D'EXISTENCE DE CETTE CIVILISATION

SELON MORLEY

1. Pré-Maya (entre 3 000 et 317 avant J.-C.)
2. Ancien Empire (de 317 avant J.-C. à 987 après J.-C.)
3. Nouvel Empire (de 987 à 1567 après J.-C.). Après la découverte de l'Amérique (1462) et pendant la conquête espagnole.

SELON D'AUTRES AUTEURS, NOTAMMENT THOMPSON (1973)

1. Période de formation (jusqu'à 325 après J.-C.)
2. Période classique (de 325 à 925 après J.-C.)
3. Période mexicaine (de 925 à 1200 après J.-C.)
4. Période d'absorption mexicaine (de 1200 à 1450 après J.-C.)

1. Cronica de la Santa Provincia del Santisimo Nombre de Jesus de Guatemala. Francisco Jiménez.

2. Les traits caractéristiques d'un Indien maya sont typiques des peuples mongoloïdes : yeux en amande, tache pigmentaire dans la région sacrée, peau brunâtre, forte carrure – de préférence brachicéphalie –, imberbe, glabre, pommettes saillantes.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE

Sur un territoire mesurant environ 325 000 km² (plus de la moitié de la France), les Mayas sont nés et se sont développés.

On peut facilement constater qu'à lui seul le Guatemala d'aujourd'hui (109 000 km² actuellement), malgré les pertes territoriales en 1823 (80 000 km²) et en 1976 (22 000 km²), est un immense site archéologique. Partout on trouve des vestiges de la civilisation maya. Quelques lieux connus mondialement suffisent pour le prouver :

Au Guatemala : Altar de Los Sacrificios, El Mirador, Kaminal Juyú, Mixco Viejo, Piedras Negras, Tayasal, Tikal, Uaxactún, Zaculeu ;

Au Mexique : Cancun, Chichén-Itza, Palenque, Uxmal ;

Au Honduras : Copan.

COMPOSITION SOCIALE

Ce qui caractérisait les Mayas, c'était leur organisation politico-sociale comprenant deux groupes de dirigeants – élitaires bien entendu :

1. Les guerriers, avec leur chef principal Ah Kin Mai,
2. Les prêtres, avec leur Ala Huinic (parmi d'autres, les chaces chargés de procéder aux sacrifices humains), les macones, qui répartissaient la terre pour la cultiver, et surtout les ah men, les médecins. Nous allons parler d'eux plus tard, puisqu'ils détenaient les connaissances médicales, le savoir et la science pour traiter les maladies physiques et psychiques.

Les Mayas comptaient aussi d'autres classes sociales, composées d'artistes, d'ouvriers, de paysans et d'esclaves.

La situation sociale était donc **pyramidale**.

Tous vivaient dans des cités-États (chacune indépendante de l'autre, unies seulement par leur culture, leurs traditions, leur langue et leurs croyances).

PANTHÉON DES DIEUX MAYAS



A



B



C



D



E



F



G



H



I



J

Au panthéon des dieux principaux, il y avait :

- | | |
|--|---|
| A. Itzamna – le dieu de la Médecine, dieu principal, créateur des hiéroglyphes et époux d'Ixchel – appelée aussi la déesse Lune. | E. Kukulcan – le dieu du Vent. |
| B. Chak – le dieu de la Pluie. | F. Ek Chuab – le dieu de la Guerre. |
| C. Yum Kax – le dieu du Maïs. | G. Le dieu des Sacrifices humains. |
| D. Ah Puch – le dieu de la Mort. | H. Aman Ek – le dieu de l'Étoile polaire. |
| | I. Ixchel – la déesse Lune. |
| | J. Ixtab – la déesse du Suicide. |

LA MÉDECINE SACERDOTALE ET SA RELATION ENTRE LE MASCULIN ET LE FÉMININ

Dans la cosmogonie maya – qui se reflète encore aujourd’hui dans ses traditions et dans sa culture –, une place était accordée aux femmes.

Il est nécessaire de signaler que, parmi les principaux dieux, deux déesses avaient des fonctions très importantes.

La déesse IXCHEL, identifiée à la lune, était la déesse de l’Accouchement. Elle se chargeait de cultiver les plantes médicinales (plus de 1 200 plantes très efficaces).

La déesse IXTAB – chose étonnante et unique dans l’histoire de la civilisation et dans l’histoire de la psychiatrie – était la déesse du Suicide. Il n’existe dans aucune autre culture, ancienne ou actuelle, une déesse associée au suicide³. Rappelons-nous que le suicide est toujours condamné dans plusieurs sociétés actuelles, par exemple dans la civilisation judéo-chrétienne.

L’influence et la participation de la femme étaient claires. Aussi l’homme la considérait-il avec respect. Dans l’exemple de la déesse Ixchel et de la déesse Ixtab, elles participaient aux processus de la naissance et de la mort.

Les Mayas avaient une approche ouverte pour les personnes qui se suicidaient : un principe philosophique, certainement d’entière liberté.

Il y a d’autres situations où – toujours dans le contexte de la croyance – les femmes occupaient une place prépondérante. Pensons à la déesse Ixmucané, la créatrice de l’homme.

[...] et moulant alors les épis jaunes et les épis blancs, Ixmucane a fait neuf boissons; et c’est de cet aliment que proviennent la force et la grosseur, ainsi que les muscles et la vigueur de l’homme (Asturias et de Mendoza, 1973, p. 89).

Même dans l’actuelle croyance des Mayas, les hommes sont faits de maïs, et on les appelle « **hommes de maïs** ».

3. Les Indiens tenaient pour vrai qu’ils allaient vers le ciel, ceux qui se pendaient, et il y en avait beaucoup, qui, pour des situations de tristesse, de problèmes de travail ou d’une quelconque maladie, se pendaient afin de s’en sortir et d’aller se reposer éternellement, où – disaient-ils – les accompagnait la déesse de la Pendoison, qui s’appelait IXTAB (Landa, 1997, p. 60).

LE MASCULIN ET LE FÉMININ DANS LA CIVILISATION MAYA

En ce qui a trait à l'éducation, on a constaté que la transmission de la culture, de la langue, de la tradition et des coutumes relève de la mère. Une femme maya protège consciemment son enfant déjà avant la naissance. C'est sa principale tâche. Ensuite elle se charge entièrement de lui. Il existe une relation symbiotique : avec un « perraje » – espèce de petit hamac – la mère porte l'enfant sur son dos, même pendant ses travaux journaliers. Et, en plus, il ne faut pas oublier que l'allaitement est la norme, parfois même pendant quelques années de la vie de l'enfant.

Ce que le Prix Nobel de la paix, Mme Rigoberta Menchú, dit dans son livre – rappelant souvent des moments où la mère parle à son enfant « in utero » – est très évocateur :

[...] ensuite, quand elle a sept mois, c'est alors que la femme enceinte se met en relation avec toute la nature, comme le veulent les lois de notre culture. Elle va sortir aux champs, elle va marcher dans la montagne. C'est comme ça que l'enfant s'apprivoise avec toute la nature. C'est une obligation pour elle d'y aller, elle doit enseigner à l'enfant la vie que vit sa mère. Par exemple, si la mère se lève à 3 heures du matin, accomplit ses tâches, sort pour aller au marché, elle communique avec les animaux, elle communique avec la nature tout entière, en ayant bien à l'esprit que l'enfant reçoit tout ça. Ainsi elle commence à s'entretenir constamment avec son enfant, depuis qu'il est dans son ventre ! C'est comme si elle était accompagnée par un touriste à qui elle explique les choses. Par exemple : « de cette nature tu ne dois jamais abuser et cette vie tu dois la vivre tout le temps comme moi je la vis ». Elle sort aux champs mais en expliquant à son enfant tous les détails (Burgos, 1983, p. 31).

L'aspect féminin est profondément enraciné dans la tradition indienne. La terre – terme féminin aussi – est appelée la mère de l'homme.

Enfant, la terre est la mère de l'homme parce que c'est elle qui donne à manger à l'homme. Et d'autant plus que nous nous basons sur la culture, parce que nous, les indigènes, nous mangeons du maïs, des herbes des champs. Et dans les faits nos parents nous apprennent à respecter cette terre. On ne peut blesser la terre qu'en cas de nécessité. Cette conception fait qu'avant de semer notre *milpa* (maïs) nous devons demander l'auto-risation de la terre (Burgos, 1983, p. 94).

D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans cette civilisation que le masculin et le féminin sont en équilibre. Chez les Aztèques, aussi, les femmes avaient une place importante, par exemple la déesse de l'Accouchement.

TLATZOLTEOTL



*Déesse aztèque de l'Accouchement
en train de donner naissance à CENTEOTL, dieu du Maïs*

Et si nous allons du côté masculin – en suivant la ligne séculaire de la question –, nous arrivons chez l'ah men qui était le prêtre chargé du traitement des maladies organiques et psychiques (cette branche existait avec les connotations typiques de cette civilisation).

DESCRIPTION D'UN AH MEN⁴

Le sage savant doit être un modèle, semblable à un fanal, à un miroir brillant ; il doit être très instruit, conserver ses livres, maintenir la tradition, connaître ses responsabilités et servir de guide. C'est un conseiller, un maître dans la vraie doctrine, il est digne de confiance, c'est un confesseur, un homme sûr. Il inspire la confiance, il est très compréhensif ; il rassure, calme, aide, répond à ce que l'on attend de lui [...]

et

[...] une femme médecin doit avoir connaissance des herbes, racines, arbres et pierres (comme la déesse Ixchel). Elle en a l'expérience. Elle peut faire des pronostics et attirer la confiance, grâce à son habileté professionnelle. Une bonne femme-médecin rétablit et procure la santé ; elle fait revivre les malades, les repose et agit en sorte qu'ils se sentent bien. Elle donne des potions de purges et des drogues.

Tout cela devient très important, puisqu'à la même époque, en Europe, la praxis médicale était interdite aux femmes. Rappelons-nous que la **première femme médecin – en 1600** – a dû se déguiser en homme pour pouvoir étudier la médecine. Ce n'est pas par hasard qu'aux yeux du prêtre Sahagun, si libéral fût-il, l'exercice de la médecine par des femmes paraissait surprenant, pour ne pas dire choquant, car cette éventualité était exclue ou exceptionnelle dans le monde chrétien.

Et justement parce que les premiers observateurs de l'homme indien maya ou d'autres ethnies d'Amérique étaient des prêtres (Fray Cornel de Paz, Gonzalo Fernandez de Oviedo, Jimenez, Landa, Sahagun et Tomas Ortiz), ils avaient un regard critique, pour ne pas dire atrocement fanatique à l'égard de la sexualité. Fray Bartolome de Las Casas était l'exception !

Déjà dans les Codex mayas, contrairement à la Bible, les dieux avaient des relations sexuelles.

Voyons surtout quels étaient les points de vue d'un des prêtres, qui disait :

Regarde les visages de ces Indiens en train de mâcher jour et nuit des feuilles de coca, en train de baver ce liquide vert du coca. Ils ne font rien d'autre que de s'enivrer et de se droguer. C'est pour ça qu'ils valent moins

4. Selon Sahagun, Livre X, chapitre 8.

que les animaux. Ici abondent les péchés de la chair : tous avec toutes et ils font ça [allusion évidente aux relations sexuelles] en public, comme la chose la plus naturelle du monde. Je suis convaincu qu'à cause de cette INDÉCENCE beaucoup mouraient ; ils se contaminaient les uns les autres [le prêtre avait oublié que la rougeole et le typhus, ce sont les Espagnols qui les ont apportés] [...] si les Indiennes marchent à moitié nues, alors qui provoque qui ? Dites-le-moi, insistait-il, si vous vous promenez à poil dans la rue et que quelque chose vous arrive [...] c'est à vous d'assumer les conséquences ! ... (Lopez-Vigil et Lopez-Vizil, 1992).

Tout ce fanatisme religieux exagéré et épidermique parce que les Indiens avaient une conception naturelle des relations sexuelles, et que leur liberté sexuelle a été mal comprise par les conquérants espagnols !

Cette attitude normale – n'oublions pas que nous parlons d'une époque très lointaine, c'est-à-dire entre 1492 et 1600 après J.-C. – était très mal perçue par les prêtres catholiques, qui se mettaient en colère et traitaient les Indiens de vicieux et de pervers et les punissaient sévèrement ! Et pire encore, car ils s'habillaient différemment des conquérants. Les hommes portaient uniquement un cache-sexe et les femmes avaient leurs seins libres, les montrant avec spontanéité. La nudité, non admise par la croyance catholique, était donc réprimée.

Malgré ce comportement naturel dans la sexualité, il existait bien quelques problèmes pathologiques, comme l'animalisme (zoophilie).

Pour terminer, voyons quelques images tirées du Codex maya de Dresde – le plus ancien document découvert à Tikal, Guatemala, en 1739 – où les thèmes sexuels sont souvent évoqués parmi plusieurs autres sujets (à savoir l'agriculture, la mathématique, la médecine, l'astrologie, l'astronomie, etc.).

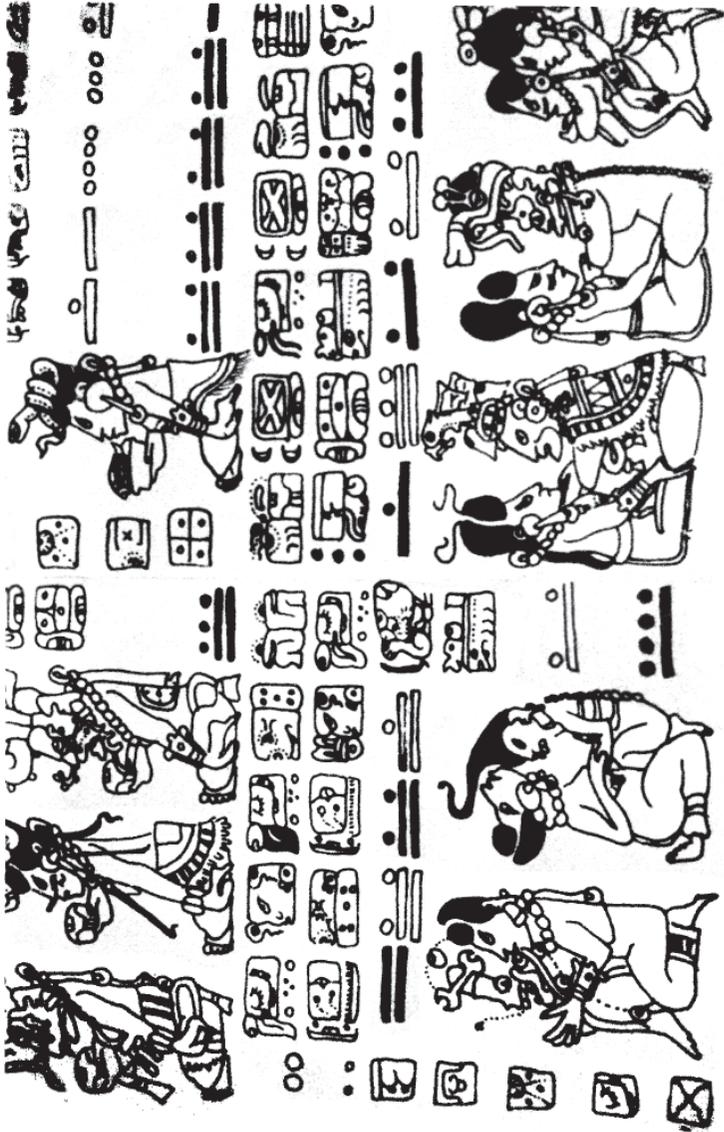
Cela confirme l'importance que les Mayas accordaient à la sexualité, aux relations homme-femme – sans préjugés –, contrairement à ce qui se passait à la même époque et même plus tard en Europe.

Les dieux et les déesses s'unissaient sexuellement, sans crainte. Une attitude qui contient un message – en dehors de sa beauté et de sa simplicité :

La sexualité est importante, s'il y a partage, et elle doit être libre de contraintes !

En conclusion, on peut dire, de façon certaine, que les Mayas n'étaient pas des hétérophobes !

CODEX MAYA de Dresde



BIBLIOGRAPHIE

- ASTURIAS, M.A. et G. DE MENDOZA (1973). *Popol Vuh*. Traduction de l'espagnol (auteur anonyme). Buenos Aires : Losada, S.A.
- BURGOS, E. (1983). *Moi, Rigoberta Menchú. Une vie et une voix, La Révolution au Guatemala*. Traduit de l'espagnol par M. Goldstein. Paris : Gallimard, coll. « Témoins-Gallimard ».
- COURY, C. (1969). *La Médecine de l'Amérique précolombienne*. Éd. Roger Dacosta.
- DIAZ, F. (1967). *Anales de los Cakchiqueles*. Colección Literatura Latino-Americana. La Havana : Casa de las Americas.
- ELAIDE, M. (1968). *Le Chamanisme*. Bibliothèque scientifique. Paris : Payot.
- ELLENBERGER, H.F. (1990). « Ethno-psychiatrie », dans *Encyclopédie Médico-Chirurgicale*. Section Psychiatrie. Paris : Éd. Techniques.
- FABRE, H. (1968). « Les pratiques divinatoires des Mayas », dans *La Divination*. Tome II. Paris : Presses universitaires de France.
- GALEANO, E. (1996). *Las Venas Abiertas de América Latina*. Edición sexagésimo-onoventa, diciembre. Madrid : Siglo XXI de España Editores SA.
- GARCIA RUIZ, J. (1974). *La vie, c'est le maïs* (vers une analyse de l'humanisme Mam). Thèse de doctorat. Paris.
- KANELIS, O.J. (1739). *Dresde CODEX*. Dresde : Bibliothèque de Dresde.
- KNOROV, J. V. (1955). *La Escritura de los Antiguos MAYAS*. Institut de Etnografía N.N. Miklujo-Mklai. Moscú : Editorial de la Academia de Ciencias de la URSS.
- KONETZKE, R. (1970). *América Latina. II. La época colonial*. Madrid : Ediciones Castilla.
- LANDA, F.D. (1997). *Relación de las Cosas Yucatán*. 10^e édition. Mexico : Editorial Porrúa.
- LAS CASAS, F.B. (1965). *Historia de las Indias*. Fondo de Cultura Económica. México : Edición de Agustín Millares Carlo.
- LOPEZ-VIGIL, J.I. et M. LOPEZ-VIGIL (1992). *500 años*. Madrid : Audiprol.
- MARCIRAU, J. (1970). « Les Sacrifices », dans *Rites étrangers dans le monde*. Paris : Laffont.
- MARTINEZ-DURAN, C. (1964). *Las Ciencias Médicas en Guatemala*. 3^e édition. Guatemala : Editorial Universitaria.
- MAZARIEGOS, O. (1975). *Quelques éléments à propos de la psychiatrie dans la civilisation maya*. Faculté de médecine Broussais-Hôtel Dieu. Paris : Université de Paris IV.
- MORLEY, S.G. (1961). *La Civilización Maya*. 4^e édition. México-Buenos Aires : Fondo de Cultura Económica.
- ROSELLE, E. (1964). *La Medicina entre los Mayas*. Thèse de doctorat en médecine. Facultad de Ciencias Médicas. San Carlos : Universidad de San Carlos de Guatemala.
- THOMPSON, E. (1973). *Grandeur et décadence de la civilisation maya*. Traduction de R. Jouan. Paris : Payot, coll. « Le Regard de l'Histoire ».

LISTE DES COLLABORATEURS ET COLLABORATRICES

DIRECTEURS

CRÉPAULT, Claude, Ph. D., professeur titulaire au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM); président et fondateur de l'Institut international de sexoanalyse; membre titulaire de l'AIHUS.

LÉVESQUE, Guy, M.A. (sexologie), sexoanalyste senior, chargé de cours au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

COLLABORATEURS ET COLLABORATRICES

BADEAU, Denise, Ph. D., professeure au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

BOUCHARD, Roch, M.A. (sexologie), superviseur clinique en sexoanalyse au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

CÔTÉ, Hélène, M.A. (sexologie), superviseure clinique en sexoanalyse au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

DALENS, Pierre, M.D., secrétaire général de l'Institut français de sexoanalyse, membre titulaire de la Société française de sexologie clinique.

ESTURGIE, Claude, M.D., président de l'Institut français de sexoanalyse.

LÉVY, Joseph Josy, Ph. D., professeur titulaire au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

MANZANO, Manuel, M.D., M.A. (sexologie), membre senior de l'Institut international de sexoanalyse; membre titulaire de l'AIHUS.

MAZARIEGOS-SOLIS, Oswaldo, M.D., médecin spécialiste en psychiatrie.

THÉRIAULT, Jocelyne, Ph. D., professeure au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

TREMPE, Jean-Pierre, Ph. D., professeur au Département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).